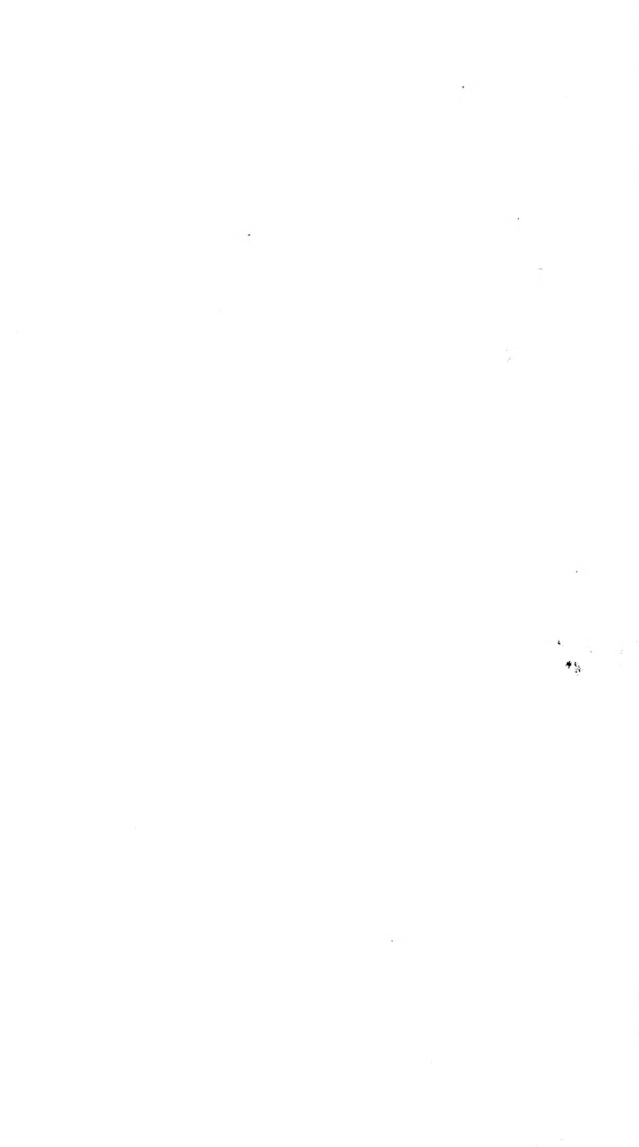
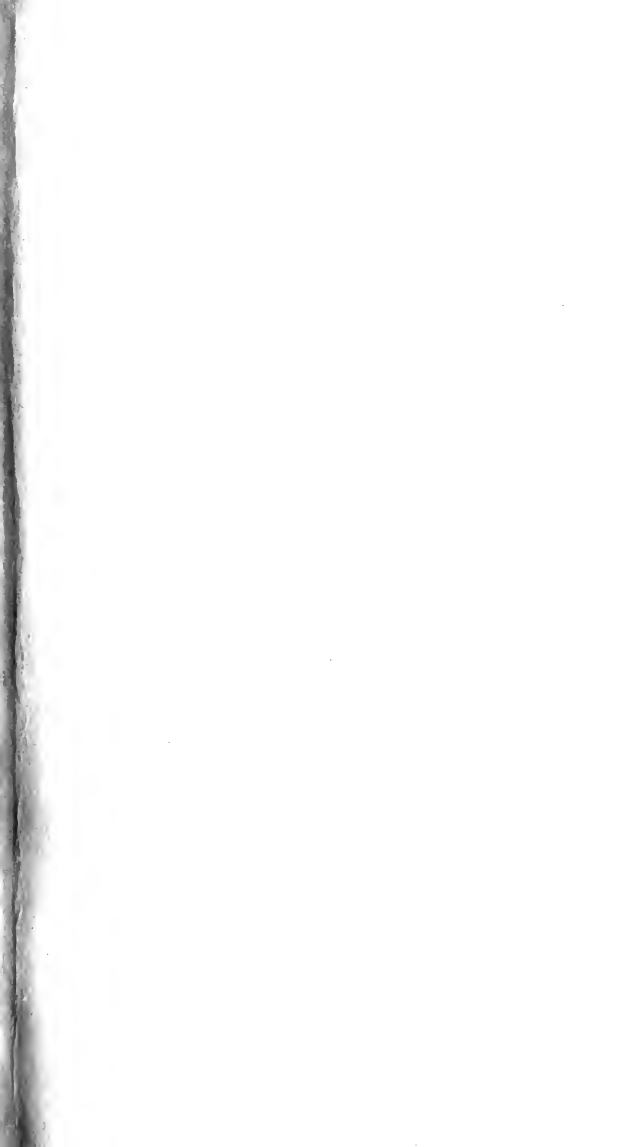
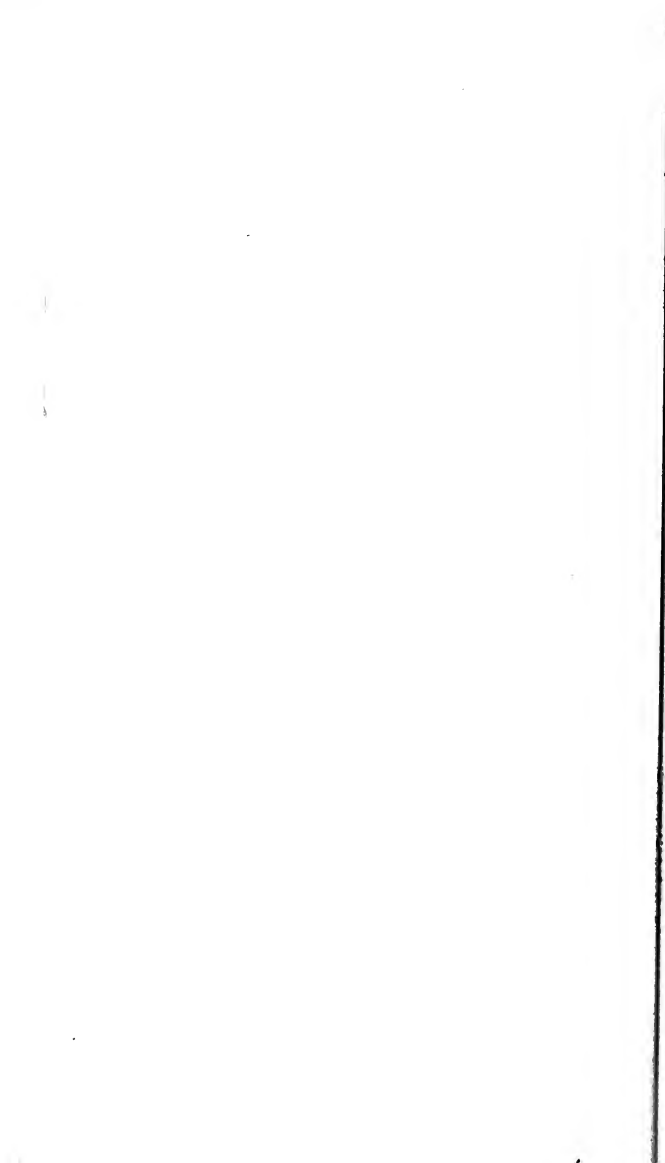




3 1761 03554 1366







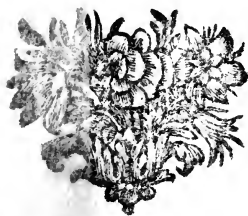


BOILEAU-DESPRÉAUX, NICOLAS  
BOLÆANA

O V

BONS MOTS  
DE  
M. BOILEAU,

AVEC LES POESIES  
DE SANLECQUE, &c.



A AMSTERDAM,  
Chez LHONORE.

---

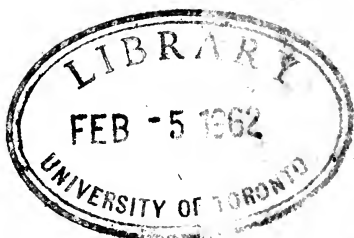
M. DCC. XLII.

PQ

1720

M6

1742



8281



BOLÆANA,

O U

ENTRETIENS

DE MONSIEUR

DE MONCHESNAY

AVEC L'AUTEUR.

**L**ORSQUE les Satires de M. Despréaux parurent pour la première fois, il y eut contre lui un déchaînement presque universel de la part de tout le haut, & tout le bas Parnasse. M. Fourcroi fameux Avocat qui, outre qu'il étoit extrêmement malin, en vouloit d'ailleurs à M. Despréaux, fit courir par toute la Ville un

*Tome I.*

\* A

imprimé conçu en ces termes.

» On fait à sçavoir à tous ceux  
 » qui n'ont pas lieu d'être satis-  
 » faits des Satires nouvelles, qu'ils  
 » ayent à se trouver un tel jour,  
 » & à telle heure, chez le sieur  
 » Rollet, ancien Procureur, où  
 » se tiendra le bureau des Mécon-  
 » tens desdites Satires, afin d'a-  
 » viser aux intérêts des honnêtes  
 » gens mêlés dans icelles.

¶ Dans le tems où toute la Cour avoit la fureur de substituer le mot de *Gros* à la place du mot de *Grand*, le Roi consulta M. Despréaux pour sçavoir si l'un ne revenoit pas à l'autre. M. Despréaux décida, en disant à Sa Majesté : Sire, quoi que votre Cour en dise : je fais une grande différence entre Louis le Gros, & Louis le Grand.

¶ Le pere de M. Despréaux, quelques jours avant de mourir, disoit de ses trois enfans : Gilot

est un glorieux , Jaco est un débauché , mais Colin est un bon garçon , il n'a point d'esprit , il ne dira mal de personne. Or parce Colin il entendoit M. Despréaux qui dans ses premières années paroissoit assez taciturne. Le Roi a demandé plusieurs fois au Satirique s'il étoit bien vrai que son pere eût porté ce jugement.

¶ M. Despréaux me disoit à propos du siège de Lille , que cette ville étoit située dans un terrain Acatique. Je lui dis qu'il me sembloit que M. de Vaugelas prononçoit ce mot d'une autre façon , & comme dérivé du Latin. L'Abbé Regnier , dit-il , dans sa nouvelle Grammaire le prononce ainsi , & je crois que c'est ce qui m'a fait quitter le sentiment de Vaugelas.

¶ Le même M. Despréaux disoit de l'Abbé Regnier qu'il se

croyoit un grand homme , parce qu'il avoit hérité de la grimace de Chapelain.

¶ M. Despréaux me disoit en parlant de *Philomele* , Opéra nouveau : Tous ces faiseurs d'Opéra font le vœu de Quinault ; Quinault est leur modèle : c'est le plus grand parleur d'amour qu'il y ait eu , mais il n'est point amoureux. Je pardonnerois , disoit-il , toutes leurs dévotions à l'Amour dans un sacrifice qu'on seroit forcé de faire à ce Dieu sur le Théâtre ; mais le Chœur de l'Opéra prêche toujours une morale lubrique : vous n'y entendez autre chose , sinon ,

Il faut aimer ;  
Il faut s'enflammer :  
La sagesse  
De la jeunesse ,  
C'est de sçavoir jouir de ses appas.

Ce n'est pas là l'esprit des Chœurs

de l'Antiquité , dans lesquels la vertu étoit toujours prêchée , malgré les ténèbres du Paganisme. Voici comme parle Horace à propos des Chœurs des Tragédies.

Ille bonis faveatque & consilietur amicis ,  
Et regat iratos , & amet peccare timentes.

C'est un scandale public , qu'il soit permis à des Chrétiens de prostituer leur voix pour persuader aux filles , qu'il est honteux de ne pas s'abandonner dans le bel âge ; ce n'est point là du tout le langage de la passion , c'est proprement le langage de la débauche. Je n'ai vu , dit-il , que dans *Bellerophon* , quelques traits qui marquent un peu de passion.

L'Amour trop heureux s'affoiblit ,  
Mais l'Amour malheureux s'augmente.

Encore , dit-il , Corneille ne se soutient pas long-tems sur ce ton-

là ; il seroit trop honteux de tourner casaque à Quinault.

Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre ?

Rien n'est si doux que d'aimer.

Peut-on si long-tems s'en défendre ?

Non , non ; l'Amour doit tout charmer.

Ne le voilà - t - il pas revenu au même langage ? Tout ce qui s'est trouvé de passable dans *Bellerophon* , c'est à moi qu'on le doit. Lulli étoit pressé par le Roi de lui donner un spectacle ; Corneille lui avoit fait , disoit-il , un Opéra où il ne comprenoit rien , il auroit mieux aimé mettre en Musique un Exploit. Il me pria de donner quelques avis à Corneille. Je lui dis avec ma cordialité ordinaire : Monsieur , que voulez - vous dire par ces vers ? Il m'expliqua sa pensée. Et que ne dites-vous cela , lui dis-je ? A quoi bon ces paroles qui ne signifient rien ? Ainsi l'Opera fut



réformé presque d'un bout à l'autre, & le Roi se vit servi à point nommé. Lulli crut m'avoir tant d'obligation, qu'il s'en vint m'apporter la retribution de Corneille; il voulut me compter trois cens Louis. Je lui dis: Monsieur, êtes-vous assez neuf dans le monde pour ignorer que je n'ai jamais rien pris de mes Ouvrages? Comment donc voulez-vous que je tire tribut de ceux d'autrui? Là-dessus il m'offrit pour moi & pour toute ma postérité une Loge annuelle & perpétuelle à l'Opéra; mais tout ce qu'il put obtenir de moi, c'est que je verrois son Opéra pour mon argent.

¶ La Pièce de *Bellerophon* fut jouée quinze mois durant. M. de Seignelai qui n'aimoit point Quinault, ayant sçu que j'avois quelque part à la conduite de la Pièce, voulut m'entreprendre sur un endroit où il prétendoit que la

vrai - semblance étoit choquée. Nous avions dîné chez lui avec MM. les Ducs de Chevreuse & de Beauvilliers. Après m'avoir harcelé par plusieurs raisons qui n'étoient pastrébuchantes, croiant m'avoir mis au pied du mur , il me dit avec un sourire amer & dédaigneux : Répondez , répondez à cela. Comme je vis que la chose étoit poussée avec une hauteur qui ne me convenoit pas , j'eus le courage de lui dire : Monsieur , j'ai toujours fait ma principale étude de la Poétique ; tout le monde convient même que j'en ai écrit avec assez de succès ; si vous voulez que je vous réponde , il faut que vous consentiez que je vous instruisse au moins trois jours de suite. Après cela je lui décochai six préceptes des plus importans d'Aristote. Il se sentit battu. Toute la compagnie rioit dans l'ame , & Monsieur Racine

en sortant me dit : O le brave homme que vous êtes ! Achille en personne n'auroit pas mieux combattu que vous.

¶ Le vieux Duc de la Feuillade ayant rencontré Monsieur Despréaux dans la Galerie de Versailles , lui récita un Sonnet de Charleval adressé à une Dame , & le Sonnet finissoit par ces vers :

Ne regardez point mon visage ,  
Regardez seulement à ma tendre amitié.

Monsieur Despréaux lui dit qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire dans ce Sonnet ; que d'ailleurs il ne donnoit pas une idée rian-  
te de son Auteur , & que même à la rigueur la dernière pensée pourroit passer pour un jeu de mots. Là-dessus le Maréchal ayant apperçû Madame la Dauphine qui passoit par la Galerie , s'élança vers la Princesse , à laquelle il lut le Sonnet dans l'es-

pace de tems qu'elle mit à traverser la Galerie. Voilà un beau Sonnet , Monsieur le Maréchal , répondit Madame la Dauphine , qui ne l'avoit peut être pas écouté. Le Maréchal accourut sur le champ pour rapporter à Monsieur Despréaux le jugement de la Princesse , en lui disant d'un air moqueur , qu'il étoit bien délicat de ne pas approuver un Sonnet que le Roi avoit trouvé bon , & dont la Princesse avoit confirmé l'approbation par son suffrage. Je ne doute point , répliqua Monsieur Despréaux , que le Roi ne soit très-expert à prendre des Villes , & à gagner des batailles. Je doute encore aussi peu que Madame la Dauphine ne soit une Princesse pleine d'esprit & de lumières. Mais , avec votre permission , Monsieur le Maréchal , je crois me connoître en vers aussi bien qu'eux. Là-dessus le Maréchal ac-

court chez le Roi , & lui dit d'un air vif & impétueux : Sire , n'admirez-vous pas l'insolence de Despréaux , qui dit se connoître en vers un peu mieux que Votre Majesté ? Oh ! pour cela , répondit le Roi , je suis fâché d'être obligé de vous dire , Monsieur le Maréchal , que Despréaux a raison.

¶ Peu après le passage du Rhin , le Roi étant à Verfailles , mille plumes célébrèrent l'heureuse campagne du Prince ; & l'Epître de M. Despréaux sur ce fameux passage , fut donnée à Sa Majesté toute des premières. Dans le même tems le Roi reçut des vers de Boiffet , Surintendant de la Musique. C'étoient des Vers plats de la dernière platitude , comme disoit Monsieur Despréaux. Le Roi voulut donner le change à Mesdames de Montespan & de Thiange , comme si ces vers é-

toient de Despréaux ; mais elles se récrièrent hautement : Ce n'est point notre ami , qui les a faits. Or voyons , dit le Roi , s'il n'aura point fait ceux que je vais vous lire. Là dessus Sa Majesté vint à lire l'Epître de Despréaux , mais avec des tons si enchanteurs , que Madame de Montespan lui arracha l'Epître des mains en s'écriant qu'il y avoit là quelque chose de surnaturel , & qu'elle n'avoit jamais rien entendu de si bien prononcé. Elle trouva la pièce en effet digne de celui qui l'avoit si bien récitée. M. Despréaux m'a dit que l'idée de son Epître lui étoit venue d'une Epigramme de Martial adressée à un certain Hippodamus , qui lui avoit demandé des vers à sa louange ; mais le Poète s'excuse de lui en donner , sur ce qu'il porte un nom qui feroit peur aux Muses. Tels étoient les noms des Villes

que le Roi avoit prises dans la Hollande , & M. Despréaux n'avoit garde de les faire entrer sérieusement en Poésie ; écueil où tomba Corneille dans les vers qu'il présenta au Roi sur le succès de sa campagne. L'Abbé Casfagne présenta aussi les siens ; mais au lieu de s'en tenir au passage du Rhin , comme avoit fait prudemment M. Despréaux , il jettoit un lugubre dans sa pièce en parlant de la mort du Comte de Saint-Pol , qu'il louoit d'avoir enfin trouvé la mort qu'il avoit tant de fois cherchée.

¶ M. Despréaux se trouvant un jour avec des Impies qu'il voyoit pour la première fois , n'eut pas de peine à les tourner en ridicule ; car au lieu que ces sortes de gens ont toujours quelque sophisme éblouissant , & qu'au défaut de la raison ils soutiennent leur cause désespérée avec esprit ,

ceux-ci au contraire s'enfermoient d'eux-mêmes par leurs argumens déplorables. Je leur débauchai , disoit Monsieur Despréaux , tous les rieurs ; & quand ils furent sortis , je dis à mon frere : Ah , mon frere , que Dieu a là deux fots ennemis !

¶ Monsieur Despréaux n'a jamais rien imprimé qu'à son corps défendant ; les jugemens du Public lui ayant toujours fait peur : & c'est un scrupule qu'il a porté jusqu'à sa dernière vieillesse. La première édition qui parut de ses Satires fut faite sans son aveu , & par la supercherie d'un Libraire qui surprit un Privilége. Barbin vint en second pour essayer d'en obtenir un de son côté. Monsieur Despréaux ne s'y opposa point , mais lui fit entendre qu'il ne feroit aucune démarche pour l'impression , & que c'étoit assez qu'il ne s'y opposât point.



Dans ce tems-là M. le Chancelier venoit de mourir, & M. Despréaux avoit commencé son Art Poétique. Barbin vint au Sceau, que le Roi tenoit lui-même à Saint-Germain. D'abord on présenta à Sa Majesté le Livre d'un Moine, dont le titre étoit très-singulier, ce qui excita le Roi à rire en accordant le Privilège pour douze ans, quoiqu'il ne fût demandé que pour six. Barbin se présenta ensuite tenant à la main une feuille de l'Art Poétique, pour lequel il demandoit le Privilège au nom de Monsieur Despréaux. Oh ! Pour celui-là, reprit le Roi, je le connois. M. Despréaux n'avoit point pourtant paru encore à la Cour. Aussi-tôt le Privilège fut scellé ; mais le Sceau fini, M. Pélisson Maître des Requêtes remontra au Roi qu'il venoit d'accorder un Privilège à un homme qui avoit attaqué toute l'Aca-

démie. Le Roi fit là-dessus quelque réflexion : Mais enfin , dit-il , le Privilège est donné. Pélisson ne s'en tint pas là : il alla soulever contre le Satirique Monsieur le Duc de Montausier , déjà très-indigné qu'on n'eût pas épargné dans les Satires Chapelain & Cotin dont il faisoit profession d'être l'ami particulier. Il s'en alla donc trouver le Roi avec autant d'émotion que s'il se fût agi d'un malheur public , & fit tant par ses remontrances qu'il porta Sa Majesté , non pas à révoquer le Privilège , mais seulement à le retenir. Cependant à quelque tems de-là Monsieur Despréaux reçut une lettre qui demeura deux jours égarée chez lui sans lui être rendue. Après qu'elle eut été retrouvée , il en fit lecture , & la trouva conçue en ces termes : » Le » Roi m'a ordonné , Monsieur , » de vous accorder un Privilège

» pour votre Art Poétique aussi-  
» tôt que je l'aurai lû. Ne man-  
» quez donc pas à me l'apporter  
» tout au plutôt. « Le billet étoit  
signé , C O L B E R T , & écrit de  
la propre main du Ministre.  
Monsieur Despréaux y fit réponse  
en ces termes.

» Monseigneur , je vois bien  
» que c'est à vos bons offices que  
» je suis redevable du Privilage  
» que Sa Majesté veut bien avoir  
» la bonté de m'accorder. J'étois  
» tout consolé du refus qu'on en  
» avoit fait à mon Libraire ; car  
» c'étoit lui seul qui l'avoit folli-  
» cité , étant très-éveillé pour ses  
» intérêts , & sçachant fort bien  
» que je n'étois point homme à  
» tirer tribut de mes Ouvrages.  
» C'étoit donc à lui de s'affliger  
» d'être déchû d'une petite es-  
» pérance de gain , quoiqu'assez  
» incertaine à mon avis , dès qu'il  
» la fondoit sur le grand débit

» d'Ouvrages tels que les miens.  
» Pour moi , je me trouvois fort  
» content qu'on m'eût soulagé du  
» fardeau de l'impression , & de  
» l'incertitude des jugemens du  
» Public , n'ayant garde de mur-  
» murer du refus d'un Privilège  
» qui me laissoit celui de jouir pai-  
» siblement de toute ma paresse.  
» Cependant , Monseigneur , puis-  
» que vous daignez vous intéres-  
» ser si obligeamment pour moi ,  
» j'aurai l'honneur de vous porter  
» mon Art Poétique aussi-tôt qu'il  
» sera achevé , non point pour  
» obtenir un Privilège dont je ne  
» me soucie point , mais pour sou-  
» mettre mon Ouvrage aux lu-  
» mières d'un aussi grand person-  
» nage que vous êtes. Je suis ,  
» &c.

Mon sieur Despréaux ne parla de sa réponse , qu'après que sa lettre eut été remise au Suisse de Monsieur Colbert. Puimorin son

frere , qui étoit Contrôleur des Menus , le tança fort de s'en être tenu à une simple lettre de compliment avec un Ministre , & de n'avoir pas pris la poste sur le champ pour aller faire ses remerciemens. Mais à quelques jours de là ayant eu occasion de parler à M. Colbert pour des fonds qui regardoient son Emploi , il lui fit des excuses pour son frere que le commerce des Muses *écartoit souvent de ses plus grands devoirs*. Tout ce que je puis vous dire là-dessus , repartit le Ministre , c'est que jamais lettre ne m'a fait plus de plaisir , que la sienne.

¶ Dans la Campagne de Gand , Messieurs Despréaux & Racine eurent ordre de suivre le Roi. Sa Majesté s'y exposa beaucoup , sur quoi plusieurs Courtisans lui remontrèrent qu'il devoit un peu plus ménager sa personne ; & son Historien lui vint faire sa cour

en le priant de ne lui pas donner sitôt occasion de finir son Histoire, puisqu'il ne s'en étoit fallu que sept pas qu'un boulet de canon n'eût atteint Sa Majesté. Et à combien de pas étiez-vous du canon, dît le Roi à Despréaux ? A cent pas, répondit le Satirique. Mais n'aviez-vous point peur, repartit le Roi ? Oui, Sire, je tremblois beaucoup pour Votre Majesté, & encore plus pour moi.

¶ Après la mort de Monsieur Racine, M. Despréaux vint à la Cour proposer au Roi M. de Valincour pour être son associé à l'Histoire. Du plus loin que le Roi eut apperçu le Satirique, il lui cria : Despréaux nous avons beaucoup perdu vous & moi à la mort de Racine. Tout ce qui me console, Sire, repartit M. Despréaux, c'est que mon ami a fait une fin très-Chrétienne & très-courageuse, quoiqu'il craignît extrêmement la

mort. Oui , oui , repliqua le Roi , je m'en souviens ; c'étoit vous qui étiez le brave au siège de Gand.

¶ Le Pere de la Baune, Jésuite fort célèbre, fit un discours où le Parlement fut invité ; c'étoit un éloge du Parlement. Après avoir loué cet illustre Corps en général , il passa aux éloges des Particuliers ; & venant à parler des Bailleuls, *Baillolios*, Monsieur le Président de Bailleul ôta son bonnet dont il se couvrit le visage, & l'eut toujours à la main tant que l'éloge dura. Les autres Présidens apostrophés se découvrirent pareillement, & ne remirent leur bonnet qu'après qu'on eut fini sur leurs louanges. Monsieur Despréaux , qui assista à la harangue , ne trouvoit rien de si plaisant, que de voir de graves Personnages faire une maniere de scene Italienne, ne sçachant quelle con enance tenir en se voyant

louer en face , & ayant toujours leur bonnet à la main jusqu'à extinction d'éloge. J'en riois , disoit-il , avec Monsieur le Président Talon , quand il vint lui-même à être paranymphe , *Baillolios* , *Memmios* , *Harlaeos* , *Talonnios*. Mais le discours fini , ces Messieurs allèrent rendre au Pere la Baune les complimens qu'ils venoient de recevoir , ce qui fit une autre scene ; & là-dessus je dis à Monsieur Talon ces vers de Furetiere qui le firent bien rire :

Comme un Curé faisant sa ronde  
Encensé à Vepres tout le monde ,  
Puis se tient droit ayant cessé ,  
Pour être à son tour encensé.

¶ La querelle de Monsieur Despréaux & de Perrault vint à l'occasion d'un Poëme composé contre les Anciens par ce dernier. Ce Poëme avoit pour titre , *Le Siècle de Louis le Grand* ,



& commençoit par deux vers des plus profaïques :

La docte Antiquité fut toujours vénérable ,  
Je ne la trouve pas cependant adorable.

Le reste du Poëme étoit à peu près de la même tournure, & ne laissa pas d'être fort applaudi, à la lecture qui en fut faite à l'Académie, en présence de personnes très-illustres ; entr'autres de M. de Harlai, Archevêque de Paris. J'étois sur les charbons, disoit Monsieur Despréaux, pendant la lecture de ce misérable Poëme ; & sans Monsieur Racine qui me retint vingt fois, j'étois prêt à me lever pour confondre tant de graves approbateurs, qui, à la honte du bon sens, avoient la complaisance de souffrir qu'on traitât Homere comme un Carabin, dans une compagnie sur-tout fondée pour être le plus ferme appui des Lettres.

Monsieur Despréaux protesta en public & en particulier contre le bizarre système de Perrault qui vouloit abaisser aux piéds des Modernes , les plus grands personnages de l'Antiquité. Il fut néanmoins quelques années sans lui répondre ; mais Perrault ayant fait imprimer ses Paralleles , où Monsieur Despréaux étoit traité de médifant & d'envieux , celui-ci crut devoir se justifier par ces Réflexions judicieuses & démonstratives qui sont à la suite du Traité du Sublime. M. Despréaux nous disoit que M. le Prince de Conti lui avoit fait dire par Monsieur Racine : Si Despréaux ne répond point à Perrault , j'irai moi-même à l'Académie , & j'écrirai à sa place : *Tu dors , Brutus ?*

Enfin la querelle s'accommoda après plusieurs écrits polémiques de part & d'autre ; & Perrault , battu & content , en signe de réconciliation ,

conciliation, j'envoya quelqu'un de ses Ouvrages à son fameux Antagoniste. Ce fut à cette occasion que Monsieur Despréaux lui écrivit cette Lettre ingénieuse, qui, à la bien prendre, pourroit bien passer pour une dixieme Réflexion contre Perrault. Je marquai là-dessus mes scrupules à mon illustre ami, lui faisant entendre que sa Lettre étoit poliment injurieuse, & que le serpent y étoit caché sous les fleurs. Mais que voulez-vous, me répliqua-t-il, je ne voulois pas me raccommo-der en coquin. Après tout, ne sont-ce pas ses sentimens, que je lui reproche ? Et pouvois-je le faire avec plus de circonspection & de bienséance ? Comme j'insistois toujours à lui soutenir que la réparation me sembloit très-équivoque : Eh bien, me dit-il, voilà justement ce que me disoit Monsieur le Premier Président

de Lamoignon : Monsieur Despréaux, je ne doute pas que nous ne soyons toujours bons amis, mais si jamais nous venions à nous raccommo-der après une brouillerie, point de réparations, je vous prie, je crains plus vos réparations que vos injures.

¶ Messieurs Despréaux & Racine n'ont jamais fait beaucoup de cas de Monsieur Dacier, qu'ils regardoient comme un Savant bien différent de son beau-pere Monsieur le Fèvre, qui entendoit les Auteurs en galant homme, & savoit les traduire de sentiment; au lieu que toutes les Traductions de M. Dacier sont sèches, & ne vont point au cœur. Il a trouvé le secret de morfondre Horace, qui est le plus vif des Auteurs. C'est un homme, disoit Monsieur Despréaux, qui fait les graces, & les graces le fuient pareille-ment. Ces Messieurs lui repro-

choient entr'autres choses , que dans toutes les remarques où il a prétendu trouver quelque'explication nouvelle , il s'est toujours écarté du véritable sens , témoin l'Ode d'Horace qui commence par

*Morum ex Metello Consule civicum , &c.*

dans laquelle il soutient que Pol-  
lion n'a jamais fait de Tragé-  
dies ; témoin encore la Satire 8.  
du II. Livre , où il prend le chan-  
ge sur le véritable caractère de  
Nasidiénus , qu'il prétend faire  
passer pour un riche avare ; au  
lieu que c'étoit un homme d'un  
goût faux , qui se croyoit pour-  
tant un Docteur en bonne chère,  
& vouloit dogmatiser & raffiner  
sur les bons morceaux. Ils ne taris-  
soient point sur ses interprétations  
singulières , qu'ils appelloient , les  
révélations de M. Dacier. Mais  
l'endroit sur lequel ces Messieurs

le railloient sans pitié , c'est à l'occasion de sa Préface sur les Satires d'Horace , où il dit avec sa confiance ordinaire , que lorsqu'il fait quelque ouvrage , il prend plaisir à s'imaginer qu'il a devant ses yeux les plus grands personnages de l'Antiquité , auxquels il doit rendre compte de ses Ecrits , comme si une Traduction pouvoit s'appeller un Ouvrage , & qu'un homme pût s'applaudir de sa démarche , quand il ne marche qu'avec des béquilles. M. Despréaux dit un jour à Monsieur Dacier & à sa femme , ennuyé de leurs rodomontades grammaticales : Vous avez beau faire & beau dire, je n'appelle gens d'esprit, que ceux qui ont de belles pensées , & non pas ceux qui entendent les belles pensées d'autrui.

¶ Pour en revenir à Nasidiénus , Monsieur Despréaux lui comparoit le fameux le Brouffin , hom.

me qui en fait de repas se vantoit d'avoir acquis la plénitude de la science. Il faisoit , disoit-il , tous les jours de nouvelles découvertes dans le pays de la bonne chere , jusqu'à vouloir faire trouver aux mets ordinaires tout un autre goût que leur goût naturel. Quand il avoit à donner quelque repas d'érudition ( ce sont ses termes ) comme , par exemple , au Duc de Lesdiguières , & au Comte d'Olonne , il étoit sur pied dès quatre heures du matin , & prenoit un compas pour faire poser la table du festin , afin qu'elle ne panchât pas plus d'un côté que de l'autre. Il ne parloit pas moins que de condamner au fouet , ou d'envoyer au carcan , des valets qui se feroient mépris sur l'ordre des services. Un jour il s'avisa de dire à ses convives : Sentez-vous , Messieurs , le pied de Mule dans cette omelette aux champignons ?

Chacun d'eux fut surpris de l'apostrophe. Pauvres ignorans ! leur dit-il , faut-il que je vous aprenne que les champignons employés dans cette omelette ont été foulés par le pied d'une mule ? cela met un champignon au dernier période de la perfection.

¶ Ce même Comte du Brouffin menaça un jour Monsieur Despréaux d'aller dîner chez lui , & lui prescrivit le jour du repas. Mais, Monsieur , lui répliqua le Satirique , il faut donc que vous m'envoyiez une Fée , pour vous régaler selon la supériorité de votre goût. Point , point , lui dit le Comte ; donnez - nous ce que vous voudrez , nous nous contenterons d'un repas de Poète. M. le Duc de Vitri & Messieurs de Gourville & de Barillon furent de la Fête , où tout se passa à merveille. C'étoit à qui feroit plus de remerciemens & d'embrassades au Seigneur



Architruclo, & le Comte du  
Brouffin lui dit en sortant: Mon  
cher Despréaux, vous pouvez  
vous vanter de nous avoir donné  
un repas sans faute.

¶ Monsieur Despréaux ne se  
lassoit point d'admirer Moliere,  
qu'il appelloit toujours le Con-  
templateur. Il disoit que la nature  
sembloit lui avoir révélé tous ses  
secrêts, du moins pour ce qui re-  
garde les mœurs & les caractères  
des hommes. Il regrettoit fort  
qu'on eût perdu sa petite Comé-  
die du *Docteur amoureux*, parce  
qu'il y a toujours quelque chose  
de saillant & d'instructif dans ses  
moindres ouvrages. Selon lui, Mo-  
liere pensoit toujours juste; mais  
il n'écrivoit pas toujours juste, par-  
ce qu'il suivoit trop l'effort de son  
premier feu, & qu'il lui étoit im-  
possible de revenir sur ses ouvra-  
ges. Il avoit cela de commun avec  
la Fontaine, chez qui l'on trouve

beaucoup de négligences & de termes hasardés, qui auroient pû être réparés par une lime attentive & laborieuse ; mais Moliere fuyoit la peine, & ce fut Monsieur Despréaux qui lui corrigea ces deux vers de la première scène des *Femmes savantes*, que le Poëte comique avoit faits ainsi :

Quand sur une personne on prétend s'ajuster ;  
C'est par les beaux côtés , qu'il la faut imiter.

M. Despréaux trouva du jargon dans ces deux vers, & les rétablit de cette façon :

Quand sur une personne on prétend se régler ;  
C'est par ses beaux endroits , qu'il lui faut ressembler.

Il lui reprochoit encore ce vers de la première scène du *Misanthrope* :

Et la plus haute estime a des regals peu chers.

Il n'étoit guères plus content de

ceux-ci de l'*Amphitryon* , quoiqu'en dépit de leur irrégularité ils aient passé en proverbe :

Le véritable Amphitryon  
Est l'Amphitryon où l'on dîne.

A l'égard de l'*Amphitryon* de Moliere , qui s'est si fort acquis la faveur du Peuple , & même celle de beaucoup d'honnêtes gens , M. Despréaux ne le goûtoit que médiocrement. Il prétendoit que le Prologue de Plaute vaut mieux que celui du Comique François. Il ne pouvoit souffrir les tendresses de Jupiter envers Alcmène , & sur tout cette scène où ce Dieu ne cesse de jouer sur le terme d'époux & d'amant. Plaute lui paroïsoit plus ingénieux que Moliere dans la scène & dans le jeu du *Moi*. Il citoit même un vers de Rotrou , dans sa pièce des *Sofies* , qu'il prétendoit plus naturel que ces deux de Moliere :

Et j'étois venu , je vous jure ,  
Avant que je fusse arrivé.

Or voici le vers de Rotrou :

J'étois chez nous longtems avant que d'arriver.

Ce fut Monsieur Despréaux qui fournit à Moliere l'idée de la Scène des *Femmes savantes* , entre Trissotin & Vadius. La même scène s'étoit passée entre Gille Boileau , frere du Satirique , & l'Abbé Cotin. Moliere étoit en peine de trouver un mauvais Ouvrage pour exercer sa critique , & M. Despréaux lui apporta le propre Sonnet de l'Abbé Cotin avec un Madrigal du même Auteur , dont Moliere fut si bien faire son profit dans sa scène incomparable. Le Latin macaronique qui fait tant rire à la fin du *Malade imaginaire* , fut encore fourni à Moliere par son ami Despréaux , en dînant ensemble avec Melle Ninon de l'Enclos , & Madame de la Sabliere.

¶ Moliere récitoit en Comédien sur le Théâtre & hors du Théâtre ; mais il parloit en honnête homme ; rioit en honnête homme ; avoit tous les sentimens d'un honnête homme ; en un mot , il n'avoit rien contre lui que sa profession , qu'il continuoit plus pour le profit de ses Camarades que pour le sien propre.

Deux mois avant la mort de Moliere , M. Despréaux alla le voir , & le trouva fort incommodé de sa toux , & faisant des efforts de poitrine qui sembloient le menacer d'une fin prochaine. Moliere assez froid naturellement, fit plus d'amitié que jamais à M. Despréaux. Cela l'engagea à lui dire : Mon pauvre M. Moliere , vous voilà dans un pitoyable état. La contention continuelle de votre esprit , l'agitation continuelle de vos poulmons sur votre théâtre , tout enfin devoit vous dé-

terminer à renoncer à la représentation. N'y a-t-il que vous dans la Troupe, qui puisse exécuter les premiers Rôles ? Contentez-vous de composer, & laissez l'action théâtrale à quelqu'un de vos Camarades ; cela vous fera plus d'honneur dans le Public, qui regardera vos Acteurs comme vos Gagistes ; & vos Acteurs d'ailleurs qui ne sont pas des plus souples avec vous, sentiront mieux votre supériorité. Ah, Monsieur ! répondit Moliere, que me dites-vous là ? Il y a un honneur pour moi à ne point quitter. Plaisant point d'honneur, disoit en soi-même le Satirique, à se noircir tous les jours le visage pour se faire une moustache de Sganarelle, & à dévouer son dos à toutes les bastonnades de la Comédie ! Quoi ! Cet homme le premier de son tems pour l'esprit, & pour les sentimens d'un vrai Philosophe, cet

ingénieux Censeur de toutes les Folies humaines en avoit une plus extraordinaire que celles dont il se moquoit tous les jours ! Cela montre bien le peu que font les hommes.

Au reste Monsieur Despréaux trouvoit la prose de Moliere plus parfaite que sa Poésie, en ce qu'elle étoit plus réguliere & plus châtiée, au lieu que la servitude des rimes l'obligeoit souvent à donner de mauvais voisins à des vers admirables, voisins que les maîtres de l'Art appellent des *Freres Chapeaux*. (1)

¶ Monsieur Despréaux avoit envoyé à M. Arnauld son Epître à Monsieur Racine. Monsieur Arnauld la trouva admirablement écrite : mais il lui témoigna qu'il

### R E M A R Q U E S.

(1) Allusion à des Moines qui ont à leur suite quelque petit Frere qui porte le chapeau.

étoit trop prodigue de louanges envers Moliere ; & qu'un homme comme lui devoit prendre garde aux gens qu'il louoit , & de quelle manière il louoit ; que Moliere , avec tout son esprit , avoit bien des hauts & des bas , & que ses Comédies étoient une Ecole de mauvaises mœurs. Je suis peut-être un peu trop critique , disoit M. Arnauld : mais je ne veux point que mes véritables Amis fassent rien que je ne puisse défendre.

¶ Monsieur Despréaux m'a dit , que lisant à Moliere sa Satire qui commence par :

Mais il n'est point de fou qui par bonnes raisons  
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons.

Moliere lui fit entendre qu'il avoit eu dessein de traiter ce sujet-là ; mais qu'il demandoit à être traité avec la dernière délicatesse , qu'il ne falloit point surtout faire comme Desmarets dans ses *Visionnai-*



res , qui a justement mis sur le Théâtre des Fous dignes des Petites Maisons. Car qu'un homme s'imagine être Alexandre , & autres caractères de pareille nature , cela ne peut arriver que la cervelle ne soit tout-à-fait altérée ; mais le dessein du Poète Comique étoit de peindre plusieurs Fous de société , qui tous auroient des manies pour lesquelles on ne renferme point , & qui ne laisseroient pas de se faire le procès les uns aux autres , comme s'ils étoient moins fous pour avoir de différentes folies. Moliere avoit peut-être en vûe cette idée , quand à la fin de la première scène de l'*Ecole des Femmes* , il fait dire d'Arnolphe par Crisalde :

Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières.

Arnolphe dit de son côté de Crisalde :

Il est un peu blessé sur certaines matières.

¶ Je commence toujours à déclarer la guerre par des Epigrammes, disoit Monsieur Despréaux : c'est là mon premier acte d'hostilité ; je lâche d'abord ces enfans perdus sur mes ennemis.

¶ Quelques gens ont reproché à Monsieur Despréaux de s'être délassé de ses grands Ouvrages par quelques petites Poésies qui ne répondent pas toujours à sa haute réputation. On l'a surtout fort blâmé d'avoir laissé imprimer deux Epigrammes très-laconiques qu'il fit contre l'*Agésilas* & contre l'*Attila* du Grand Corneille, quoique Chapelain les eût fort vantées sans savoir qui en étoit l'Auteur. Ces deux Epigrammes finissent par *Hélas*, & par *Hola*. Les faux Critiques, disoit-il, se sont fort révoltés contre cette petite badinerie, faute de savoir qu'il y a un sentiment renfermé dans ces deux mots. Corneille s'y méprit lui-même.

me , & les tourna à son avantage , comme si l'Auteur avoit voulu dire que la première de ces deux Pièces excitoit parfaitement la pitié , & que l'autre étoit le *Non plus ultra* de la Tragédie.

¶ Monsieur Despréaux me disoit que dans sa jeunesse il avoit eu dessein de travailler à la vie de Diogène le Cynique , qui n'avoit été qu'ébauchée , & même défigurée par Diogène Laërce ; que c'étoit un Historien trop sec , & qui dégoutoit les Lecteurs. J'aurois, disoit-il, donné un modèle de la plus parfaite gueuserie , & beaucoup plus plaisante & plus originale que celle de Lazarille de Tormes , & de Gusman d'Alfarache. Jamais homme n'a eu tant d'esprit que ce Cynique ; il venoit après Socrate qui avoit emporté le prix de la Philosophie ; c'étoit un homme qui faisoit par sagesse ce que fit depuis Diogène par vanité. Ce

copiste ingénieux , sous son extravagance apparente , entreprit de se faire une réputation plus grande que celle de Socrate. Le premier avoit une maison , & l'autre dit : Un méchant tonneau me servira de maison. Socrate avoit une femme , & même deux , qui pis est ; & moi je fais un bon secret pour m'en passer. Il se rouloit dans la Canicule sur le sable le plus brûlant , & pendant l'hiver il se couchoit sur la neige , & s'en faisoit une espèce de couverture. En un mot , c'étoit un Socrate outré : aussi Platon disoit de lui : Quand je vois Diogène , il me semble voir Socrate devenu fou. J'aurois , disoit-il , suivi toutes les actions de ce Philosophe , & tellement varié sa vie , qu'elle auroit été du goût des Lecteurs. Je n'aurois pas oublié que son pere fit banqueroute , & que lui-même fit de la fausse monnoye : c'est , continuoît-il , ce

que n'auroit eu garde de dire M. Dacier ; il veut que tous les gens qu'il traduit , soient des Saints. N'ayez pas peur qu'il nous ait parlé des vers amoureux de Platon , ni en quel honneur il les faisoit. C'est un homme qui nous fait des Saints de tout ce qui passe par sa plume ; elle a le don de canoniser les gens , Saint Platon , Saint Antonin , Saint Hieroclès ; je m'étonne qu'il n'ait pas fait une Vestale de Faustine , femme de Marc Antonin , qui étoit la première débauchée de son tems. Il n'a pas tenu à Madame Dacier que Sapho n'ait été canonisée comme les autres. Quand on lui reproche qu'elle avoit des inclinations très-libertines , & qu'elle ne se renfermoit pas dans les passions ordinaires à son sexe , Madame Dacier croit la bien défendre en disant que c'est qu'elle a eu des ennemis : que ne nous disoit-elle que ses amies

lui ont fait plus de tort que ses plus grands ennemis ? Pour moi , disoit-il , je crois plus les Historiens sur les vices des hommes que sur leurs vertus ; & quand on écrit la vie des gens , il ne faut point les ménager sur ce qu'ils ont de criminel ; cela gagne créance pour le bien qu'on dira d'eux. J'admire Monsieur Colbert , qui ne pouvoit souffrir Suétone , parce que Suétone avoit révélé la turpitude des Empereurs ; c'est par là qu'il doit être recommandable aux gens qui aiment la vérité. Voulez-vous qu'on vous fasse des portraits de fantaisie , comme en ont tant fait la Scudéri & son frere ? Au reste , disoit-il , dans la vie des hommes célèbres , il faut relever jusqu'à leurs minuties , comme a fait Plutarque ; il n'y a rien qui intéresse tant le Lecteur , & cela vaut mieux que toutes ces réflexions vagues que font tous nos Historiens. C'est

par les faits que les hommes sont louables ou blâmables ; ainsi ce sont les faits qu'il faut soigneusement recueillir , & sur tout ne point s'appesantir sur la morale, qui sent plus le Prédicateur que le narrateur.

¶ Monsieur le Verrier donnoit à dîner ; Monsieur & Madame Dacier étoient des convives. A la fin du repas , ce couple savant , & surtout la Dame , se plaignirent assez aigrement que le Satirique ne leur eût pas encore montré son *Equivoque*. Monsieur Despréaux s'excusa sur ce que l'occasion ne s'en étoit pas présentée. La Dame reprit avec un ton hautain & impérieux : C'est peut-être qu'on ne nous croit pas capables d'en sentir toutes les beautés. M. Despréaux répondit ironiquement , qu'il avoit lieu d'appréhender une critique aussi redoutable que la sienne. Oui , dit-elle ,

Monsieur , votre crainte est peut-être assez bien fondée ; car , à coup sûr , je ne vous aurois pas passé un vers , où l'on dit que vous noircissez la réputation du plus saint personnage de la Grèce. Comment avez-vous osé avancer que Socrate étoit

Très-équivoque ami du jeune Alcibiade.

Je vous prouverois par vingt autorités , qu'il n'y eut jamais de plus noire calomnie. Et moi , répliqua Monsieur Despréaux , je vous prouverois le contraire par vingt autres autorités. La querelle s'échauffant de plus en plus , M. Despréaux leur déclara qu'il ne leur réciteroit jamais son *Equivoque*. Or il vint le lendemain chez Monsieur Coustard , où il nous raconta la scène du jour précédent , paroissant encore piqué de la sortie qu'on lui avoit faite. Eh bien , lui dis-je , voulez-vous que



je vous donne un Juge de la sentence duquel je vous défie d'appeller. Il y consentit, & là dessus je fis apporter la Traduction des Nuées d'Aristophane par Madame Dacier, qui n'étoit encore en ce tems-là que Mademoiselle le Fèvre, où nous lûmes, dans les remarques, page 297. qu'Aristophane reproche à Socrate qu'il faisoit souvent des promenades dans la Palestre pour voir les jeunes garçons qu'il avoit la réputation de ne pas haïr. C'en est assez, dit Monsieur Despréaux; il ne faut pas battre son ennemi à terre, & je me contenterai de lui faire dire que la mémoire lui a manqué.

*Magnanimo satis est hostem prostrasse Leoni.*

¶ Monsieur Despréaux n'approuvoit point Monsieur Bayle d'avoir condamné Longin dans son Dictionnaire Critique, sur ce que ce fameux Rhéteur reprochoit à Ti-

mée d'avoir employé une pensée froide & puérile à propos du Conquérant de l'Asie. Alexandre , disoit cet Historien , a pris toute l'Asie en moins de tems qu'Isocrate n'en a mis à composer son Panégyrique ; non que cette pensée ne fût très-jolie , en tant que placée dans une Lettre , ou dans tout autre ouvrage de galanterie ; mais elle devient une affectation puérile dans une Histoire , parce qu'elle sort de la majesté de l'Histoire , où il faut être réservé à ne pas hazarder même les plus beaux traits d'esprit à contre-tems.

¶ Une des lectures qui faisoit le plus de plaisir à Monsieur Despréaux , c'étoit celle de Térence. C'étoit un Auteur , disoit-il , dont toutes les expressions vont au cœur ; il ne cherche point à faire rire , ce qu'affectent sur-tout les autres Comiques ; il ne s'étudie qu'à dire  
des

des choses raisonnables , & tous les termes sont dans la nature , qu'il peint toujours admirablement : les Valets qu'il introduit sur la scène , ne sont point comme les Valets de Plaute , c'est-à-dire , toujours sûrs de leur dénouement , qu'ils conduisent par des stratagêmes à la fin qu'ils se sont proposée ; mais chez Térence , une reconnoissance naturelle vient toujours au secours d'un Valet dont la prudence avoit été trompée. Enfin, disoit-il, il est étonnant que ce Poète ayant écrit après Plaute si estimé & si autorisé chez les Romains, quoique ses plaisanteries fussent outrées , il est étonnant que ce Plaute si cher à la multitude eût été effacé par un concurrent qui avoit pris la route la moins sûre pour plaire : car la raison n'est faite que pour certains génies privilégiés ; & ce Peuple Romain si estimable par tant d'autres en-

droits prenoit souvent le change sur le vrai mérite du Théâtre. Il vouloit rire à quelque prix que ce fût ; & voilà ce qui rendoit Térence plus merveilleux , d'avoir accommodé le Peuple à lui , sans s'accommoder au Peuple : & parlà , disoit Monsieur Despréaux , Térence a l'avantage sur Moliere , qui certainement est un Peintre d'après nature , mais non pas si parfait que Térence , puisque Moliere dérogeoit souvent à son génie noble par des plaisanteries grossières qu'il hazardoit en faveur de la multitude , au lieu qu'il ne faut avoir en vûe que les honnêtes gens. Il louoit encore Térence de demeurer toujours où il en faut demeurer ; ce qui a manqué à Moliere.

¶ C'est cette grande règle du *Ne quid nimis* , que Monsieur Despréaux prescrivait aux Poètes , aux Orateurs , aux Historiens. Il

ne pouvoit souffrir qu'un homme d'esprit fît de trop longues écritures, & semblât travailler au rôle comme un Avocat ou un Procureur. C'est Horace, disoit-il, qui m'a fourni ce vers de mon Art Poétique :

Tout ce qu'on dit de trop, est fade & rebutant.

¶ Monsieur de Harlai de Beaumont, fils du Premier Président, voulut un jour traiter Homere de haut en bas devant Monsieur Despréaux. Il faut, Monsieur, que vous n'ayez jamais lû Homere pour parler ainsi : si vous l'aviez lû avec un peu d'attention, vous verriez que c'est un homme qui dit toujours tout ce qu'il faut dire sur un sujet, & qui ne dit jamais plus que ce qu'il faut dire. Il citoit à ce propos la harangue du Pere de Chryseis, qui dans le premier Livre de l'Illiade vient demander sa fille à Agamemnon.

Je vous la propose , disoit-il , comme le plus excellent modèle de harangues , en ce qu'en deux périodes tout au plus , elle renferme une infinité de choses & de circonstances , & qu'il n'appartient qu'à Homere d'être si heureusement laconique. Voilà donc , reprit Monsieur de Harlai , une grande merveille , de ne dire que ce qu'il faut dire ? Comment donc , Monsieur , vous n'appellez cela rien , répliqua M. Despréaux ? c'est pourtant ce qui manque à toutes vos Harangues du Parlement.

¶ Un homme de fort bon esprit , mais qui n'avoit point de Lettres , disoit un jour devant Monsieur Despréaux , qu'il aimeroit mieux savoir faire la barbe , que de savoir faire un bon Poème. Qu'est-ce que des vers , disoit-il ? & où est-ce que ce'a mène ? C'est en cela , reprit M. Despréaux ;

que j'admire la Poésie , que n'étant bonne à rien , elle ne laisse pas de faire les délices des hommes intelligens.

¶ Monsieur Despréaux disoit qu'il ne faut pas toujours juger du caractère des Auteurs par leurs Ecrits ; que Balzac , par exemple , feroit peur à pratiquer par l'affectation de son style. *Votre abondance est la cause de ma disette* : C'est ainsi qu'il commence une Lettre. Au lieu que Voiture donne une idée si riante de ses mœurs , qu'il fait regretter à ses Lecteurs de n'avoir pas vécu avec lui. Cependant Monsieur Despréaux assuroit , comme l'ayant sçu de personnes de la vieille Cour , que la société de Balzac , bien loin d'être épineuse comme ses Lettres , étoit toute remplie de douceur & d'agrément : Voiture au contraire faisoit le petit Souverain avec ses égaux , accoutumé qu'il étoit à

fréquenter des Altesſes , & ne ſe contraignant qu'avec les Grands. La ſeule choſe où ſe reſſembloient ces deux Auteurs , c'eſt dans la compoſition de leurs Lettres, dont la plus courte leur coûtoit ſouvent quinze jours de travail.

¶ Un parent de Monsieur Despréaux , homme d'un eſprit très-ſimple & très-borné , le pria de lui envoyer la dernière édition de ſes ouvrages ; & l'en étant venu remercier , Monsieur Despréaux lui demanda ce qu'il en penſoit : Tout en eſt admirable , répondit-il ; mais ayant un mérite acquis par vous-même , vous vous ſeriez bien paſſé d'y fourrer deux Lettres qui ne ſont pas de vous. C'étoient celles adreſſées à Monsieur de Vivonne , ſous le nom de Balzac & de Voiture.

¶ Monsieur Despréaux diſoit que la Fontaine avoit beaucoup d'eſprit , mais qu'il n'avoit qu'une



forte d'esprit ; encore prétendoit-il que cette manière si naïve de dire les choses , qui fait le caractère de la Fontaine , n'étoit pas originale en lui , puisqu'il la tenoit de Marot , de Rabelais , & autres qui ont écrit dans le vieux style ; qu'il y avoit du mérite à s'en servir quelquefois , comme a si bien fait Monsieur Racine dans quelques Epigrammes qui nous restent de lui ; mais que cela fît le caractère principal d'un Ecrivain , c'étoit , à son avis , se rendre trop borné , d'autant plus , disoit il , qu'il y a une sorte d'affectation dans l'imitation Marotique , à peu près comme qui voudroit imiter le style de Balzac & de Voiture. C'est , continuoît-il , ce que j'aurois pû faire fort aisément , & donner plusieurs Lettres comme celles que j'ai écrites à M. de Vivonne , sous le nom de Balzac & de Voiture , & préci-

fément dans leur style. Il me disoit encore qu'il avoit dit un jour à Monsieur le Maréchal de Grammont , grand admirateur de Balzac , que ses hyperboles n'étoient pas si difficiles à imiter , quoique très-contraires à la simplicité du style épistolaire. Il étoit question d'un homme qui parloit fort lentement , & Monsieur Despréaux le caractérisoit ainsi : Le *Oui* , & le *Non* , sont longs quand il les prononce , & ces deux monosyllabes deviennent des périodes dans sa bouche. Eh bien , lui dit M. le Maréchal , voilà ce que vous avez jamais écrit de mieux. Il s'en falloit beaucoup que le Satirique fût de cet avis. Au reste il disoit que la Fontaine avoit quelquefois surpassé ses Originaux , qu'il y avoit des choses inimitables dans ses Fables , & que ses Contes , à la pudeur près , qui y est toujours blessée , avoient des graces & des

délicateſſes que lui ſeul étoit capable de répandre dans un pareil ouvrage.

¶ Monsieur Despréaux ſ'applaudifſoit fort à l'âge de ſoixante-onze ans , de n'avoir rien mis dans ſes vers qui choquât les bonnes mœurs. C'eſt une conſolation , diſoit-il , pour les vieux Poètes qui doivent bientôt rendre compte à Dieu de leurs actions. Il ne convenoit pas que Monsieur Arnauld eût eu raiſon de le chicaner ſur ces vers de la huitième Satire :

Jamais la Biche en Rut n'a pour fait d'impuiſſance

Trainé du fond des bois un Cerf à l'audience.

Je l'ai luë , diſoit-il , à pluſieurs ſaints Evêques , & même à M. le Premier Préſident de Lamoignon , homme très-ombrageux ſur la pudeur ; & pas un de ces Meſſieurs ne ſ'en eſt ſcandalifé ; j'oſe même dire que le trait de ma

Satire a fait effet , puisqu'elle a donné lieu de bannir de la société une formalité très-indécente , & souvent très-équivoque.

¶ Monsieur Despréaux disoit que l'amour est un caractère affecté à la Comédie , parce qu'au fond il n'y a rien de si ridicule que le caractère d'un Amant , & que cette passion fait tomber les hommes dans une espèce d'enfance. Il en donnoit pour exemple le personnage de Phædria dans Térence , qui niaise , pour ainsi dire , & fait l'enfant avec son valet , sur ce que sa maîtresse lui a fermé la porte. *Non* , dit-il , *quand elle me rappelleroit , non , je n'irai pas là*. Il prononçoit ces dernières paroles sur le ton enfantin , ce qui y donne encore un nouveau jeu. Il disoit que les inégalités des Amans , leurs fausses douleurs , leurs joies inquiètes , sont le plus beau champ du monde pour exercer un Poète

Comique ; mais que l'amour pris à la lettre n'étoit point du caractère de la Tragédie , à laquelle il ne pouvoit convenir qu'entant qu'il alloit jusqu'à la fureur , & par conséquent devenoit passion tragique. Il n'étoit point du tout satisfait du personnage que fait Pyrrhus dans l'Andromaque , qu'il traitoit de Héros à la Scudéri , au lieu qu'Oreste & Hermione sont de véritables caractères tragiques. Il frondoit encore cette scène , où Monsieur Racine fait dire par Pyrrhus à son confident :

Crois-tu si je l'épouse  
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas  
jalouse ?

Sentiment puéril qui revient à celui de Perse :

Censen' plorabit , Dave , relicta ?

car Perse n'a en vûe que la Comédie de Térence , où de pareils

sentimens sont en place , au lieu qu'ils sont trop badins ailleurs , & dérogent à la gravité magnifique de la Tragédie.

¶ Moliere étoit fort ami du célèbre Avocat Fourcroi , homme très-rédoutable par la capacité & la grande étendue de ses poulmons. Ils eurent une dispute à table en présence de Monsieur Despréaux ; Moliere se tourna du côté du Satirique , & lui dit : Qu'est-ce que la raison avec un filet de voix contre une gueule comme cela ?

¶ Monsieur Despréaux n'alloit guères à l'Académie ; mais quand il s'y trouvoit , s'il venoit à ouvrir quelque avis , il y perdoit toujours sa cause à la pluralité des voix. Un jour , me racontoit-il , je fus fort étonné , qu'à la réserve de M. l'Abbé de Clérambaut & de Monsieur de Saci , tout le reste de l'Académie fut de mon

parti sur ce vers de la Satire de l'homme :

Non , mais cent fois la bête a vû l'homme  
hypocondre.

Je m'attendois bien , disoit-il , à être condamné ; car , outre que j'avois raison , c'étoit moi. Il disoit ces mots avec un enthousiasme de Satirique , qui relevoit infiniment le bon mot. Desmarests lui avoit déjà reproché qu'il falloit dire l'homme hypocondriaque , & non pas hypocondre ; mais Monsieur Patru avoit assuré qu'on en pouvoit fort bien faire un adjectif , à l'exemple du mot de parricide , colere , homicide. En effet tous nos bons Auteurs ne parlent pas autrement.

¶ Perrault le Médecin avoit voulu faire un crime d'Etat à M. Despréaux sur ce qu'il dit dans sa Satire IX.

Midas , le Roi Midas a des oreilles d'âne.

Un jour donc que le Satirique soupoit chez Monsieur Colbert , on vint à toucher cette corde : M. Despréaux dit à Monsieur Colbert : Ce sera toujours mal à propos que mes ennemis m'accuseront de parler contre les Puissances ; mais pour juger des Auteurs , c'est un droit qui m'appartient , & quand il ne m'appartiendrait pas , je l'usurperois. J'étois audacieux , disoit-il , dans ma jeunesse , & je parlois avec une courageuse liberté.

¶ Dans l'Epître adressée à M. de Seignelai par Monsieur Despréaux , il entend parler de L\*\*\* par ces vers :

En vain par sa grimace , un bouffon odieux  
A table nous fait rire & divertit nos yeux ;  
Ses bons mots ont besoin de farine & de plâtre.  
Prenez-le tête à tête , ôtez-lui son théâtre ,  
Ce n'est plus qu'un cœur bas , un coquin  
ténébreux ;  
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.



Voilà en effet le vrai caractère de L\*\*\*, qui réussissoit parfaitement dans des contes obscènes, & qui n'avoit point de conversation hors des matières concernant l'ordure & l'intérêt. Moliere étoit de tout un autre caractère ; il regardoit L\*\*\* comme un excellent Pantomime, & lui disoit assez souvent : L\*\*\*, fais-nous rire.

¶ Monsieur Despréaux soutenoit que Lulli avoit énervé la Musique ; que la sienne amollissoit les ames, & que s'il excelloit, c'étoit sur tout dans le mode Lydien.

¶ Sur le bruit que Lulli traïtoit d'une charge de Secrétaire du Roi, Monsieur de Louvois dit au Musicien : Nous voilà bien honorés, nous sommes menacés d'avoir pour confrere un maître Baladin. Lulli répondit effrontément au Ministre : S'il falloit pour faire votre cour au Roi faire pis que

moi , vous seriez bientôt mon camarade.

En effet quelques jours avant sa réception , Lulli fit son ancien Rôle de Muphti dans *le Bourgeois Gentilhomme* , & le Roi qui ne s'y attendoit point en rit beaucoup : l'on dit même que cela avança fort la réception de Lulli dans le corps des Secrétaires du Roi.

¶ Monsieur Despréaux n'avoit pas moins de droiture dans le cœur , qu'il avoit de justesse dans l'esprit. Quelques Seigneurs de la Cour lui ayant raconté que dans une débauche ils avoient envoyé querir un Apotiquaire , & qu'étant arrivé avec un remède presque bouillant , ils s'étoient saisis de l'Apotiquaire , & lui avoient donné de force son remède , l'ayant fait danser ensuite , & joué à le faire crever : Monsieur Despréaux s'emporta contre eux , & leur fit tant de honte de leur mau-

vaïse plaisanterie , que sur l'heure le Marquis de Manicamp envoya trente pistoles à l'Apotiquaire.

¶ Dans la Campagne de Franche-Comté Monsieur Despréaux eut ordre de suivre le Roi. Il fit une chaleur extraordinaire pendant toute cette expédition : cependant Monsieur Despréaux ne laissoit pas de porter une camisole fort épaisse sous un gros sur-tout. Les Courtisans en voulurent faire une raillerie au Roi ; mais le Satirique détourna la querelle sur Monsieur Fagon qui étoit bien plus lourdement vêtu que lui. Je n'étois point habillé , disoit Monsieur Despréaux , en comparaison de Monsieur Fagon. Mais , Despréaux , comment pouvez-vous durer avec de si grosses hardes , & par la saison qu'il fait ? lui disoit le Roi. Sire , repartit le Satirique , j'ai toujours oui dire que le chaud étoit un ami incom-

mode , mais que le froid étoit un ennemi mortel.

¶ Monsieur Despréaux lisant au Roi un endroit de l'Histoire de sa vie en présence de quelques Courtisans , Sa Majesté l'arrêta sur le mot de *rebrousser* , pour lequel le Roi avoit de la répugnance. Il étoit question du voyage que le Roi avoit feint de faire en Flandre , & puis tout d'un coup avoit rebroussé chemin pour tourner du côté d'Allemagne. Tous les Courtisans applaudirent à l'objection du Prince , & même jusqu'à M. Racine qui faisoit sa cour aux dépens de son ami ; mais M. Despréaux persista dans son sentiment avec une obstination respectueuse , insinuant au Roi que lorsqu'il n'y avoit qu'un mot dans une langue pour signifier une chose , il falloit le conserver , quelque rude & bizarre que parût ce mot.

¶ Le Roi demandant à Mon-

sieur Despréaux ce qu'il pensoit des sermons de Monsieur le Tournoux , si fameux par son Année Chrétienne , Monsieur Despréaux répondit à Sa Majesté : Avant que ce Prédicateur entre en chaire , sur sa mine on ne voudroit pas qu'il y entrât ; & quand il y est , on ne voudroit pas qu'il en sortît.

¶ Barbin le Libraire avoit une maison de campagne à Ivry , maison fort ornée & fort enjolivée , mais qui n'avoit ni cour ni jardin : Monsieur Despréaux fut invité d'y aller dîner , & quelques momens après le repas , fit mettre les chevaux au carosse : Mais où allez-vous donc si vîte ? lui dit Barbin. Je m'en vais prendre l'air à Paris , répondit Monsieur Despréaux.

¶ A la mort de Furetiere , il fut délibéré dans l'Académie si l'on feroit un service au défunt , selon l'usage pratiqué depuis son

établissement. M. Despréaux y alla exprès avec Monsieur Racine le jour que la chose devoit être décidée ; mais voyant que le gros de l'Académie prenoit parti pour la négative , lui seul osa parler ainsi à cette Compagnie :

» Messieurs , il y a trois choses à  
» considérer ici , Dieu , le Public ,  
» & l'Académie. A l'égard de  
» Dieu , il vous saura sans doute  
» très-bon gré de lui sacrifier vo-  
» tre ressentiment , & de lui offrir  
» des prières pour un mort qui en  
» auroit besoin plus qu'un autre ,  
» quand il ne seroit coupable que  
» de l'animosité qu'il a montrée  
» contre vous. Devant le Public ,  
» il vous fera très-glorieux de ne  
» pas poursuivre votre ennemi par  
» de-là le tombeau. Et pour ce qui  
» regarde l'Académie , sa modé-  
» ration sera très-estimable , quand  
» elle répondra à des injures par  
» des prières , & qu'elle n'enviera

pas à un Chrétien les ressources  
 qu'offre l'Eglise pour appaiser la  
 colere de Dieu, d'autant mieux  
 qu'outre l'obligation indispensable  
 de prier Dieu pour vos en-  
 nemis, vous vous êtes fait une  
 loi particulière de prier pour vos  
 Confreres.

¶ Un laquais de Monsieur Des-  
 préaux revenant de chez Boisro-  
 bert lui apprit que sa goutte avoit  
 redoublé. Il jure donc bien, dit  
 M. Despréaux. Hélas ! Monsieur,  
 repartit le laquais, il n'a plus que  
 cette consolation-là.

¶ Je demandois à M. Despréaux  
 l'explication de ce vers de son Epî-  
 tre à Monsieur de Seignelai :

Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la me-  
 sure.

Je l'entendois, avant qu'il m'en  
 eût donné l'explication, de cette  
 manière ; Que souvent la mesure  
 du vers rendoit le sens trop gêné,

étant assez difficile de bien renfermer sa pensée dans les bornes étroites d'un vers , comme l'a si bien exprimé M. Despréaux dans sa Satire à Moliere , par ces mots :

Maudit soit le premier dont la verve insensée  
 Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée;  
 Et donnant à ses mots une étroite prison ,  
 Voulut avec la rime enchaîner la raison.

Mais Monsieur Despréaux me fit comprendre que le sens de l'autre vers étoit bien différent de ces vers-ci ; que par le sens gênant la mesure , il avoit voulu exprimer certaines transpositions forcées , dont les meilleurs Auteurs ne sauroient se défendre , mais dont ils tâchent de sauver la dureté par toutes les souplesses de leur Art. Dans ces situations , disoit-il , vous diriez que le vers grimace , ou fait certaines contorsions. Je vais vous en donner un exemple sensible dans un vers de



Chapelain. Il est question d'y exprimer l'action du fameux Cyne-gire , qui s'étant attaché à l'un des creneaux , se vit le bras emporté ; il y attache l'autre bras , & ce bras a le sort du premier , de manière qu'il s'attacha aux créneaux avec les dents ; ce que Chapelain exprime ainsi :

Les dents , tout lui manquant , dans les pierres il plante.

Voilà , disoit-il , le plus parfait modèle de la mesure gênée par le sens : car on ne sauroit dire que le vers de Chapelain manque par le sens ; mais cette transposition bizarre , & pour ainsi dire , dans toute sa crudité , révolte encore plus les yeux que les oreilles , au lieu qu'un grand Poète en de pareilles extrémités , par toutes les finesses de son Art , cherche à adoucir ce qui de soi-même est rude. }

¶ Je montrois à Monsieur Des-

préaux un de mes Ouvrages , il me fit quelques objections que je reçus avec beaucoup de docilité ; mais voulant me louer d'être si traitable , il me fit comprendre qu'il y avoit quelquefois autant d'entêtement de la part du Critique que de la part de l'Auteur ; que le dernier défendoit ses vers avec trop de complaisance , & que l'autre regardant sa Critique comme son propre ouvrage , la soutenoit avec trop de chaleur. Il me disoit qu'il falloit chamailler de part & d'autre avec cette exacte retenue dont ne sortent jamais les honnêtes gens , & que c'étoit ainsi qu'on parvenoit à trouver la vérité ; c'est la raison pour laquelle il avoit avancé dans sa Poétique :

Mais ne vous rendez pas , dès qu'un sot vous reprend.

Souvent dans son orgueil un subtil ignorant  
Par d'injustes dégoûts combat toute une pièce.

Mais

Mais aussi ne faut-il pas être trop roide , ni vouloir ne point essuyer la moindre critique.

¶ M. Despréaux me disoit que Regnier étoit bien plus Poète que Malherbe ; mais que Malherbe avoit plus de justesse que Regnier. Avant moi , poursuivoit-il , les Poètes ne pouvant mettre la poudre à canon en vers , mettoient à leurs Héros des traits & des flèches à la main ; ce qui étoit bon pour les Grecs & les Romains , mais qui ne caractérise point du tout notre Nation. Il s'applaudissoit d'avoir trouvé le moyen d'exprimer les effets de la poudre à canon dans son Ode de Namur :

Dix mille vaillans Alcides  
Les bordant de toutes parts ;  
D'éclairs au loin homicides  
Font petiller leurs remparts.

J'en avois déjà parlé , disoit-il ; dans mon Epître au Roi sur le passage du Rhin ;

Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe & s'al-  
lume.

Et encore dans ma Satire sur  
l'homme :

Eût paîtri le salpêtre , eût aiguîsé le fer.

Par-là , disoit-il , un Poète peut  
comparer son Héros à Jupiter , la  
poudre à canon étant une espèce  
de tonnerre ; au lieu que nos an-  
ciens Poètes , & Malherbe tout le  
premier , croioient avoir beau-  
coup fait en faisant un Mars uni-  
forme de tous leurs Guerriers.

¶ Monsieur le Marquis de\*\*\*  
souhaitant d'être de l'Académie  
fut prier Monsieur le Président  
de Lamoignon d'engager Mon-  
sieur Despréaux à lui donner sa  
voix. J'étois dans son cabinet ,  
quand il reçut la lettre du Prési-  
dent , qui lui envoyoit un ouvra-  
ge de galanterie du postulant pour  
l'Académie ; c'étoient de petits

vers qui n'avoient ni force ni vertu. Voilà , dit M. Despréaux après en avoir lû le début , voilà encore un plaissant titre pour entrer à l'Académie ; il n'a que faire de compter sur ma voix. Je dirai tout net à Monsieur de Lamoignon , que je n'ai point de voix à donner à un homme qui fait d'aussi méchans vers à soixante ans , & des vers qui renferment une morale impudique. Le jour que l'élection devoit être faite , il se transporta exprès à l'Académie pour donner sa boule noire. Quelques Académiciens lui ayant remontré que le Marquis étoit un homme de qualité , qui méritoit qu'on eût pour lui des égards : Je ne lui conteste pas , dit-il , ses titres de Noblesse , mais ses titres de Parnasse ; & je le soutiens non seulement mauvais Poète , mais Poète de mauvaises mœurs. Mais , reprit l'Abbé

Abeille, Monsieur le Marquis n'écrit pas comme un Auteur de profession , il se borne à faire de petits vers comme Anacréon. Comme Anacréon , repartit le Satirique , & l'avez-vous lû , vous qui en parlez ? Savez-vous bien , M. qu'Horace , tout Horace qu'il étoit , se croyoit un très-petit compagnon auprès d'Anacréon ? Eh bien donc , Monsieur , si vous estimez tant les vers de votre Monsieur le Marquis , vous me ferez un très-grand honneur de mépriser les miens.

¶ Jamais homme n'a parlé sur ses ouvrages avec plus de franchise que Monsieur Despréaux. Sa neuvième Satire qui passe pour son chef-d'œuvre , ne fut goûtée que d'un petit nombre de gens avant l'impression. Monsieur Despréaux n'ayant pas trouvé les Auditeurs aussi favorables qu'il devoit se les promettre , fit la Satire sur l'hom-

me , qui eut un tout autre succès dans les récits ; & quoique dans l'ordre de l'impression elle soit la huitième , elle a pourtant été faite après celle adressée à son esprit. Toutes deux sont d'une si grande beauté , que c'est là proprement que s'est déclaré le grand génie du Poète , & ces deux Ouvrages ont constaté sa pleine & entière réputation ; aussi mettoit-il à la tête de ses bons Ouvrages la Satire à son esprit , comme une Pièce où il avoit trouvé l'art de cacher son jeu , en ne faisant semblant que de badiner. La Satire sur l'Homme lui paroissoit écrite avec plus de force , & vraisemblablement plus remplie de traits sublimes. Après ces deux Ouvrages , c'étoit son Epître à ses vers qu'il sembloit le plus estimer. Je n'ai point fait , disoit-il , de si belles , ni de si justes rimes ; d'un bout à l'autre je trouve le secret

de me louer à outrance , mais pourtant avec bienséance. C'est un Satirique qui fait pitié , & qui intéresse tout le monde pour ses Ouvrages & pour sa personne ; après cela je donne à la postérité une image vraie de ma vie & de ma gloire , & je mets sur tout en jour l'amitié ouverte que j'ai toujours eue pour Monsieur Arnauld. Son Epître à Monsieur de Lamoignon ne lui paroissoit pas inférieure aux précédentes Pièces , après lesquelles il plaçoit sa Satire à Moliere , qui étoit purement de son invention , & où il avoit exprimé toutes les bizarreries de la rime , & de la manière la plus heureuse. Ensuite c'étoit à son *Equivoque* , à laquelle il donnoit le prix ; peut-être parce que ce sont les derniers enfans , pour qui l'on a le plus d'affection. Voilà les six Ouvrages qui tenoient le premier rang dans son estime après son



Art Poétique , qui , de l'aveu du Public , & de son aveu particulier , passe pour le meilleur de ses Ouvrages.

¶ Le Roi se bottant pour aller à la Chasse , demandoit à Monsieur Despréaux , en présence de plusieurs Seigneurs , quels Auteurs avoient le mieux réussi pour la Comédie. Je n'en connois qu'un , reprit le Satirique , & c'est Moliere ; tous les autres n'ont fait que des Farces proprement , comme ces vilaines Pièces de Scarron. Le Roi demeura pensif , & Monsieur Despréaux s'appercevant qu'il avoit fait une faute se mit à baisser les yeux aussi bien que tous les autres Courtisans. Si bien donc , reprit le Roi , que Despréaux n'estime que le seul Moliere. Il n'y a , Sire , aussi que lui qui soit estimable dans son genre d'écrire. Je n'eus garde , disoit Monsieur Despréaux , de

vouloir rhabiller mon incartade ; c'eût été faire sentir que j'avois été capable de la faire. Monsieur le Duc de Chevreuse le tira à quartier en lui disant : Oh , pour le coup , votre prudence étoit endormie ! Et où est l'homme , répondoit Monsieur Despréaux , à qui il n'échappe jamais une sottise ? Cependant le Roi qui voyoit bien que c'étoit l'abondance du cœur qui avoit fait parler le Poëte , ne lui en voulut point de mal.

¶ Monsieur Despréaux n'estimoit point les vers de Scarron , qu'il trouvoit bas & burlesques à outrance ; mais il admiroit sa prose , & la trouvoit parfaite , surtout dans son Roman Comique ; il n'y eut jamais de style plus plaisant ni plus varié que celui-là. Scarron , disoit-il , tiroit les plus petites choses de leur bassesse par la manière noble dont il les contoit. Je ne fais s'il ne m'a pas dit ,

qu'il avoit eu dessein de continuer le Roman Comique ; mais je me souviens qu'il me proposa d'y travailler , & m'offrit même de me donner des mémoires , ce que je n'eus garde d'accepter.

¶ Quelque tems après que les Satires de Monsieur Despréaux eurent paru , Fernando Nugnès , Grand Amiral d'Espagne , vint en France , & quoiqu'Etranger goûta parfaitement toutes les beautés d'un Ouvrage qui faisoit l'attention publique. Aussi-tôt qu'il fut de retour à Madrid , il envoya deux livres du meilleur tabac & une tabatière de prix à Monsieur Despréaux , en reconnaissance du plaisir que ses Satires lui avoient fait ; & Monsieur Despréaux fit présent de la tabatière & du tabac à Monsieur le Chevalier de Vendôme.

¶ Lorsque le Roi d'Espagne Philippe V. fut arrivé pour la pre-

mière fois à Madrid , il voulut se délasser par quelque lecture agréable , & demanda les Satires de Monsieur Despréaux ; mais les ballots du Prince étant encore en chemin , M. le Comte d'Ayen , aujourd'hui Maréchal de Noailles , proposa à Sa Majesté d'envoyer chez les Libraires de Madrid , où l'on trouva deux éditions des Ouvrages du Satirique.

¶ L'enfance de Monsieur Despréaux fut des plus laborieuses. Il fallut le tailler à l'âge de huit ans, & il se ressentit toute sa vie de cette opération. Ayant perdu sa mere de bonne heure , & son pere étant tout occupé de ses affaires , l'éducation de ce grand Poète fut abandonnée à une vieille servante qui le traitoit avec empire ; & il avoit encore une autre domination à essuyer , c'étoit celle de Gilles Boileau son frere aîné , grand ami de Corin & de

Chapelain , & de plus très-jaloux du mérite naissant de son cadet , qui passa ses premières années dans une guerite au-dessus du grenier de sa maison , où il fut , pour ainsi dire , relégué jusqu'à quinze ans. Il nous disoit souvent que si on lui offroit de renaître aux conditions onéreuses de sa première jeunesse , il aimeroit mieux renoncer à la vie ; cependant l'excellence de son naturel surmonta toutes les disgraces de son éducation. Il n'étoit encore qu'en quatrième qu'il se sentit du talent pour la Poésie ; & dès-lors déjà tout plein de la lecture des anciens Romans , il entreprit de faire une Comédie. Je faisois , disoit-il , paroître sur la scène trois Géans prêts à se battre pour la conquête d'une commune Maîtresse , lorsqu'un quatrième Géant les séparoit par ces vers :

Géans , arrêtez-vous ;  
Gardez pour l'ennemi la fureur de vos coups.

Il défoit Boyer de lui montrer un  
feul vers de cette force dans les  
cent mille qu'il a faits. Au reſte ,  
à propos de la jalouſie de ſon fre-  
re aîné , il me citoit l'Epigram-  
me de Liniere , dans laquelle tous  
ceux qui en ont parlé ont ſuppri-  
mé un vers eſſentiel , à l'exemple  
de Richelet , & c'eſt ce quatrié-  
me vers qui la rend plus vive &  
plus ſoutenue :

Veut-on ſavoir pour quelle affaire  
Boileau le rentier aujourd'hui  
En veut à Despréaux ſon frere ?  
Qu'eſt-ce que Despréaux a fait pour lui dé-  
plaître ?  
Il a fait des vers mieux que lui.

¶ Monsieur Despréaux ne fei-  
gnoit point de dire que c'étoit un  
Poète inconnu, qui lui avoit four-  
ni l'idée de ces deux vers de ſa  
première Satire :

Et que d'un bonnet verd le salutaire affront  
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

¶ C'est la fatale nécessité de la rime qui a attiré à l'Abbé Cotin tous les brocards répandus contre lui dans les Satires de Monsieur Despréaux. Ce Poète récitoit à Furetiere la Satire du repas, & se trouvoit arrêté par un hémistiche qui lui manquoit :

Si l'on n'est plus à l'aise assis dans un festin ;  
Qu'aux Sermons de Cassagne . . .

Vous voilà bien embarrassé , lui dit Furetiere ; & que ne placez-vous-là l'Abbé Cotin ? Il ne fallut pas le dire deux fois ; ce qui justifia la vérité des deux vers suivans :

Et malheur à tout nom qui propre à la censure  
Peut entrer dans un vers sans rompre la mesure.

¶ Monsieur Bayle agite une as-

sez plaisante question dans ses Lettres , ou Questions au Provincial. Il suppose que Monsieur Despréaux eût été choisi pour remplir la place de Cotin à l'Académie , & paroît en peine de quelle manière le successeur se seroit tiré de l'éloge de fondation dû à son prédécesseur , suivant les Statuts Académiques. Je rapportai la chose à Monsieur Despréaux , qui me dit qu'à la vérité il auroit fallu marcher un peu sur la cendre chaude ; mais qu'à la faveur des défilés de l'Art Oratoire , il se seroit échappé d'un pas si délicat. Il n'y a rien , disoit-il , dont la Rhétorique ne vienne à bout. Un bon Orateur est une espèce de Charlatan , qui fait mettre à propos du baume dans les plaies. C'est , lui répliquai-je , ce que vous avez bien prouvé par votre lettre de raccommodement à M. Perrault.

¶ Monsieur Despréaux en di-



stinguant la belle Comédie des Farces , qui font souvent plus rire que la Pièce la mieux conduite , & la plus remplie de caractères naturels , me disoit qu'il y avoit deux sortes de rire , l'un qui vient de surprise , & l'autre qui réjouit l'ame intérieurement , & fait rire plus efficacement , parce qu'il est fondé sur la raison. Car , disoit-il , l'effet naturel de la raison c'est de plaire ; & quand vous voyez sur le théâtre une action qui se suit , & des caractères heureusement représentés , vous ne sauriez vous défendre d'applaudir , si ce n'est par des éclats de rire violens , au moins par une satisfaction que vous sentez au-dedans de vous-même. Or les bouffonneries qui excitent la risée ont véritablement quelque mérite ; mais quand on les oppose au plaisir que produit un caractère naturel & bien touché , c'est un bâtard auprès d'un

---

enfant légitime. Il n'y a que la belle Nature & le véritable Comique, auxquels il appartienne de renvoyer l'esprit légitimement satisfait, & plein d'une délectation sans reproche. Voilà, disoit-il, le seul attrait que les honnêtes gens demandent à la Comédie; & c'est aussi le seul qui peut attirer de la réputation à un Auteur.

¶ Ce fut moi qui raccommodai Regnard, Poète Comique, avec Monsieur Despréaux. Ils étoient prêts d'écrire l'un contre l'autre, & Regnard étoit l'agresseur. Je lui fis entendre qu'il ne lui convenoit pas de se jouer à son maître; & depuis sa réconciliation il lui dédia ses *Menechmes*. Monsieur Despréaux disoit de Regnard, qu'il n'étoit pas médiocrement plaisant.

¶ La Judith de Boyer fut représentée à Paris dans le Carême en 1695. elle eut un très-grand

succès , grace à la Champmeslai qui la fit valoir plus par le mérite de son jeu que par la bonté de la pièce. Monsieur Essain frere de Madame de la Sabliere , en fit de grands récits à Monsieur Despréaux , qui lui répondoit toujours : Je l'attends sur le papier. Enfin la Pièce fut jouée à la Cour, où elle perdit toute sa réputation , & personne ne la voulut plus revoir après Pasques. A quelque tems de-là Monsieur Despréaux rencontrant à Versailles Monsieur Essain , lui cria de loin : Monsieur Essain , n'avez-vous point là votre Boyer sur vous ? comme s'il eût voulu dire , n'avez-vous point sur vous votre Corneille ou votre Racine ? C'est à propos de cette Judith , que Monsieur Racine disoit qu'il ne falloit pas s'étonner qu'elle n'eût point été sifflée à Paris ; c'est , disoit-il , que tous les siffleurs étoient à la Cour.

aux Sermons de l'Abbé Boileau.

¶ Monsieur Despréaux disoit que Monsieur le Tellier Archevêque de Rheims , l'avoit une fois plus estimé , depuis qu'il savoit qu'il étoit riche. Monsieur Coustard lui répliqua , Monsieur de Tonnerre Evêque de Noyon vous auroit aussi plus estimé , s'il vous eût crû Gentilhomme. J'avois , répondit Monsieur Despréaux , de quoi les contenter tous deux.

¶ Il y avoit dans Sarrazin , disoit Monsieur Despréaux , la matière d'un excellent Esprit , mais la forme n'y étoit pas. Il louoit fort deux vers de ce Poète dans une Ode adressée à Monsieur de Montausier , où Sarrazin s'excuse de le louer ;

Car je n'ai qu'un filet de voix ,  
Et ne chante que pour Silvie.

¶ Homère étoit la belle passion

de Monsieur Despréaux, il en revenoit toujours à lui. C'est un Poëte, disoit-il, que les Graces ne quittent point. Tout ce qu'il écrit est dans la nature, & d'un seul mot il vous fait connoître un homme. Ulysse arrive dans la caverne du Cyclope, Polyphème ne fait qu'une bouchée de deux de ses Compagnons Ulysse lui présente à boire : Voilà de bon vin, dit le Cyclope ; va, mon ami, je te mangerai le dernier.

¶ Ce que Monsieur Despréaux estimoit le plus dans Homère, c'est le talent qu'il a d'exprimer noblement les plus petites choses. C'est là, disoit-il, où consiste l'art; car les grandes choses se soutiennent assez d'elles-mêmes. Il citoit à ce propos une Chançon ancienne, dont l'Auteur lui étoit inconnu, mais dont il admiroit le naturel :

La charmante Bergere  
Ecoutant ses discours ,  
D'une main ménagere  
Alloit filant toujours ,  
Et doucement atteinte  
D'une si tendre plainte ;  
Fit tomber par trois fois  
Le fuseau de ses doigts.

¶ Monsieur Despréaux disoit que Saint-Amant s'étoit formé du mauvais de Régnier , & Benferade du mauvais de Voiture. Le même Benferade étoit si fort accoutumé à la pointe , que même en mourant il en fit une. C'est un homme mort , disoient les Médecins à la Garde ; cependant continuez à lui faire manger de la poule bouillie. Pourquoi du bouilli , dit Benferade , puisque je suis frit ?

¶ On m'accuse , disoit Monsieur Despréaux , de ne rien louer de ce qu'a fait Scuderi , voici pour-

tant deux beaux vers que je suis  
étonné qui soient de lui :

Il n'est rien de si doux pour des cœurs pleins  
de gloire,  
Que la paisible nuit qui suit une victoire.

Je loue , continuoit - il , jusqu'à  
Monsieur Perrault quand il est  
louable. Est-ce bien lui , qui a fait  
ces six vers que je trouve à la fin  
d'une Préface de ses Paralleles ?

Ils devroient ces Auteurs demeurer dans leur  
Grec ,

Et se contenter du respect  
De la gent qui porte sérule.

D'un savant Traducteur on a beau faire choix;  
C'est les traduire en ridicule ,  
Que de les traduire en François.

On voit bien qu'il vise un peu à  
Monsieur Dacier , mais a-t-il tout  
le tort ? Il s'en faut bien que M.  
Dacier écrive aussi agréablement  
que sa femme, Monsieur Dacier  
est toujours sec & décisif. Il croit  
avoir raison dans l'explication  
qu'il donne à ce passage d'Horace,

*Difficile est propriè communia dicere* ; cependant c'est un passage qui se doit entendre naturellement. Il est difficile, dit Horace, de traiter des sujets qui sont à la portée de tout le monde, d'une manière qui vous les rende propres , ce qui s'appelle s'approprier un sujet par le tour qu'on y donne. Monsieur Despréaux prétendoit avoir trouvé la solution de ce passage dans Hermogène , & disoit mille bonnes raisons pour l'appuyer qui ont échappé à ma mémoire.

¶ Monsieur Despréaux disoit que les vers les plus simples de ses Ouvrages étoient ceux qui lui avoient le plus coûté ; que ce n'est qu'à force de travail qu'on parvient à paroître aisé à ses Lecteurs ; qu'on leur ôte par là toute la peine qu'on s'est donnée. Ce ne sont pas , continuoit-il , les grands traits de pinceau , ni ces coups de maître , qui arrêtent un



Ecrivain dans son progrès ; ce sont quelquefois des niaiseries , qui coûtent le plus à exprimer. Il en donnoit pour exemp'e ces quatre vers de la Satire de l'Homme, qui ne renferment rien d'extraordinaire , & dont pourtant il n'est venu à bout que très - difficilement :

Lui seul vivant , dit-on , dans l'enceinte des villes ,

Fait voir d'honnêtes mœurs , des coutumes civiles ,

Se fait des Gouverneurs , des Magistrats , des Rois ,

Observe une Police , obéit à des Loix.

¶ Bien des gens ont crû que Chapelles , Auteur du voyage de Bachaumont , avoit beaucoup aidé Moliere dans ses Comédies. Ils étoient certainement fort amis ; mais je tiens de Monsieur Despréaux qui le savoit de Moliere , que jamais il ne s'est servi d'aucune scène qu'il eût empruntée de

Chapelle. Il est bien vrai que dans la Comédie des *Fâcheux*, Moliere étant pressé par le Roi, eut recours à Chapelle pour lui faire la scène de Caritidés, que Moliere trouva si froide qu'il n'en conserva pas un seul mot, & donna de son chef cette belle scène que nous admirons dans les *Fâcheux*. Et sur ce que Chapelle tiroit vanité du bruit qui courut dans le monde, qu'il travailloit avec Moliere, ce fameux Auteur lui fit dire par Monsieur Despréaux qu'il ne favorisât pas ces bruits-là; qu'autrement il l'obligeroit à montrer sa misérable scène de Caritidés, où il n'avoit pas trouvé la moindre lueur de plaisanterie. Monsieur Despréaux disoit de ce Chapelle, qu'il avoit certainement beaucoup de feu, & bien du goût tant pour écrire que pour juger; mais qu'à son voyage près, qu'il estimoit une pièce excellente, rien de

de Chapelle n'avoit frappé les véritables connoisseurs, toutes ses autres petites Pièces de Poésies étant informes & négligées, & tombant souvent dans le bas, témoin ses vers sur l'Eclipse, où il finit par ce quolibet, *Gare le pot au noir*, & fait venir, comme par machines, Juste Lipse, afin de trouver une rime à Eclipse.

Cependant c'étoit ce même Chapelle qui donnoit le ton à tous les beaux esprits, comme à tous les Yvrognes du Marais; on prenoit son attache pour débiter dans le beau monde des vers prétendus Anacréontiques, où régnoient, disoit-on, le plus beau naturel & les plus heureuses négligences.

¶ Monsieur Despréaux disoit de la Bruyere, que c'étoit un homme qui avoit beaucoup d'esprit & d'érudition, mais que son style étoit prophétique, qu'il falloit souvent le deviner; qu'un ouvra-

ge comme le sien ne demandoit que de l'esprit , puisqu'il délivroit de la servitude des transitions , qui est , disoit-il , la pierre d'achoppement de presque tous les Ecrivains. J'ai eu , continuoît-il , le courage de lui soutenir que son discours à l'Académie étoit mauvais , quoique d'ailleurs très-ingénieux & parfaitement écrit ; mais que l'éloquence ne consiste pas à dire simplement de belles choses , qu'elle tend à persuader ; & que pour cela il faut dire des choses convenables aux tems , aux lieux , & aux personnes. Il n'y a , poursuivoit-il , que deux sortes d'éloquence , celle de Démosthène , ou l'éloquence du Pont-neuf. Des Bateliers veulent noyer Démosthène ; il les attendrit par ses Figures : un Charlatan veut vendre ses savonnettes ; il les vend au bout de sa harangue. Un Orateur fait toujours bien quand il persuade.

¶ Chapelle avoit manqué à se noyer , & à s'égorger au sortir d'une grande débauche. A quelques jours de là Monsieur Despréaux l'ayant rencontré : Vous voyez , lui dit Chapelle , un homme tout-à-fait converti sur la passion du vin ; trouvez bon que j'en fasse mon abjuration entre vos mains. Le Satirique l'embrasse pour lui en marquer sa joie , & lui dit mille choses touchantes à ce sujet. Chapelle fait mine d'être attendri par son discours jusqu'à l'entrée d'un certain cabaret , où il le fait entrer de force , non pas pour boire , disoit-il , mais pour mieux profiter de son sermon.

¶ Monsieur Despréaux soutenoit que l'Eglogue étoit un genre de Poésie , où notre langue ne pouvoit réussir qu'à demi ; que presque tous nos Auteurs y avoient échoué , & n'avoient pas seulement frappé à la porte de l'Eglo-

gue ; qu'on étoit fort heureux quand on pouvoit attraper quelque chose de ce style , comme ont fait Racan & Ségrais. Il donnoit pour exemple les vers de ce dernier :

Ce Berger accablé de son mortel ennui  
Ne se plaçoit qu'aux lieux aussi tristes que lui.

Et Racan dans l'imitation d'une Eglogue de Virgile :

Et les ombres déjà du faite des Montagnes  
Tombent dans les campagnes.

Il disoit encore que la sublimité divine des Pseaumes étoit l'écueil de tous les Traducteurs ; que leur simplicité majestueuse ne pouvoit être rendue par la plume des plus grands maîtres ; qu'elle avoit souvent désespéré Monsieur Racine , qui pourtant étoit venu à bout de traduire admirablement cet endroit du Psalmiste , à propos de

l'Impie : *Transivi , & ecce non erat :*

Je n'ai fait que passer , il n'étoit déjà plus.

¶ Monsieur Despréaux étoit fort ami du Pere Ferrier , Jésuite , & Confesseur du Roi. Il joignoit , disoit-il , les mains d'aïse toutes les fois qu'il me voyoit. Un jour , Monsieur Despréaux s'étant fait annoncer chez ce Pere , qui avoit une grosse cour , le Jésuite vint ouvrir lui-même la porte de son cabinet , pour le recevoir plus amiablement. Hé bien , dit-il , en l'embrassant tendrement , qu'est-ce qui vous amène ici ? Mon Pere , répliqua Monsieur Despréaux , je viens vous montrer un spectacle assez nouveau pour vous , ce sont des yeux qui ne vous demandent rien.

¶ Tout le monde allant faire compliment à Monsieur Pelletier , qui avoit succédé à Monsieur Colbert dans la place de Contrôleur

Général , Monsieur Despréaux lui dit simplement : Monseigneur , je n'envie de votre nouvelle Dignité , que l'occasion que vous allez avoir de faire plaisir à bien des gens.

¶ Monsieur Racine étoit fort amer dans ses railleries , & naturellement avoit l'esprit malin & railleur , quoique cela fût raccommo- dé par un fonds de probité , & par de grands principes de Christianisme ; ses amis même ne trouvoient point grace auprès de lui , quand il leur échapoit quelque chose qui pût lui donner prise. Un jour Monsieur Despréaux ayant , par mégarde , avancé une proposition qui n'étoit pas juste , à l'Académie des Inscriptions , Monsieur Racine ne s'en tint pas à une simple plaisanterie qui part souvent du premier feu de la dispute , mais tombant rudement sur son ami , & allant même jusqu'à



l'insulte , Monsieur Despréaux fut obligé de lui dire : Je conviens que j'ai tort ; mais j'aime encore mieux l'avoir , que d'avoir aussi orgueilleusement raison que vous l'avez.

¶ Je disois une fois à Monsieur Despréaux : Savez-vous que Monsieur Racine est aussi satirique que vous ? Dites , répondit-il , dites qu'il est plus malin que moi.

¶ Lorsque l'*Andromaque* fut jouée , les plus grands Seigneurs de la Cour en disoient hautement leur sentiment , selon l'étendue , ou selon les bornes de leurs goûts & de leurs lumières. Il revint à Monsieur Racine que sa pièce avoit été frondée par deux de ces Seigneurs , à propos de quoi il fit l'Epigramme suivante qu'il s'adressoit à lui-même :

La vraisemblance est choquée en ta Pièce ,  
Si l'on en croit & d'Olonne , & Créqui.  
Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse ;  
D'Olonne , qu'Andromaque aime trop son  
E ïij

Le plaifant de l'Epigramme , c'est que le Maréchal de Créqui n'avoit pas la réputation d'aimer trop les Femmes ; & quant à Monsieur d'Olonne , il n'avoit pas lieu de fe plaindre d'être trop aimé de la fienne.

Monsieur Despréaux , de qui je tiens cette Epigramme , en trouvoit la malice digne de fon Auteur.

¶ L'*Alexandre* de Racine fut joué d'abord par la Troupe de Moliere ; mais fes Acteurs jouant trop lâchement la Pièce , l'Auteur fe rendit aux avis de fes amis qui lui confeillèrent de la retirer & de la donner aux grands Comédiens de l'Hôtel de Bourgo-gne. Elle eut en effet chez eux tout le succès qu'elle méritoit ; ce qui déplut fort à Moliere ; outre que Racine lui avoit débauché la du Parc , qui étoit la plus fameufe de fes Actrices , & qui de-

puis joua à ravir dans le Rôle d'Andromaque. De là vint la brouillerie de Moliere & de Racine , qui s'étudioient tous deux à soutenir leur théâtre avec une pareille émulation. Peu de tems après la défection du Poète tragique , Moliere donna son *Avare* , où Monsieur Despréaux fut des plus assidus. Je vous vis dernièrement , lui dit Racine , à la Pièce de Moliere , & vous riez tout seul sur le Théâtre. Je vous estime trop , lui répondit son ami , pour croire que vous n'y ayiez pas ri , du moins intérieurement. M. Despréaux préféroit l'*Avare* de Moliere à celui de Plaute , qui est outré dans plusieurs endroits , & entre dans des détails bas & ridicules. Au contraire , celui du Comique moderne est dans la nature , & une des meilleures Pièces de l'Auteur. C'est ainsi qu'en jugeoit Monsieur Despréaux.

¶ Je vantois à Monsieur Despréaux la Pièce de *Britannicus*, en présence du fils de Monsieur Racine. Monsieur Despréaux disoit que son ami n'avoit jamais fait de vers plus sententieux ; mais il n'étoit pas content du dénoûment. Il disoit qu'il étoit trop puéril ; que Junie , voyant son amant mort , se fait tout d'un coup Religieuse , comme si le Couvent des Vestales , étoit un Couvent d'Ursulines , au lieu qu'il falloit des formalités infinies pour recevoir une Vestale. Il disoit encore que *Britannicus* est trop petit devant *Néron*. Mais il m'apprit une circonstance assez particulière sur cette Pièce , qui n'eut pas d'abord un succès proportionné à son mérite. Le rôle de *Néron* y étoit joué par *Floridor* , le meilleur Comédien de son siècle ; mais comme c'étoit un Acteur aimé du Public , tout le monde souf-

froit de lui voir représenter Néron, & d'être obligé de lui vouloir du mal. Cela fut cause que l'on donna le rôle à un Acteur moins chéri, & la Pièce s'en trouva mieux.

¶ Monsieur Despréaux regardoit le dénouement de Bajazet comme un des meilleurs de Racine, & le caractère du Vizir Acomat comme un des plus beaux qu'il ait mis sur la scène : mais il trouvoit les vers de Bajazet trop négligés.

¶ Monsieur Racine, quelques années avant de mourir, avoit une forte d'indifférence pour ses Ouvrages. Il ne voulut jamais corriger les épreuves d'une nouvelle édition, ni changer des endroits qui méritoient d'être reformés. Monsieur Despréaux prit ce soin pour la gloire de son ami. Il nous disoit que Monsieur Racine étoit venu à la vertu par la religion, son tempérament le portant à être

railleur , inquiet , jaloux & voluptueux.

¶ Monsieur Despréaux entroit dans une espèce d'enthousiasme lorsqu'il parloit de Louis XIV. C'est un Prince , disoit-il , qui ne parle jamais sans avoir pensé. Il construit admirablement tout ce qu'il dit ; ses moindres reparties sentent le Souverain ; & quand il est dans son domestique , il semble recevoir la loi plutôt que la donner.

¶ La Comédie de l'*Andrienne* , attribuée à Baron , ayant été fort estimée , quoique peu courue , M. Despréaux disoit qu'il trouvoit Baron bien hardi de s'être exposé à montrer de la raison aux hommes , en leur traduisant Térence.

¶ Sur l'objection que je lui faisois que Monsieur Vaugelas montrait assez peu d'estime pour les genres Satirique & Comique de son tems , quoique d'ailleurs Re-

gnier y eût déjà assez bien réussi, il me répondoit que c'étoit la faute de Regnier, qui s'étoit souffert de trop grandes licences, & un style quelquefois trop bas & trop outré de plaisanterie, comme ce vers, par exemple, pour exprimer un Bossu :

Les Alpes en jurant lui grimpoient au collet :

Au reste, ce fut moi qui lui appris que Regnier avoit une pension du Roi de 2000 livres sur un Bénéfice ; ce que je lui fis voir dans une Satire du même Auteur, qui commence par ce vers :

Perclus d'une jambe, & d'un bras, &c.

¶ Monsieur Despréaux soutenoit que les Monologues étoient d'une très-grande ressource dans les Comédies, sur-tout depuis que les Chœurs en avoient été bannis, contre l'opinion de ceux qui trouvent que rien n'est plus en-

nuyeux que de voir des gens qui parlent tout seuls sur le Théâtre. Dans le Monologue , disoit-il , on ne parle point tout seul , mais on pense tout seul. Il y a mille choses que les hommes les plus épanchés ne disent point à leurs Confidens , parce que cela découvreroit trop le secret de leur cœur. Phocas , par exemple , dans *Héraclius* , fait un aveu des plus indiscrets à Crispe son Confident , en lui rappelant la bassesse de son origine , & lui avouant qu'il ne doit la Couronne qu'à ses crimes , qui l'ont fait Empereur de misérable Soldat qu'il étoit. Cela auroit été supportable dans un Monologue ; mais il n'est pas naturel qu'un Prince , quoique homme de fortune , aille se déclarer pour un coquin devant un de ses Sujets , que l'exemple pourroit encourager au même crime. Auguste n'est point blâmable de s'être



adressé ces vers à lui-même dans un Monologue du *Cinna* :

Rentre en toi-même , Octave , & cesse de te plaindre.

Quoi tu veux qu'on t'épargne , & tu n'as rien épargné ?

Songe aux Fleuves de sang où ton bras s'est baigné.

Mais la bonne foi deviendrait outrée , si cela se passait autrement qu'entre son cœur & lui.

¶ M. Despréaux trouvoit une autre petitesse dans la même Tragédie d'*Heraclius* , où Pulcherie croit intimider l'Empereur en le tutoyant , & lui faisant mille bravades. Il falloit , disoit-il , que cet homme si noir , que ce Tyran si déclaré , fût devenu un homme bien commode , pour écouter de sens froid toutes les vaines menaces d'une folle : caractère tout des plus faux , & vraiment digne d'une pièce que M. Des-

préaux appelloit une espèce de *Logogriphe*.

Il disoit encore que Cornélie dans *Pompée*, étoit une fausse Romaine, puisqu'ayant tant de sujets d'être animée contre César, elle vient lui découvrir une conjuration qui se tramoit contre lui, pour se faire un faux mérite de générosité. Il falloit, disoit-il, qu'elle aimât bien les Tyrans pour manquer une si belle occasion de laisser périr son ennemi. Il est vrai qu'elle prend pour prétexte qu'elle veut se réserver la gloire de sa perte, & en avoir elle seule tout l'honneur. Plaisant aveu à faire, & qui n'est ni dans les regles de la nature, ni dans celles de la prudence. Par là Cornélie condamnoit, par anticipation, l'action généreuse de Brutus, qui tout ami qu'il étoit de César, ne balançoit pas un moment à le sacrifier à l'amour de la Patrie.

¶ M. Despréaux ne pouvoit souffrir les sentimens qui n'avoient qu'un faux jour de noblesse & de grandeur d'ame. Il se déclaroit l'ennemi de tout ce qui choquoit la raison , la nature , & la vérité. Voilà ce qui l'animoit si fort contre les Romans de Mademoiselle Scudéri , qu'il appelloit une boutique de verbiage. C'est un Auteur , disoit-il , qui ne fait ce que c'est de finir : ses Héros , & ceux de son frere n'entrent jamais dans un appartement que tous les meubles n'en soient inventoriés ; vous diriez d'un procès verbal dressé par un Sergent ; leur narration ne marche point ; c'est la puérité même que toutes leurs descriptions : aussi ne les ai-je pas ménagés dans ma Poétique :

S'il parle d'un Palais , il m'en dépeint la  
face ,

Il me promène après de terrasse en terrasse :  
Je saute vingt feuillets pour en trouver la  
fin.

Et je me sauve à peine au travers du jardin

Cependant , ajoutoit-il , combien n'a-t-on point crié contre mes Critiques ? Le tems a fait voir que la Scudéri étoit un esprit faux ; c'est à elle qu'on doit l'institution des Précieuses. Le fameux Hôtel de Rambouillet n'étoit pas tout-à fait exempt de ce jargon , qui a , Dieu merci , trouvé sa fin , aussi-bien que le burlesque qui nous avoit si long-tems tyrannisés. La belle nature & tous ses agrémens ne se font fait sentir que depuis que Moliere & la Fontaine ont écrit.

¶ Le fameux Prince de Condé étoit l'homme du monde le plus entier dans ses sentimens. Quand il avoit la raison pour lui , ce qui arrivoit fort souvent , il donnoit une nouvelle dignité à la raison , & l'on eût crû entendre Démofthene ; mais il ne pouvoit souffrir d'être vaincu sur quoi que ce fût , accoutumé qu'il étoit d'avoir

presque toujours de son côté la raison & la victoire. Un jour M. Despréaux après avoir long tems disputé contre lui sur une Tragédie que le Prince défendoit, le Satirique ayant vû dans les yeux de Son Altesse une amère impatience qui commençoit à passer dans ses discours, se retira prudemment, & dit à M. de Gourville : Je ferai toujours de l'avis de M. le Prince, & même quand il aura tort.

¶ M. Despréaux nous vantoit les deux Vaudevilles suivans, comme les plus parfaits qu'il eût jamais vûs. Le premier est du Grand Condé, qui le fit en chemin, lorsqu'il fut conduit au Havre par le Comte d'Harcourt :

Cet homme gros & court,  
Si fameux dans l'Histoire,  
Ce grand Comte d'Harcourt  
Tout couronné de gloire,  
Qui secourut Cazal, & qui reprit Turin ;

Est devenu , est devenu recors  
De Jules Mazarin.

Voici l'autre Vaudeville , il fut  
fait sur la levée du siège de Lé-  
rida , où le même grand Prince  
commandoit. C'est sur ce siège  
que Voiture plaisante , après le  
Prince qui avoit dit :

Que son dada  
Demeura court à Lérída.

Ils sont revenus nos guerriers  
Le front peu chargé de lauriers ;  
La couronne en est trop chere ,  
Laire la , laire lan lere , laire la , à Lérída.

La victoire a demandé ,  
Est-ce le Prince de Condé ?  
Je le prenois pour son pere ;  
Laire la , laire lan lere , laire la , à Lérída.

¶ Les Rondeaux de Benferade  
furent généralement siflés. Ils ne  
trouverent à la Cour qu'un dé-  
fenseur , Prince d'un très-grand  
esprit , mais qui n'usoit pas de son  
discernement dans cette rencon-

tre. Ce Prince , qui étoit M. le Duc d'Enguien , fils du Grand Condé , ayant Monsieur Despréaux dans son carosse , ne cessoit de plaindre le pauvre Benferade ; car enfin , disoit il , ses Rondeaux sont clairs , ils sont parfaitement rimés , & disent bien ce qu'ils veulent dire. Monsieur Despréaux répondit au Prince : Monseigneur , il y a quelque tems que je vis sous les Charniers SS. Innocens , une estampe enluminée qui représentoit un Soldat poktron qui se laissoit manger par les poules ; au bas de l'estampe étoient ces vers :

Le Soldat qui craint le danger ,  
Aux poules se laisse manger.

Cela est clair , cela est bien rimé , cela dit ce que cela veut dire ; cela ne laisse pas d'être le plus plat du monde.

¶ Un des plus grands admira-

teurs de Corneille , c'étoit certainement Monsieur Despréaux ; mais il ne l'admiroit pas sans restriction. Il l'eût regardé comme le premier Poète de son siècle , & peut-être de tous les siècles , si le jugement eût un peu plus réglé son esprit & sa prodigieuse fécondité. Son génie , disoit-il , sembloit incliner d'abord vers le tendre , le touchant , & le passionné , du moins si l'on en juge par le *Cid* , & par quelques vers de l'*Illusion Comique* ; mais sa vocation naturelle l'entraînoit du côté du Grand & du Merveilleux ; & l'amour qu'il regardoit comme une passion frivole n'entroit guères que par surprise dans la plupart de ses Tragédies. Il sembloit dédaigner la tendresse , de peur qu'elle n'avilît son stile accoutumé au plus éclatant sublime. De là vient qu'il semble chauffer le cothurne dans les reproches que



le pere du *Menteur* , Dorante , fait à son fils ; reste à favoir s'il n'abuse pas de la permission qu'Horace donne à la Comédie , d'élever quelquefois sa voix. Du reste , il paroît que Corneille faisoit des vers moins par goût que par inspiration : il en a souvent retranché d'excellens , & manqué à corriger de très-médiocres. Cela paroîtra par ces deux vers supprimés dans *Théodore*. On vient menacer la Sainte de la prostitution , en lui disant :

Comme dans les tourmens vous trouvez des délices ,

On veut dans les plaisirs vous trouver des supplices.

A quelques Actes de-là , cette même menace est réitérée , jusqu'à donner à entendre que l'exécution en sera très-prochaine ; à propos de quoi , Théodore répond que si elle étoit poussée à cette extrémité ,

On la verroit offrir d'une ame résolue  
A l'Epoux sans macule une Epouse impollue.

Monsieur de F\*\*\* à qui je récitai ces vers , sans lui dire ni le nom de la Pièce , ni celui de l'Auteur , se récria : Qui est donc le Ronfard qui a pu écrire ainsi ? C'est , lui repliquai je , votre cher oncle , le Grand Corneille.

¶ Monsieur Despréaux disoit assez volontiers dans la conversation , c'est un tel Ouvrage , ou un tel Auteur que j'ai eu en vûe , en faisant mes vers ; cependant il ne nous a jamais dit qu'il eût eu dessein d'attaquer Corneille dans sa premiere Epître au Roi , auquel il dit :

Ce n'est pas qu'aisément , comme un autre ;  
à ton char

Je ne pusse attacher Alexandre & César.

Corneille avoit pourtant donné une belle prise au Satirique , par cette

cette façon triviale de louer le Roi, que le même Corneille employa dans un remerciement qu'il fit à ce Prince en 1663. sur une pension qu'il en avoit obtenue. C'est ainsi que ce grand Poète s'exprime en parlant au Roi de son génie & de ses vers :

Par eux de l'Andromède il sçut ouvrir la  
scène,

On y vit le Soleil instruire Melpomène,  
Et lui dire qu'un jour Alexandre & César,  
Seroient comme vaincus attachés à ton char.

¶ Monsieur Despréaux disoit ordinairement que pour être un bon louangeur, il falloit être un bon satirique. Sa raison étoit qu'il n'y a que la bonne critique qui puisse faire distinguer ce qui est véritablement louable ou blâmable. Qu'est-ce qu'on risque, disoit-il, à critiquer, même un peu trop légèrement ? On risque tout au plus à passer pour trop difficile ;

mais dès qu'on loue de travers ou mal-à-propos, il n'y a pas de milieu, on passe infailliblement pour un sot.

¶ Selon Monsieur Despréaux, l'Ode étoit l'ouvrage de notre langue qui demandoit les plus beaux mots ; on y pardonneroit plutôt un mauvais sens qu'un mot bas. C'est, disoit-il, ce que n'entend point Monsieur de la M\*\*\*, qui nous vient faire des Satires en Odes, & qui y emploie les mots de *Quatrain* & de *Strophe*. J'avois un beau champ à mettre ces mots dans ma Poétique qui est un ouvrage de préceptes ; je les ai pourtant évités, quoiqu'à la rigueur on ne dût pas m'en faire un crime. La M\*\*\* emploie encore des rimes de bout-rimés, comme celles de *Sirinx*, & de *Sphinx* ; d'ailleurs il affecte souvent de parler à la manière des Oracles, pour ne point se rendre trop commun par

un langage clair & intelligible.

¶ Monsieur le Maréchal de Vivonne étoit un homme de beaucoup d'esprit sans belles-Lettres. Il aimoit passionnément Monsieur Despréaux, dont les Ouvrages ne lui plaisoient pas moins qu'à Mesdames de Montespan & de Thiange, sœurs du Maréchal ; c'étoit un Seigneur qui faisoit des vers, & qui, même au jugement du Satirique, en eût pû faire d'excellens, s'il s'en fût donné la peine. Le Marquis de Bellefonds fut choisi pour porter la queue du Roi dans une fameuse cérémonie ; & Monsieur Despréaux nous citoit les vers que fit ce Maréchal à cette occasion, & les trouvoit admirables :

Bellefonds, Porte-queue à casaque traînante ;  
Du plus grand des mortels suivoit la marche  
lente ,

Et montrant au Public ce qu'il a de menton ;  
Faisoit dire aux passans , Pourquoi le choi-  
sit-on ?

C'étoit encore un Seigneur fertile en bons mots. Au passage du Rhin, il montoit un cheval blanc : son cheval passa des premiers ; & comme le Fleuve étoit un peu rapide , le Maréchal adressa ces paroles à son cheval , qu'il appelloit Jean ; Jean-le-blanc , disoit-il , ne souffre pas qu'un Général des Galeres soit noyé dans l'eau douce.

¶ A Messine , où commandoit ce Maréchal , un Officier vint le réveiller , pour lui dire quelque chose ; & commença son compliment par : Monseigneur , je vous demande pardon , si je vous viens réveiller. Et moi , je vous demande pardon si je me rendors , répartit le Maréchal en se retournant du côté de la ruelle.

¶ Ce qui attachoit encore le plus Monsieur Despréaux au Maréchal , c'est qu'aux endroits qui le frappaient dans les Satires , lui & Meisdames ses Sœurs jettoient

de grosses larmes , pour marquer l'excès de leur joie. Monsieur Despréaux n'aimoit point à lire à des Bustes ; il étoit attentif aux yeux de ses auditeurs , où il croyoit découvrir ce que l'on pensoit de ses Ouvrages. Un jour à Bavielle , Monsieur le Premier Président le pria de lire la Satire à son Esprit à un grand Seigneur très-caustique : ce Seigneur après l'avoir écoutée sans donner aucun signe de vie , lui dit pour tout remerciement, & encore très-séchement : Voilà de beaux vers. C'est de ce Misantrope dont Monsieur Despréaux a dit dans sa Satire à Monsieur de Valincourt :

Le ris sur son visage est en mauvaise humeur.

¶ Monsieur Despréaux n'étoit pas insensible aux louanges ; mais il ne vouloit être loué que par occasion. Quand on chargeoit trop l'encensoir , il avoit coutu-

me de dire : Vous ne me rendrez pas impertinent. Son autre refrain étoit celui-ci : J'aime qu'on me lise , & non pas qu'on me loue. Il avoit la conversation traînante , & l'avoit eue de même dès sa première jeunesse. Il gaignoit à être vû & pratiqué ; son entretien étoit doux , & n'avoit ni ongles ni griffes , comme il le disoit lui-même. Il n'étoit point avare de louanges avec ceux qui les méritoient ; mais les esprits faux , & les ignorans présomptueux n'avoient pas beau jeu avec lui : ç'a toujours été l'équité qui a dicté les jugemens qu'il a portés ; & son véritable caractère est exprimé dans ces deux vers de l'Art Poétique :

L'ardeur de se montrer , & non pas de médire ,

Arma la vérité du vers de la Satire.

Parmi les personnes en qui il reconnoissoit un esprit supérieur , il



citoit Monsieur le Prince de Conti mort en 1709. Monsieur le Marquis de Termes , feu Monsieur Bossuet Evêque de Meaux , le P. Bourdaloue , l'Abbé de Châteauneuf , & Monsieur Daguelleau , alors Procureur Général , aujourd'hui Chancelier.

¶ Malgré le penchant que M. Despréaux avoit pour la Satire , il n'a jamais manqué à louer tout ce qui étoit vraiment louable. Lorsqu'on lui faisoit quelque lecture où il rencontroit des traits , la satisfaction qu'il en ressentoit , éclatoit dans ses yeux & dans ses discours ; mais aussi n'étoit-il pas maître de se contenir , quand il trouvoit quelque chose de choquant dans un Ouvrage. Je l'ai vu se lever brusquement de son siège , au récit que nous fit l'Abbé de Villiers d'une petite pièce de vers , où s'étoit glissé le terme de *mauvais vent* : Ah ! Monsieur , s'é-

cria-t-il , voilà qui mettra en mauvaise odeur tout votre Ouvrage. Il avoit coutume d'appeller cet Abbé , Auteur de l'Art de prêcher , *le Matamore de Cluny* , parce qu'il avoit l'air audacieux , & la parole impérieuse.

¶ Un jour que j'allois voir M. Despréaux , je le trouvai prêt à monter en carosse : Je vais , me dit-il , dîner avec des gens qui ont toujours la bouche cousue pour louer. Vous n'aurez pas de peine à croire que ce sont l'Abbé Renaudot , Monsieur Dacier & sa femme. En effet , ce couple savant s'imagine que les louanges n'ont été faites que pour lui. Je leur dis quelquefois en riant : Hé ! par charité , ne prenez pas tout pour vous ; souffrez que les autres aient du mérite ; allez , croyez-moi , le Parnasse est assez grand , il y a de la place pour tout le monde. *Est locus unicuique suus.*

¶ Je demandois à Monsieur Despréaux ce qu'il pensoit de Thomas Corneille , frere du fameux Poëte de ce nom. C'est un homme , disoit-il , emporté de l'enthousiasme d'autrui , & qui n'a jamais pu rien faire de raisonnable : Vous diriez qu'il ne s'est étudié qu'à copier les défauts de son frere , *Decipit exemplar vitiis imitabile*. J'ai vû représenter son *Comte d'Essex* , & le Parterre faire de grands brouhahas sur ce vers qui a un sens louche , & qui est une espèce de galimatias. On vient dire au Comte d'Essex qu'il court risque d'être condamné , quoiqu'innocent , & que toute son innocence ne l'empêchera pas de laisser sa tête sur l'échaffaut. Or voici la réponse du Comte :

Le crime fait la honte , & non pas l'échaffaut.

On voit bien qu'il a eu en vûe ce

passage de Tertullien , *martyrem facit causa , non pœna*. Mais ce passage est-il rendu de manière à être entendu des hommes ? En voici un autre de son *Ariane* , qui n'est que trop intelligible. Thesée dégoûté d'Ariane en conte à Phédre sa sœur , & lui propose de l'enlever. Phédre , après quelques foibles résistances , se rend aux empressements de Thesée , en lui remontrant toutefois que son enlèvement va mettre le poignard dans le cœur de sa chere sœur. Or c'est ainsi qu'elle s'exprime :

Je la tue ; & c'est vous qui me le faites faire.

Voilà , disoit-il , qui donne beau jeu à tous les plaisans du Parterre. Ah ! pauvre Thomas , continuoit Monsieur Despréaux , tes vers comparés avec ceux de ton frere aîné font bien voir que tu n'es qu'un cadet de Normandie.

¶ Monsieur Despréaux n'a ja-

mais prétendu préférer Racine à Corneille ; il tenoit entr'eux la balance égale , jugeant de leurs vers à peu près comme Juvenal a jugé de ceux d'Homère & de Virgile : *Dubiam facientia carmina palmam*. *Polieuſte* lui paroifſoit le chef-d'œuvre du Grand Corneille. Il ne connoiſſoit rien au-deſſus des trois premiers Actes des *Horaces* ; il n'avoit point de termes aſſez forts pour exalter *Cinna* , à la réſerve des vers qui ouvrent la Pièce , dont il avouoit s'être moqué dans ſon troiſième Chant de l'Art Poétique. La raiſon qu'il en donnoit , c'eſt qu'ils ne ſignifient rien , & ſentent trop le Déclama-  
 teur. Il étoit comme transporté d'admiration , lorsqu'il récitoit l'imprécation de la Reine Cléopatre à ſon fils , dans la dernière ſcène de *Rodogune*. Tout ce que Corneille a fait de merveilleux étoit parcouru du Satirique avec

des profusions d'éloges ; mais il ne convenoit pas que la scène de Sertorius avec Pompée eût mérité d'être si fort applaudie : pleine d'esprit , si vous voulez , mais n'étant pas dans la raison , ni dans la nature ; outre qu'il n'y avoit point de comparaison à faire entre Sertorius , vieux & très-expérimenté Capitaine , & Pompée qui avoit à peine de la barbe au menton. Au reste il n'étoit point du tout content de la Tragédie d'*Othon* , qui se passoit toute en raisonnemens , & où il n'y avoit point d'action tragique. Corneille avoit affecté d'y faire parler trois Ministres d'Etat , dans le tems où Louis XIV. n'en avoit pas moins que Galba , c'est-à-dire , Messieurs le Tellier , Colbert , & de Lionne. Monsieur Despréaux ne se cachoit point d'avoir attaqué directement *Othon* dans ces quatre vers de son Art Poétique :

Vos froids raisonnemens ne feront qu'atté-  
dir

Un Spectateur toujours paresseux d'applau-  
dir,

Et qui des vains efforts de votre Rhétorique  
Justement fatigué , s'endort , & vous criti-  
que.

¶ Sur les remontrances de quel-  
ques connoisseurs , Monsieur Des-  
préaux changea ces deux vers de  
son Epître VIII. où l'on lisoit :

Le Parnasse François non exempt de tous  
crimes ,

Offre encore à mes vers des sujets & des ri-  
mes.

On lui fit entendre que le pre-  
mier vers étoit durement expri-  
mé , & que d'ailleurs il bornoit  
trop la mission d'un Satirique , en  
la restreignant à la censure des  
mauvais Auteurs. Pour y substituer  
deux nouveaux vers , il en fit au  
moins quarante , & s'en tint à ces  
deux derniers , dont il paroissoit  
fort content :

Sur ses nombreux défauts , merveilleux à dé-  
crire ,

Le siècle m'offre encore plus d'un bon mot à  
dire.

J'arrivai justement chez lui lorsqu'il venoit de finir ces vers ; & sur ce que je l'en félicitois : N'est-ce pas une chose pitoyable, me disoit-il , qu'étant presque à la veille de rendre compte de mes actions à Dieu , je m'occupe encore à des niaiseries de Parnasse ? Monsieur l'Abbé de Châteauneuf me dit fort souvent : Oh ! Que je vous plains , vous autres Messieurs les beaux esprits , d'être toujours condamnés à la justesse ! Cela est plus vrai de moi que de tout autre ; car lorsque j'ai bien dit quelque chose , je ne suis pas content , si je m'apperçois que je l'aurois pu dire mieux ; aussi c'est ce qui me rend quelquefois fanfaron malgré moi. L'autre jour un homme de la Cour



vint me chicaner sur quelques-unes de mes expressions qu'il trouvoit trop hardies. Je lui répliquai assez brusquement : Monsieur , quand je fais tant que de vous réciter un Ouvrage , ce ne sont pas vos critiques que je crains , ce sont celles que je me fais à moi-même.

¶ Monsieur Racine étoit ami de Chapelain que Monsieur Despréaux ne connoissoit point du tout. Ces deux amis voulurent se donner le régalé d'aller voir ce Poète avare ; & Monsieur Despréaux devoit passer pour le Bailli de Chevreuse. Ils trouverent l'auteur de *la Pucelle* auprès de son feu , les deux pieds appuyés sur une buche mal allumée. Leur arrivée ne lui fit point quitter sa posture , de manière qu'il s'emparoit de tout le feu , les deux extrémités de la buche qui ne brûloient point se trouvant précisée-

ment aux pieds des deux fameux Poètes. La conversation tomba sur les Comédies, Chapelain soutenant que les Comédies de l'Arioste l'emportoient sur toutes les Comédies anciennes & modernes. Mais encore quel jugement faites-vous de Térence? reprit Monsieur Despréaux. Hé, repartit Chapelain, c'est un Auteur dont le style est assez pur. Mais, répliqua Monsieur Despréaux, ne trouvez-vous pas qu'il représente les mœurs admirablement? Chapelain en revenoit toujours à son Arioste, quand Monsieur Despréaux pensa éclater contre lui. J'allois, disoit-il, oublier que j'étois le Bailli de Chevreuse, & lui prouver par Aristote qu'il étoit éloigné de la droite raison, lorsque Monsieur Racine se leva brusquement, & fit cesser la dispute, en prenant congé de lui. A peine avoient-ils fait trois pas dans la

rue , qu'ils rencontrèrent Cotin qui alloit visiter Chapelain ; de maniere qu'un petit moment plus tard les Armées se seroient trouvées en présence ; & Cotin qui connoissoit Monsieur Despréaux n'auroit pas manqué de démasquer le faux Bailli de Chevreuse.

¶ Monsieur Despréaux ne faisoit aucun cas de Corbinelli , tant loué par Madame la Marquise de Sevigni , & par le Comte Buffi de Rabutin. Il disoit que le Marquis de Vardes & Corbinelli s'étoient fait un Tribunal , où ils prétendoient juger les Ecrivains , & entr'autres Horace , dont ils n'avoient jamais su comprendre les délicatesses. Il les frondoit , surtout à l'égard de ce passage d'Horace , que Monsieur Dacier avoit très-mal rendu sur leur interprétation :

*Notum si callida verbum*

*Reddiderit junctura novum.*

Car , disoit Monsieur Despréaux , où est le grand artifice à rendre nouveau un mot déjà connu , par le moyen d'une adroite liaison ? Il est bien plus naturel de hazarder si adroitement un mot nouveau qu'on le fasse connoître tout d'un coup par l'adroite liaison qu'on y employe , comme par exemple :

Cette agréable raillerie  
Que l'on appelle urbanité.

Et c'est le sens d'Horace , d'autant qu'à trois vers de-là , ce Poëte dit qu'une telle liberté est raisonnable , pourvu qu'on en use sobrement :

*Dabitur licentia sumpta pudenter.*

¶ Dans la Campagne de Gand , Monsieur Despréaux suivoit le Roi ; & s'étant trouvé en marche avec Monsieur le Duc , fils du Grand Condé , ce Prince lui dit :

En vérité , les hommes sont bien fous de courir après la gloire , qui , dans le fond , n'est qu'une chimère , & de laquelle on ne jouit proprement qu'après la mort. D'ailleurs , disoit-il , qui est l'homme qui puisse se flatter d'arriver jusqu'à la renommée d'Alexandre ? car c'est un nom qui a effacé & effacera toujours les plus grands noms. En connoissez-vous quelqu'autre qui ait fait autant d'éclat parmi les hommes ? Il n'est pas surprenant , répondit Monsieur Despréaux , qu'Alexandre , jeune , guerrier , ambitieux , soutenu par une fortune toujours constante , ait étendu si loin sa réputation ; mais qu'un petit Bourgeois Athénien , connu seulement par son bon sens , & par ses deux méchantes femmes ; que Socrate en un mot , qui n'a jamais rien écrit , & qu'on ne connoîtroit point sans ses Disciples ; c'est une chose qui

me passe , que le Philosophe marche de pair avec le Conquérant pour l'éclat de la réputation ; la Philosophie étant un métier paisible , qui n'impose pas aux hommes , à beaucoup près , autant que fait le fracas des Armes , & cependant la réputation de Socrate est presque aussi étendue que celle du Grand Alexandre. Là-dessus Monsieur le Duc appelle malicieusement un Laboureur , & lui demande s'il connoissoit bien Alexandre. Oui-da , Monseigneur , m'est avis que c'étoit un grand Roi. Et Socrate , quel homme étoit-ce ? Le Payfan secoua la tête , sur quoi Monsieur le Duc croyoit avoir gagné ; mais Monsieur Despréaux dit qu'il en appelloit à un autre villageois.

¶ Monsieur Boileau Docteur de Sorbonne , & Doyen de Sens , ayant obtenu du Roi un Canoniat de la Sainte Chapelle , alla

remercier Sa Majesté qui lui dit obligeamment : Monsieur , c'est une place qui étoit dûe à votre mérite , aussi-bien qu'aux prières de votre frere qui nous a tant réjouis.

Ce Docteur étoit véritablement docte , mais il aimoit à écrire sur des matières singulières , & peut-être un peu trop comiquement ; son pere l'appelloit le petit discourreur. Comme il avoit toujours le mot pour rire , même dans les occasions les plus graves , Monsieur Despréaux disoit de lui en plaisantant : Mon frere ne pouvoit pas manquer d'être Docteur ; car s'il ne l'eût pas été de Sorbonne , il auroit pû l'être de la Comédie Italienne.

¶ Monsieur Despréaux disoit du Marquis de Termes , qu'il étoit toujours à la pensée d'autrui ; & que c'étoit là où consistoit le savoir vivre.

¶ Monsieur Despréaux craignoit les Satires injurieuses , mais il étoit le premier à rire de ce qui s'écrivoit d'ingénieux contre lui. Il se comparoit d'ordinaire à un Chevalier enchanté sur lequel tous les coups de ses ennemis n'avoient point porté , ou n'avoient porté que foiblement. Avec toute leur malice , disoit-il , ils n'ont jamais pû trouver l'endroit fatal d'Achille. Et quel est cet endroit fatal ? lui demandois-je. C'est ce que je ne vous dirai point , me répondoit-il ; c'est à vous à le deviner. J'ai toujours crû qu'il se reprochoit de n'avoir pas assez varié le tour de ses Ouvrages , & sur-tout le style de ses Préfaces , qui sont presque toutes sur le même ton.

¶ Jamais brochures ne se sont plus vendues que celle de la Satire de l'*Homme* , & celle de la Satire des *Femmes*. Le Libraire avouoit qu'il avoit tiré plus de



2000. écus de celle-ci ; elle eut pourtant encore moins d'acheteurs que de censeurs. Monsieur Despréaux étoit presque persuadé qu'il avoit fait un mauvais Ouvrage. Ce fut Monsieur Racine qui le rassura , en lui disant qu'il falloit laisser passer l'orage. Vous avez , dit-il , attaqué tout un Corps qui n'est composé que de langues , sans compter celles des Galans , qui prennent parti dans la querelle. Attendez que le beau sexe ait dormi sur sa colere , vous verrez qu'il se rendra à la raison , & votre Satire reviendra à sa juste valeur ; ce qui est effectivement arrivé , sur tout depuis que Messieurs Arnauld , la Bruyere , & Bayle se sont authentiquement déclarés pour cet Ouvrage.

¶ La première , & la seule fois que j'aie vû Monsieur Brossette , je le tançai fort d'avoir inféré dans son Commentaire une très-jolie

Epigramme de Monsieur de F\*\*\* contre la Satire des *Femmes*, à la réserve qu'il n'y manquoit que la vérité : Passe encore, M. lui dis-je, d'avoir placé l'Epigramme ; mais il ne falloit pas ajoûter dans une note que Monsieur de F\*\*\*. vous l'avoit permis : c'étoit aux Manes de Monsieur Despréaux qu'il en falloit demander la permission.

¶ Monsieur Despréaux s'étoit de bonne heure accoutumé à ne plus faire de visite ; aussi disoit-il, qu'il étoit un solitaire fréquentant M. le Verrier. Il y avoit des gens assez malins pour publier qu'il ne fréquentoit ce Financier que pour s'entretenir dans l'esprit de Satire, parce que le Verrier donnoit d'étranges prises sur lui, en affectant de passer pour savant, pour homme à bonnes fortunes, & pour ami des grands Seigneurs. Mais Monsieur Despréaux y alloit de bonne foi. Il fermoit les yeux sur les  
les

lestravers d'un homme qu'il croioit sincèrement attaché à lui. Il avoit assez d'affaires à l'excuser, sur ce qu'on disoit qu'il portoit toujours un Livre Grec à la Messe; & que la relieure en étoit bario-lée, pour se faire remarquer de plus loin: Aussi l'appelloit-on dans le monde le Traitant renouvelé des Grecs. On dit même qu' allant chez Monsieur de Pontchar-train, depuis Chancelier, pour s'in-téresser dans quelque nouvel ar-mement, ce Ministre lui dit: Mais, Mr. on n'arme pas pour la Grece.

¶ Monsieur Despréaux ne man-geoit nulle part, & même chez ses meilleurs amis, sans en être prié. Il disoit que la fierté de cœur étoit l'attribut des honnêtes gens; mais que la fierté d'airs & de ma-nières ne convenoit qu'à des fots.

¶ Monsieur Despréaux fut quel-ques mois à se voir déperir de jour en jour, & lorsque ses amis cherchoient à lui donner du cou-

rage , il leur répétoit plusieurs fois ce vers de Malherbe :

Je suis vaincu du tems , je cède à son outrage.

Le Verrier s'avisa de lui aller lire une nouvelle Tragédie , lorsqu'il étoit dans son lit , n'attendant plus que l'heure de la mort. Ce grand homme eut la patience d'en écouter jusqu'à deux scènes , après quoi il lui dit : Quoi , Monsieur , cherchez-vous à me hâter l'heure fatale ? Voilà un Auteur devant qui les Boyers & les Pradons sont de vrais soleils. Hélas ! J'ai moins de regret à quitter la vie , puisque notre siècle enchérit chaque jour sur les sottises.

¶ Messieurs du Port-Royal ont un peu maltraité Montagne dans leur Logique , sur ce qu'il avouoit trop franchement son humeur ses penchans , ses inclinations ; la vérité , ce n'étoit pas dans la même vue que Saint Augustin. Mais Balzac & Monsieur De-

préaux , quoique très-chastes tous les deux , n'étoient point effrayés de la grande liberté de Montagne. Ils la regardoient moins comme une complaisance pour ses vices , que comme un épanchement de cœur , qui ne lui permettoit pas de se donner pour autre qu'il n'étoit. Il eût été à souhaiter qu'il n'eût point donné de prise sur ses écrits aux Intendants des mœurs , & aux Directeurs de conscience. Mais à cela près tout le monde convient qu'il a encore sur Seneque l'avantage de n'être point hypocrite ; qu'il s'étoit fait une étude du cœur humain , qui est fort embellie par ses expressions naturelles & courageuses. Voilà l'opinion qu'en avoit Monsieur Despréaux. Qu'est-ce , disoit-il , qu'un Saint-Evremond , que les Sots osent comparer à Montagne ? Les écarts de l'un valent mieux que tout le concert & l'arrangement de l'autre , qui n'est

qu'un charlatan de ruelles, qui se pannade dans ses termes étudiés, & ses maximes prétendues philosophiques. Passons-lui ce qu'il a écrit sur la Guerre, dont il ne se démêle pas trop mal. Mais pour le reste, c'est un faux Aristarque qui veut toujours juger comme Perrin Dandin, quoiqu'il prenne souvent l'ombre pour le corps. Admirez pourtant la folie d'un certain Public particulier qui a long-tems été ébloui de ses décisions. Pour moi, j'estime plus un seul Chapitre d'Aulugelle, que tous les *Miscellanea* de cet Auteur.

Rien ne choquoit plus Monsieur Despréaux que des expressions basses, rampantes & triviales. Quoiqu'élevé dans la poudre du Greffe, ainsi qu'il s'exprime lui-même, son style se sentoit toujours de la noblesse de son cœur. Son frere Puimorin, moins homme de lettres qu'homme du grand monde, avoit retenu grand nom-

bre de ses vers, dont il relevoit la sublimité & la plaisanterie. Qu'on ne croie pas, disoit-il, que l'amour fraternel ait part aux éloges que je fais des nouvelles Satires; mais qui est l'Auteur qui pourroit s'exprimer avec plus de dignité dans ces deux vers qui regardent Chapelain:

Lui seul il s'applaudit, & d'un esprit tranquile,

Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile.

¶ Le style profaïque déplaçoit encore infiniment à Monsieur Despréaux; mais sur tout il étoit grand ennemi des pointes & des quolibets, aussi-bien que des équivoques, & des allusions froides, basses & obscènes, comme par exemple, de celle que fait Voiture à une Abbesse, en lui envoyant un chat. C'est là qu'il lui dit qu'il ne croit pas que les Dames de son Couvent laissent aller le chat au fromage.

¶ Chapelle , disoit-il , tombe assez souvent dans le bas ; témoin ce vers sur l'Eclipse , où il croit avoir dit un beau mot , en s'écriant , *Gare le pot au noir*. Il eût voulu retrancher des Pièces de Moliere tout le jargon propre à divertir le menu peuple , & sur tout le langage Payfan. Vous ne voyez pas , disoit-il , que dans ses Pièces , ni Plaute , ni ses confreres estropient la langue , en faisant parler des Villageois ; ils leur font tenir des discours proportionnés à leur état , sans qu'il en coûte rien à la pureté du langage. Otez cela à Moliere , continuoit-il , je ne lui connois point de supérieur pour l'esprit & pour le naturel : ce grand homme l'emporte de beaucoup sur Corneille , sur M. Racine , & sur moi ; car , ajoutoit-il en riant , il faut que je me mette aussi de la partie.

¶ De toutes les Epigrammes qui ont jamais été faites , M. Des-



préaux estimoit le plus celle-ci :

Cy gist ma femme , ah ! qu'elle est bien  
Pour son repos & pour le mien.

¶ Monsieur Despréaux étant prêt à donner ses Satires , ses amis lui conseillèrent de n'y point fourer Chapelain. Ne vous y trompez pas , lui disoit-on , le décri de la *Pucelle* ne l'a pas encore tout-à-fait décrié auprès des Grands. Monsieur de Montausier est son partisan déclaré ; Monsieur Colbert lui fait de fréquentes visites. Eh bien , insistoit Monsieur Despréaux , quand il seroit visité du Pape , je soutiens ses vers détestables. Il n'y a point de Police au Parnasse , si je ne vois ce Poète-là quelque jour attaché au Mont fourchu. Moliere qui étoit présent à cette saillie , la trouva digne d'être placée dans son *Misanthrope* , à l'occasion du Sonnet d'Oronte :

Je soutiendrai , morbleu , que ses vers sont  
mauvais ,

Et qu'un homme est pendable après les avoir  
faits.

¶ Monsieur Despréaux avoit prêté neuf mille francs à un de ses neveux , qui en usa mal avec lui : il ne laissa pas de lui remettre deux mille francs sur la somme dûe. Si j'eusse été content de lui , je lui eusse volontiers cédé la somme entière ; car aussi-bien , disoit-il , il m'avoit accoutumé à m'en passer.

¶ Monsieur Despréaux disoit que la plûpart des Epigrammes naissent dans la conversation. Il en citoit pour exemple quelques-unes des siennes , qui n'avoient point eu d'autre origine. Quoiqu'ami de Furetiere , il le blâmoit fort de s'être applaudi d'une Epigramme qu'il avoit réduite à quatre vers , après l'avoir faite & refaite à trente diverses reprises. Voici l'Epigramme :

Paul vend sa maison de Saint-Clour,  
A maints Créanciers engagée;  
On dit par tout qu'il en est fou;  
Je le croi , car il l'a mangée.

La vieille Cour étoit fort pour

ces jeux de mots , mais depuis que Benferade eut du dessous , les pointes & les allusions furent enveloppées dans sa disgrâce. Il a pourtant laissé quelques héritiers ; & sans parler de l'Opéra Comique , les autres Théâtres ont assez fidèlement recueilli sa succession.

*Crescit occulto velut arbor ævo  
Fama Bolæi.*

Dans les nobles Ecrits que respecte l'envie ,  
Despréaux est plein de grandeur :  
Dans le commerce de la vie  
C'est un enfant pour la candeur.  
Tout Lecteur doué d'un sens droit  
Nomme envain Despréaux la gloire de notre âge ;  
S'il ne connoît les mœurs d'un si grand personnage ,  
Il manque à l'admirer par son plus bel endroit.



## A D D I T I O N S

*Tirées de l'Histoire de l'Académie  
Françoise. TOME II.*

*C'est M. l'Abbé d'Olivet qui parle.*

**G**ILLES BOILEAU travail-  
loit sur la Poétique d'Ari-  
stote , lorsqu'une mort prématurée l'enleva. Il en avoit déjà fait plus des deux tiers ; & Monsieur Despréaux , en 1709. donna son manuscrit en ma présence à M. de Turreil , qui témoignoît avoir envie d'achever l'ouvrage.

Je me souviens qu'à cette occasion Monsieur Despréaux fit l'éloge de son frere. Ils ne s'aimoient pas dans leur jeunesse : Ils avoient à démêler entr'eux des intérêts d'Auteurs , & qui plus est de Poètes. Doit-on s'étonner que la tendresse fraternelle en souffrît ? Mais enfin dans le tems dont je parle , les sentimens de Monsieur Des-

préaux étoient si changés à son  
 égard , qu'il se propoſoit de met-  
 tre au-devant de cet Ouvrage , ſi  
 Monſieur de Turreil l'achevoit ,  
 une Préface où il exalteroit le  
 mérite de ſon aîné. Et comme  
 peu-à-peu le diſcours tomba ſur les  
 Traductions en général : » Quoi ,  
 » dit-il , l'Académie ne voudra-  
 » t-elle jamais connoître ſes for-  
 » ces ? Toujours bornée à ſon Dic-  
 » tionnaire , quand donc pren-  
 » dra-t-elle l'eſſor ? Je voudrois  
 » que la France pût avoir ſes Au-  
 » teurs classiques , auſſi bien que  
 » l'Italie. Pour cela , il nous faut  
 » droit un certain nombre des Li-  
 » vres qui fuſſent déclarés e-  
 » xempts de fautes , quant au ſty-  
 » le. Quel eſt le Tribunal qui  
 » aura le droit de prononcer là-  
 » deſſus , ſi ce n'eſt l'Académie ?  
 » Je voudrois qu'elle prît d'abord  
 » le peu que nous avons de bon-  
 » nes Traductions ; qu'elle invi-  
 » tât ceux qui ont ce talent à en

» faire de nouvelles ; & que si elle  
 » ne jugeoit pas à propos de cor-  
 » riger tout ce qu'elle y trouveroit  
 » d'équivoque , de hazardé , de  
 » négligé , elle fût au moins exac-  
 » te à le marquer au bas des pa-  
 » ges , dans une espece de Com-  
 » mentaire qui ne fût que Gram-  
 » matical. Mais pourquoi veux-je  
 » que cela se fasse sur des Tradu-  
 » ctions ? Parce que des Traduc-  
 » tions avouées par l'Académie ,  
 » en même tems qu'elles seroient  
 » lues comme des modeles pour  
 » bien écrire , serviroient aussi de  
 » modeles pour bien penser , &  
 » rendroient le goût de la bonne  
 » Antiquité familier à ceux qui  
 » ne sont pas en état de lire les  
 » originaux. Ce n'est pas l'esprit  
 » qui manque aux François , ni  
 » même le travail ; c'est le goût :  
 » & il n'y a que le goût ancien qui  
 » puisse former parmi nous , & des  
 » Auteurs , & des Connoisseurs.

Ainsi parla ce sage Critique.

avec un feu qu'il n'avoit guère dans la conversation , à moins qu'elle ne roulât sur des matières de son ressort. Et revenant encore au même sujet , après que Monsieur de Turreil se fut retiré. » Savez-vous , me demanda-t-il , pourquoi les Anciens » ont si peu d'admirateurs ? C'est » parce que les trois quarts , tout » au moins , de ceux qui les ont » traduits , étoient des ignorans » ou des fots. Madame de la » Fayette , la femme de France » qui avoit le plus d'esprit , & » qui écrivoit le mieux , comparoit un sot Traducteur à un laquais que sa Maîtresse envoie » faire un compliment à quelqu'un. Ce que sa Maîtresse lui » aura dit en termes polis , il va » le rendre grossièrement ; il l'estropie. Plus il y avoit de délicatesse dans le compliment , » moins ce laquais s'en tire bien ; & » voilà en un mot la plus parfaite

„ image d'un mauvais Traducteur.

„ Mais , ajouta Monsieur Des-  
„ préaux , ce n'est pas même af-  
„ sez qu'un Traducteur ait de l'es-  
„ prit , s'il n'a la sorte d'esprit  
„ de son Original. Car l'homme  
„ qui sort d'ici , n'est pas un sot ,  
„ à beaucoup près , & cepen-  
„ dant quel monstre que son Dé-  
„ mosthène ? Je dis monstre , par-  
„ ce qu'en effet c'est un monstre ,  
„ qu'un homme démesurément  
„ grand & bouffi. Un jour que  
„ Racine étoit à Auteuil chez  
„ moi , Turreil y vint , & nous  
„ consulta sur un endroit qu'il  
„ avoit traduit de cinq ou six fa-  
„ çons , toutes moins naturelles  
„ & plus guindées les unes que  
„ les autres. *Ah ! le bourreau , il*  
„ *fera tant qu'il donnera de l'esprit*  
„ *à Démosthène* , me dit Racine  
„ tout bas. Ce qu'on appelle es-  
„ prit dans ce sens là , c'est pré-  
„ cisément l'or du bon sens , con-  
„ verti en clinquant.



J'écoutois Monsieur Despréaux avec une ardeur de jeune homme , & j'ai si souvent pris plaisir à me rappeler ses paroles , que je suis presque certain de les avoir ici rapportée sans aucune altération.

¶ Quelqu'un ayant demandé à Monsieur Despréaux , peu de tems avant sa mort , s'il n'avoit point changé d'avis sur le Tasse. » J'en » ai si peu changé , dit-il , que » relisant dernièrement *ce Poète* , » je fus très-fâché de ne m'être » pas expliqué un peu plus au » long sur ce sujet dans quelque-u- » ne de mes Réflexions sur Lon- » gin. J'aurois commencé par a- » vouer que le Tasse a été un » génie sublime , étendu , heu- » reusement né à la Poésie , & » à la grande Poésie. Mais en- » suite venant à l'usage qu'il a » fait de ses talens , j'aurois mon- » tré que le bon sens n'est pas » toujours ce qui domine chez » lui ; que dans la plupart de

» ses narrations il s'attache bien  
 » moins au nécessaire qu'à l'ai-  
 » mable. Que ses descriptions sont  
 » presque toujours chargées d'or-  
 » nemens superflus. Que dans la  
 » peinture des plus fortes pas-  
 » sions , & au milieu du trou-  
 » ble qu'elles venoient d'exciter ,  
 » souvent il dégénere en traits  
 » d'esprit , qui font tout - à-  
 » coup cesser le pathétique. Qu'il  
 » est plein d'images trop fleu-  
 » ries , de tours affectés , & de  
 » pensées frivoles , qui loin de  
 » pouvoir convenir à sa *Jerusalem* ,  
 » pouvoient à peine convenir à  
 » son *Aminte*. Or, conclut Mon-  
 » sieur Despréaux , tout cela op-  
 » posé à la sagesse , à la gravité ,  
 » à la majesté de Virgile , qu'est-  
 » ce autre chose que du *cliquant*  
 » opposé à de l'or ?

*FIN DU BOLÆANA.*

POESIES  
DU PERE  
SANLECQUE;

CHANOINE REGULIER

De l'Ordre de Sainte G nevi ve.

*Augmentées de plusieurs Pièces qui  
n'ont point encore paru.*

# A V I S

## A U L E C T E U R.

**L'**AUTEUR de cet Ouvrage a toujours pris un grand soin de le cacher au Public : & quelque bonne opinion qu'il en dût avoir , sa modestie n'a jamais pu consentir à publier son commerce avec les Muses. Cependant quelques-unes de ses Pièces échappées malgré lui , ayant passé en Hollande , elles y ont été imprimées , ou pour mieux dire , défigurées , selon la destinée ordinaire des Copies faites de mémoire. L'imperfection de ce Recueil venu des Pays étrangers a réveillé un Curieux plus exact , qui non content de s'être enrichi de ce trésor , a voulu généreusement le partager avec le Public. Il n'y manqueroit rien si l'on avoit pu y ajouter quelques Satires du même Auteur, & sur-tout celle qu'il fit , encore tout jeune , contre la fausse Direction. Quoique tous les Vers de cette Pièce n'allassent qu'à réformer de grands abus , la conscience délicate du Poète n'a jamais voulu les exposer aux interprétations malignes ; c'est ce qui est cause que nous n'avons pu jusqu'ici en découvrir une véritable Copie. Il eût été à desirer que l'Auteur fût entré dans la confidence de cette Edition , & que lui même eût voulu y mettre la dernière main. Quelques excellentes que soient ses Poésies , quelle beauté ne leur auroit-il point donnée ?



# ÉPI TRE

## AU ROI.

*Elle fut présentée à S A M A J E S T É,*

*en l'Année 1686.*

**R** O I , digne d'être élu le seul Roi des mortels ;  
Que du tems des Césars on t'eût dressé d'autels !  
Qu'on eût même en toi seul trouvé de Dieux en'emble !  
Tu deviens Jupiter , quand tu veux que tout tremble ;  
On voit revivre en toi le courage de Mars ;  
Tu sçais , comme Apollon , protéger les beaux Arts ;  
Tu peux sur l'Océan commander en Neptune ;  
Tu n'es pas moins puissant que l'étoit la Fortune ;  
Rome eût cru que Minerve eût parlé dans tes Loix ,  
Et qu'Hercule eût été jaloux de tes exploits.  
Ton esprit fait revoir la justice d'Astrée ,  
Et ton cœur , la bonté de Saturne & de Rhée.  
Et c'est cette Justice , & c'est cette bonté ,  
Qui soutiennent , GRAND ROI , ta rare probité.  
Je dis rare ; en effet peu de Rois , comme Tite ,  
Font de la probité leur vertu favorite ;  
Et plus d'un Prince a cru qu'il ne lui manquoit rien ;  
Quand il ne lui manquoit que d'être homme de bien ,  
Sur-tout , ceux que Bellone aime à combler de gloire ,  
Accordent rarement Thémis & la Victoire.  
Achille n'eut pour droit que celui de son bras ,  
Et la loi de César fut de n'en avoir pas.

Mais toi , dont l'équité tempère la vaillance ,  
Qui tiens en même tems le foudre & la balance ;

Tu régles tes exploits sur ce qui t'est permis ;  
 Tu deviens dans ton camp Ministre de Thémis ;  
 Tu veux qu'à ta raison ta valeur obéisse ,  
 Et ton char de triomphe est un lit de Justice.

Tu fais plus. Ta bonté t'empêche quelquefois  
 D'écouter ta justice & d'user de tes droits.  
 Oui, quelquefois, GRAND ROI, ta bonté t'a fait rendre  
 Des Villes que tes droits t'avoient forcé de prendre.

Je sçai que devant Dole avec toi tes guerriers  
 Ont parmi les glaçons moissonné des lauriers ;  
 Et qu'aujourd'hui le Rhin écume encor de rage  
 De n'avoir pu former d'obstacle à ton passage.  
 Je sçai que ta valeur a bordé de tes Lis  
 Et la Sambre, & la Meuse, & l'Escaut, & la Lis ;  
 Que ton foudre est tombé sur des Villes ingrates ,  
 Et qu'il a fait d'Alger un bucher de Pyrates.  
 Mais sans cette bonté qui regnoit dans ton cœur ,  
 Et qui vainquoit L O U I S dès qu'il étoit vainqueur ;  
 La fierté du Lion aussi vaine que grande  
 Eût bientôt expiré sur les remparts d'Ostende ;  
 L'orgueilleux Amsterdam, qu'eût foudroyé ton bras ,  
 Eût bientôt devenu le tombeau des Estats ;  
 Valenciennne eût souffert tous les malheurs de Troye ;  
 Elle étoit ta conquête, elle eût été ta proye.  
 Un Doge auroit en vain, aux yeux de tes Sujets ,  
 Desavoué son peuple & mendié la paix :  
 Ta justice à son crime eût égalé sa peine ,  
 Et ta toute-puissance eût anéanti Gène.

Oui, si tu n'étois bon : l'on eût vu ta valeur  
 Voler jusqu'au Danube & le glacer de peur ,  
 Ebranler plus d'un Throne au seul bruit de tes armes ;  
 Et faire un nouveau Fleuve & de sang & de larmes.

Vous donc, Héros cruels, qui même vous van-  
 tez

De verser tout le sang de ceux que vous domtez ;  
 Princes, dont la fureur a fatigué les Parques ,  
 Suivez dans sa bonté le plus grand des Monarques.  
 Vous ne pourrez l'atteindre, encore moins le passer ;  
 Mais le suivre de loin c'est beaucoup s'avancer.

## A U R O I.

3

Et vous, Rois bienfaisans, bons Princes, mais timides,  
Vous, qui dans vos conseils n'osez marcher sans  
guides,

Songez que mon Héros est lui seul son Conseil;  
Il brille par lui-même autant que le soleil;  
Il sçait même éblouir quiconque le regarde;  
L'Aigle ne peut souffrir les rayons qu'il lui darde.  
Lui seul, quand il lui plaît, élève dans les airs  
De quoi fermer le foudre & punir l'Univers;  
Lui seul peut dissiper le plus épais nuage.  
Il est le maître enfin du calme & de l'orage.

Mais je m'égare ici, moi qui n'ai médité,  
GRAND ROI, que quelques Vers sur ta seule bonté.

C'est d'elle que tu sçais ce que sçavoit Auguste,  
Que souvent la vengeance est basse, & même injuste;  
Qu'un Roi n'est plus un Roi dès qu'il est en courroux,  
Et que le plus beau Regne est toujours le plus doux.

Aussi le crime est-il l'objet seul de ta haine?

Tu reprens sans aigreur, tu punis avec peine;  
Nous ne te voyons point ferme avec dureté,  
Prompt par impatience, & fier par vanité.  
Ton air est obligeant, même quand tu refuses.  
Tu n'accuse jamais qu'aussitôt tu n'excuses.  
Quiconque enfin te voit, passe cent fois le jour  
De l'amour au respect, & du respect à l'amour.  
Et quand on te verroit sans Sceptre & sans Couronne,  
On trouveroit toujours un Roi dans ta personne.



---

# EPISTRE

## AU ROI,

### APRÈS LA DESTRUCTION DE L'HERESIE.

*Elle fut présentée à Sa Majesté en l'Année 1686.*

**R** OI, qui fais tout céder au plaisir d'être juste,  
 Qui passoit dès vingt ans l'âge avancé d'Auguste,  
 Il est vrai que l'Europe adore Ta Grandeur,  
 Que ton génie est vaste & digne de ton cœur;  
 Qu'il n'est point de Héros qui ne fût téméraire,  
 S'il tentoit la moitié de ce qu'on t'a vu faire;  
 Et que, même entre nous, nous parlons mieux de toi  
 Qu'aucun Auteur vénal ne parle de son Roi.  
 Mais que regardons-nous avec plus de surprise?  
 Les lauriers qu'aujourd'hui tu cueilles pour l'Eglise.

Devons-nous cependant nous étonner, GRAND ROI  
 De ce que l'Hérétique abjure enfin sa foi?

Non. Son esprit charmé voit tous les jours ton zèle  
 Redonner à l'Eglise une beauté nouvelle.

Il voit que tu punis le (a) courageux brutal,  
 Qui croit laver l'honneur dans le sang d'un rival.

Il voit que ton pouvoir est devenu suprême,  
 Jusqu'à fermer la bouche au Démon du blasphème.

Il voit que dans ton Camp, (b) où tout est plei  
 d'ardeur,

La licence jamais n'allarme la pudeur.

(a) *Le Duel.*

(b) *Camp de Maintenon.*



Il voit que tes Edits font distinguer deux Romes ,  
L'une , où Dieu règle tout , l'autre , où regnent des  
hommes.

Il voit que par tes soins le Cloître (a) dans ses mœurs  
Semble ressusciter ses plus saints Fondateurs ;  
Et qu'enfin c'est par toi que tout Prélat' en France  
Peut sans honte aux Curés prêcher (b) la rési-  
dence.

L'Eglise a même encor d'autres traits de beauté ,  
Dont le cœur Huguenot n'est pas moins enchanté.

Des Ecoles de guerre (c) instruisent la jeunesse  
A joindre à la vertu la science & l'adresse.

Un Cloître (d) militaire enferme les Guerriers  
Qui ne te peuvent plus amasser de lauriers ;

Et Saint-Cir enrichi de tes mains libérales

Présente à la Pudeur un Temple & des Vestales.

Comment donc l'Hérétique étant ainsi charmé ,  
Ne se plairoit-il pas à se voir desarmé ?

Comment , s'étant senti tant de fois l'ame éprise  
Des beautés dont tes soins ont rajeuni l'Eglise ,

Ne soumettroit-il pas son orgueil à la Foi ;

Lui , qui de cet orgueil faisoit toute sa Loi ?

Oui , ce fier Huguenot devient humble & fidelle.

Cet enfant dégouté revient à la mamelle ;

Ce peuple que l'Enfer avoit tant aveuglé ,

Voit que par sa réforme il s'étoit déréglé.

Sa raison n'ose plus s'ériger en Concile ,

Il n'empoisonne plus la Loi de l'Evangile.

Enfin cet insensé devient sage sous toi ,

Et souffre sur ses yeux le bandeau de la Foi.

Ainsi par mille soins , ainsi par mille charmes ,

Tu fais plus que cinq Rois n'avoient fait par les  
armes.

Après un tel succès , que peux-tu desirer ?

Est-il rien où ton cœur doive encore aspirer ?

(a) Réforme de plusieurs Ordres Monastiques.

(b) Résidence des Evêques rétablie par le Roi.

(c) Les Cadets.

(d) Les Invalides.

# 8 EPISTRE AU ROI.

Tu te plaignois de voir que les plus fortes Villes  
 Ne te coûtoient souvent que des assauts faciles :  
 Chaque Palme tomboit dès que tu la touchois ,  
 Et tu n'en voulois plus si tu ne l'arrachois !  
 Le Ciel t'en a montré, dont tu n'as pu te plaindre ;  
 Puisqu'on desespéroit de t'y voir même atteindre.  
 Il t'a fait attaquer des esprits qu'autrefois  
 On voyoit devenir les Tyrans de nos Rois.  
 Il t'a fait assiéger des cœurs inaccessibles ,  
 Où ton zèle a vaincu tant d'erreurs invincibles.  
 La Grace enfin , GRAND ROI , t'a fait exécuter  
 Tout ce qu'à peine un siècle auroit pu projeter.



# S A T I R E I.

*On ne sçait pas précisément en quelle  
année elle fut faite.*

**Q**U'î doute qu'aujourd'hui l'on n'ait mille raisons  
D'appeller l'Univers des Petites-Maisons ?  
L'Hôpital de nos fous est l'image du monde.

Que dans cet Hôpital j'aïlle faire la ronde :  
L'un me dit : *Je suis Dieu* ; l'autre , avec un souris ,  
Me dit : *En je suis moi Monseigneur de Paris ;*  
*Je suis docte , éloquent , j'ai les belles manières.*  
Qu'au sortir de son tron j'aïlle à d'autres ranières ,  
Autre fou qui paroît , me dit : *Je suis Louvois ,*  
*Le digne serviteur du plus sage des Rois ;*  
*Je suis fidèle , actif , discret , infatigable.*

Ainsi là , bien des fous pleins d'une erreur sembla-  
ble ,

Pensent qu'en certain point rien n'est au-dessus d'eux.

Qu'on voit dans l'Univers de ces fous orgueilleux !  
On y devient si vain , que ce qu'on veut paroître ,  
A force d'y penser , on s'imagine l'être.

Moi , qui voudrois qu'on crût que tous mes Vers sont  
beaux ,

Selon moi seul , qui suis-je ? un second Despreaux.

Chapelain , ce Rimeur fade autant que stérile ,  
Réva jusqu'à la mort qu'il étoit un Virgile.

Quand Brébeuf eut produit son sublime Gascon ,  
Il croyoit avoir bu toute l'eau d'Hélicon.

Pour ce jeune Marquis , dont l'esprit insipide  
Ne peut trouver un rang qu'au dessus du stupide ,  
Tant de vapeurs d'orgueil le font extasier ,

Qu'il nous dira bientôt : *Moi , je suis Montausier.*

Hé bien , pauvre mortel , qui te croyois si sage ,

Tu le vois , la sagesse est si peu ton partage ,

Que le plus fou souvent est ton original.  
 Mais on parle d'un fou qui , se croyant cheval ;  
 Vint crier un matin : *Du foin ; & qu'on m'étrille ,*  
*Cette nuit j'ai cessé d'être un chef de famille ;*  
*Dieu m'a fait devenir le cheval d'un courrier.*  
*Ma femme , tu n'as plus qu'à te remarier.*  
 Qui pourroit l'égalé dans sa folie extrême ?  
 Qui ? Nous tous quelquefois , nous le surpassons  
 même.

Je voi dans sa folie un trait de jugement ,  
 Il se croit une brute , il vit brutalement :  
 Mais nous , c'est encor pis : orgueilleux que nous sommes ,  
 Nous ne raisonnons point , & nous nous croyons  
 hommes.

Toi donc qui , dans tes mœurs indignes de ton rang.  
 Examines si peu ton devoir & ton sang ;  
 Vicomte , à qui l'orgueil , le luxe & la mollesse ,  
 Ont paru jusqu'ici trois titres de noblesse ;  
 Juge , qui sur tes yeux n'as pu , même un seul jour ,  
 Souffrir d'autre bandeau que celui de l'amour ;  
 Moine , qui dans l'ardeur d'allier des familles ,  
 Vas pour les soupirans à la quête des filles ,  
 Et qui sçais l'opéra pour l'apprendre aux parloirs ;  
 Chanoine efféminé , qui sourit aux miroirs ;  
 Toi qui , bien que pourvu de grosses Abbayes ,  
 Ne nous parois Abbé que dans tes armoiries ;  
 Toi qui dans tes Sermons pleins de faux ornemens ,  
 Fais dire au Saint-Esprit des phrases de Romans ;  
 Curé , dont tout le zèle est une humeur bourrue ;  
 Abbesse , que Satan fait loger sur la rue ;  
 Prélat , bien moins Prélat que bourgeois de Paris ;  
 Directeur , si jaloux , même des vieux maris ;  
 Enfin toi qui démens tout ce que tu crois être ,  
 Veux-tu connoître un fou ? Tu n'as qu'à te connoître.

Mais je vous entens tous me baptiser fort mal ;  
 Me traiter d'impudent , m'appeller Juvénal.  
 En quoi Poi-je imité ? Je n'ai point dans mes rimes  
 Découvert , comme lui la nudité des crimes ;

Et si les moindres mots pinçoient pour éveiller ,  
Les plus hardis des miens n'ont fait que châtouiller.

Ah ! S'il venoit ici vous prêcher , sous insignes ,  
Mortels , qui du nom d'homme êtes si fort indignes ;  
Oui , si vous pouviez voir ce Censeur bilieux  
Sur vos égaremens jeter un peu les yeux ,  
Vous le verriez outré , comme Feuillet en chaire ,  
Vous livrer au Démon avec toute la terre ,  
N'éclairer jamais rien sans y mettre le feu ,  
Et faire toujours trop ce que je fais trop peu.

Mais , je ne raille ici qu'un seul de tous les  
Moines ,

Mais il les peindroit tous comme de faux Antoinnes ,  
*Ces Moines , diroit-il , ont d'étranges défauts ;  
Ceux qui ne sont qu'oisifs sont les bons de Clervaux.  
Dès qu'un Célestin touffe il lui faut de la viande.  
La jambe du Feuillant sent la paste d'amande.  
Le Capucin voyage un mois pour un sermon.  
Le Fontevrault s'occupe à tripler son menton.  
Le Carme est devenu marchand de Scapulaire.  
Parmi les Jacobins point de foi qu'au Rosaire.  
La guerre au Recollet donne un air Cavalier.  
Le Cordelier enfin est toujours Cordelier.*

Juvénal prêche ici , je ne suis qu'un copiste ;  
Car voit-on que jamais j'aille à la Calviniste ,  
Traiter de faux Réclus tous ces hommes divins ,  
Et décanoniser tant de milliers de Saints ?  
Un Prélat de Bellay fut dans cette manie ,  
Mais m'a-t-il en mourant résigné son génie ?  
Quoi ! dès qu'un seul Chartreux s'érige en gazetier  
Tout son Ordre céleste est du même métier ?  
Et je déclarerois tout un Couvent faussaire ,  
Pour des titres qu'un Moine auroit sçu contrefaire !  
Un d'entr'eux a changé sa Bible en Alcoran ,  
Donc , tout Coqueluchon est devenu Turban ?

Toutefois à la Cour , où le seul froc fait rire ,  
Tout Moine paroît fou , quoi que j'en puisse dire.

Mais sçais-tu , Courtisan , que ces prétendus fous ,  
Tandis que tu ris d'eux , tu les fais pleurer tous ?

Tous ? Oui tous ; car l'abyme où tu te précipites ;  
Ne les rend-il pas tous de pieux Héraclites ?

Hé ! Qu'est-ce que ta Cour ? C'est un peuple en  
fureur ,  
Qui de traits médifans s'entreperce le cœur.  
Là , l'honnête homme est seul , quand le sort l'aban-  
donne.

L'honneur n'y conclut rien , quand l'intérêt raisonne ;  
On oblige à la Cour pour mieux desobliger.  
On ne pardonne là que pour mieux se venger.  
O Cour , maligne Cour ! quel est donc ta folie ?  
Celle des fous malins qu'on enferme & qu'on lie.

Autres fous dangereux : ce sont nos Magistrats ,  
Fourbes , vindicatifs , avarés , scélérats.

Rimeur , me dit l'un d'eux , oses-tu bien écrire  
Ce que LA BRIFFE même à peine ose nous dire ?

Encor , ne se sert-il que de ce stile heureux ,  
Qui , sans nous irriter , rend nos défauts affreux.

Oui , ma verve , il est vrai , se tournoit en furie.  
Muse , ne prenons plus qu'un ton de raillerie.  
D'accord. Mais qui railler ? Tant de gros Partisans.  
Hé bien ! non mons-les donc fous simples , bonnes gens.  
Bonnes gens. Et pourquoi ? C'est que ce qu'ils vont  
prendre ,

Ce n'est qu'en bons larrons , ils sont sûrs de le rendre.  
Ne nous fâchons donc plus des airs d'Ambassadeur  
Qu'ont de gros Financiers nommés jadis La Fleur.  
Patience. Un beau jour leurs fleuves d'opulence  
Rejoindront l'Océan des Thrésors de la France.

Mais puisque nous voilà sur les fous innocens ,  
En voici deux ou trois des plus divertissans.

Quand un Rimeur grossier récite , avec emphase ;  
Ce qui sur le Parnasse endort jusqu'à Pégase :  
Quand un homme alité fait cas d'un Médecin  
Qui fait tout , excepté l'art de le rendre sain :  
Quand un fils de Maçon prend des armes si belles ;  
Qu'un Peintre y va la nuit ajouter deux truelles ;  
Quand mille fous pareils font rire l'Univers ,  
Ne bâissent-ils pas leur loge dans mes vers ?

Maïs ne dois-je pas là, m'en faire une à moi-même,  
 Qui crois pouvoir guérir avec mon seul poëme  
 Des fous que je verrai le lire avec horreur,  
 Et changer contre moi, leur folie en fureur?

Qu'ils songent toutefois qu'en ne nommant per-  
 sonne,

J'adresse au seul public les avis que je donne;  
 Et que, si je m'échape à nommer deux rimeurs,  
 C'est qu'ils sont morts. De plus, ce n'est point pour  
 les mœurs.

Depuis le jour fatal que l'Abbé du Cotagne,  
 Malgré moi, dans mes vers s'est cru nommé Persagne,  
 Moi qui suis scrupuleux, je crains plus que l'enfer  
 D'user dans mes écrits, même de noms en l'air.

Tel qui rime à ces noms croit toujours qu'on le pique.  
 Le peuple aussi le croit. Un Auteur satirique  
 Dépeignit l'autre jour un fou plein de fierté,  
 Lui donnant certain nom qu'il avoit inventé :

Ce nom imaginaire est l'Abbé d'Ignarolle.

Chacun dit aussi-tôt, *Hé c'est l'Abbé Barolle.*

Barolle en fit du bruit, s'en plaignit tout de bon,

Et fit tant qu'Ignarolle est devenu son nom.

Peut-être que ceci passe encor pour satire :

Parlons donc d'un mortel dont on ne peut médire.

C'en est fait. Tous mes fous se sont évanouis.

Et mon plaisir unique est d'admirer L O U I S.

Ah ! quel bonheur, GRAND ROI, je trouve  
 en toi sans peine,

Ce que j'ai tant cherché dans la nature humaine,

Et ce que dans ton ame a puisé ton DAUPHIN;

Grandeur, bonté, sagesse, honneur, un homme enfin.



# SATIRE II.

*On ne sait pas précisément en quelle année elle fut faite*

**C**HRYSOSTOME François , Censeur Evangélique.  
 Aussi profond Docteur qu'Orateur pathétique.  
 Bourdaloue , il est vrai qu'on voit dans tes discours  
 Des beautés que l'art même ignorera toujours ;  
 Il est vrai que toi seul tu sçais te faire un stile ,  
 Que l'on trouve à la Cour aussi bien qu'à la Ville.  
 Mais tu n'es pas moins grand , lorsque quelque  
 pécheur

Te découvre en secret la lèpre de son cœur.  
 C'est-là que faisant taire & l'art & la nature ,  
 Ta bouche fait parler la grace toute pure ;  
 Et que ta charité , pieux Samaritain ,  
 Verse sans intérêt de l'huile avec du vin.  
 Ah ! que de Directeurs sçavent peu ces pratiques !  
 Que l'Eglise est fertile en dévots empyriques !  
 Que de saints charlatans , au lieu de nous guérir ,  
 Prennent de notre argent pour nous faire mourir !  
 Pénitens endurcis , que rien ne vous afflige ;  
 L'or sçaura diriger celui qui vous dirige.  
 Dès qu'on fait briller l'or , le Prêtre est caressant  
 Et le plus criminel lui paroît innocent.  
 Si vous voulez fléchir ce Juge de vos vices ,  
 Comme aux Juges du siècle il lui faut des épices.  
 Lorsque le Confesseur reçoit de certains droits ,  
 Tout pardon est scellé du grand sceau de la croix.  
 On gagne un Directeur comme on gagne une Belle  
 Sans la bourse il est dur , autant qu'elle est cruelle  
 En un mot , le bon Pere est doux comme un agneau  
 Lorsque son Tribunal vaut autant qu'un Bureau.  
 Criminelle douceur ! charité mercenaire !  
 Mais de quoi vivra donc ce Prêtre , ce bon Pere ?



Tout Prêtre, dit Saint Paul, doit vivre de l'Autel.  
Oui, vivre, c'est bien dit, c'est le droit naturel :  
Mais vivre, est-ce voler tant de riches bigottes ?  
Et plus que l'héritier, hériter des plus fottes ?  
Est-ce monopoliser sur tous les cas verveux,  
Et vendre au poids de l'or le droit d'être amoureux ?  
Est-ce adoucir sa voix au son des grosses pièces ?  
Est-ce de legs pieux doter toutes ses nièces ?  
Est-ce garder pour soi l'argent des Hôpitaux ?  
Est-ce enfin retenir ou nier les dépôts ?  
Non, non, ce n'est pas là ce qu'on appelle vivre,  
C'est surpasser Tartuffe, ou du moins c'est le suivre ;  
C'est des Bourgeois d'Alger imiter le trafic ;  
C'est au pied des Autels voler le bien public.  
En un mot, c'est piller avec plus d'insolence,  
Que le plus scelerat qui court à la potence.

Tout doux, me dira-t-on, vos vers sont trop mordans.

Hé bien ! les Directeurs sont tous d'honnêtes gens :  
Ils sont tous Archi-saints, j'en connois un entr'autres,  
Mais un qui vaut lui seul, plus que les douze Apôtres ;  
C'est un vieillard zélé jusqu'à se trouver mal,  
S'il ne tient une Dame au Confessionnal.  
Quand donc il n'en tient plus, il court toute l'Eglise,  
Et dès qu'il en verra quelqu'une assez bien mise,  
Il s'approchera d'elle, & d'abord lui dira,  
Si vous voulez, Madame, on vous confessera.  
Qu'on est édifié lorsqu'on voit une Belle,  
Assise près d'un Moine au fond d'une Chapelle ;  
Bon Dieu ! qu'il se fait là d'ouvertures de cœur !  
Mais Sathan & la chair ne leur font-ils point peur ?  
Ah non ! leur chair est morte, & Sathan est trop bête  
Pour faire son profit d'un si saint tête-à-tête.  
Si l'on en croit pourtant ce qu'en dit un dévot,  
Leur chair se ressuscite, & Sathan n'est pas sot.  
Quand certain Directeur parle à sa Sunamite,  
Je voudrois bien sçavoir pourquoi son cœur palpite :  
Palpiter est-ce un mal ? il vient de charité.  
Oui, mais le cœur de Paul a-t-il tant palpité ?

Non : car en ce tems-là la charité grossière  
N'aimoit pas le prochain de la belle manière.

Je n'aurai jamais fait s'il faut spécifier ,  
Tous les Saints Confesseurs de mon Calendrier :  
Il en est de tout âge , il en est de tout Ordre ,  
Sur qui cent Despreaux ne pourroient jamais mordre.  
L'un recherche si peu la gloire & l'intérêt ,  
Qu'une jeune Grisetle est tout ce qu'il lui plaît ,  
La charité de l'autre est pour les Demoiselles ,  
Dont il prend tant de soin qu'il est toujours chez  
elles.

L'autre les jours de jeûne invente avec esprit ,  
L'art de manger le soir un peu de poisson frit ;  
L'autre enfin , pour sonder le cœur de ses dévotes ,  
Vient à l'Opéra même examiner leurs fautes ;  
Et derrière un treillis , pour n'être point connu ,  
Le vieillard scrupuleux voit tout & n'est point vu.  
Parmi les Directeurs certains jeunes novices  
N'aiment point le détail de la plupart des vices.  
Mais comme ils n'ont d'ardeur que pour la chasteté ,  
Qu'une Dame ait lâché le mot d'impureté ,  
Ils ont pour l'éplucher cent jolis tours d'adresses.  
Ils lui font tout conter , soupirs , baisers , caresses ,  
Postures , pâmoisons , & tout ce qui s'ensuit.  
La Dame après cela le fait rêver la nuit.  
Si ces furets d'amour font pourtant trop d'enquêtes ,  
Faites-vous confesser par ces vieillards honnêtes ,  
Par ces Docteurs benins , qui pour toute leçon ,  
A chaque gros péché vous disent toujours , Bon.

Mais à propos de bon , l'on m'a dit qu'un bon Prêtre ,  
Dont le visage doux l'avoit rendu le maître  
De cent cœurs féminins , qui l'aimoient plus que Dieu.  
L'on m'a donc dit , qu'un jour sortant de certain lieu ,  
Ce lieu , c'est le logis d'une jeune dévote ,  
Il huma du ferein , mais ce fut par sa faute ;  
Car que n'abregeoit-il tous ces pieux discours.  
Lui qui venoit prêcher la belle tous les jours ?  
Le voilà donc fort mal ; ce gros rhume l'affomme ;  
Tout le quartier le sçait ; chacun dit , Le pauvre homme !

Et trente postillons le lendemain matin ,  
Arrivent dans sa chambre une écuelle à la main.  
Ce sont trente laquais d'autant de Pénitentes ,  
Portant tous des bouillons de viandes succulentes :  
Mais lequel prendra-t-il de ces trente bouillons ,  
Tous également grands , tous également bons ?  
D'ailleurs , qu'il en prenne un , voilà vingt-neuf  
jalouses :

Car toutes pour lui seul ont un vrai cœur d'épouses.  
Sa servante , qui voit que le péril est grand ,  
Prend pleine une cuillier de chaque restaurant ;  
Et sans tant de façon , sans tant de simagrées ,  
Fait un maître bouillon de trente cuillerées.  
Le Saint rempli de joie & d'admiration ,  
Donne à ce consommé sa bénédiction ;  
Et par un doux transport de charité divine ,  
Que je t'aime , dit-il , ma pauvre Catherine !  
Le bouillon pris ensuite , il prononce ces mots :  
Ah ! bouillon des bouillons , remède à tous mes maux !  
Des Dames cependant , dont l'ame chagrinée ,  
De ces trente bouillons reçûs la matinée ,  
Viennent sçavoir quel est le bouillon favori ;  
Mais cet homme de Dieu , qui n'a jamais menti ,  
Les prend l'une après l'autre , & leur dit à l'oreille ;  
Que votre consommé , ma fille , a fait merveille !  
Mais ne raillai-je point par un esprit d'aigreur ?  
Non , c'est par charité que je fais le railleur ;  
Car tous ces mots plaisans qui font valoir mes rimes ,  
Sont des voiles chrétiens qui couvrent bien des crimes.

Oui , si comme un Agnès , je parlois simplement ,  
Et si je ne couvrois le vice d'enjouement ,  
La nudité sans doute offenserait la vue.  
La vertu seule a droit de plaire toute nue.  
Dirai-je ingénument : tel Prêtre fait mal ,  
De ne se point servir de Confessionnal.  
Nez à nez , joue à joue , il confesse les Dames ;  
Il tient toujours long-tems toutes les belles femmes ;  
Il veut toujours sçavoir comme font les Maris ,  
Il est tellement fou de sa dévote Iris ,

Qu'il est même jaloux de quiconque la loue.  
Quand il part pour les champs , il lui dit à la joue :  
Adieu , ma chere fille , adieu , mon tendre cœur ;  
Aimez bien votre Pere , aimez bien le Seigneur.  
Soyez toute à tous deux , plus d'amans en campagne,  
Sur-tout ne souffrez point l'Abbé de la Persagne.  
Il fait le scrupuleux , il ne l'est point du tout ,  
Il pousseroit bientôt une Lucrèce à bout.  
D'ailleurs pour un galant son bien est assez mince ;  
Il est gueux à Paris autant qu'à la Province.  
Il n'a jamais chez lui fait que des déjeunés.  
Et de quoi vit-il donc ? il vit ou des dinés ,  
Qu'il va toujours quêter de famille en famille ,  
Ou des collations qu'il attrappe à la grille :  
Car il va souvent là s'offrir pour des sermons ,  
Qu'on dit être farcis de cent termes gascons.  
Ceci , ma chere fille , est dit sans médifance ,  
Ce n'est que pour le bien de votre conscience.

Hé bien ! si vous voulez de la simplicité ,  
En voilà ; mais pourrois-je avoir la cruauté ,  
De faire ici passer chaque sot en revue ,  
Pour les percer des traits d'une langue ingénue ?  
Non , ce seroit médire , au lieu de censurer.  
Je dois mordre , il est vrai , mais non pas déchirer.  
Ne découvrons donc point toutes les amourrettes  
De ceux qui vont tenter jusqu'à deux sœurs Colletes.  
Et qui lâchant la bride à d'infâmes désirs ,  
Dans un long sacrilège épuisent leurs plaisirs.  
Laissons-là ce cher Pere & cette chere fille ,  
Que l'autre jour Desgrais logea dans la Bastille ;  
Et qui niant toujours leurs crimes découverts ,  
N'ont fait depuis qu'un saut de la Grève aux enfers ,  
Que celui qui mena sa pénitente à Londres.  
Afin qu'en sûreté la poulette y pût pondre ,  
Que ces deux , qu'une vieille a vus dans un en-  
droit ,  
Régler à coups de poings qui la dirigeroit :  
Que celui qui jamais ne prit aucun clystère ,  
Que lorsque sa dévote a fait l'Apothicaire ,

Que celui qui trouvant Philis malade au lit,  
Tâte par tout pour voir si son accès finit :  
Que ce Prêtre zélé, qui pour les moindres fautes ,  
La discipline en main , fustigeoit ses dévotes ?  
Que celui qui voulant mortifier leur chair ,  
Lui-même leur mettoit des ceintures de fer :  
Que mille autres encor , dont nous n'osons rien dire ,  
Ne soient jamais pour nous des sujets de satire.  
Car si nous prétendons que leurs cœurs soient tou-  
chés ,

Laissons-là les pécheurs , & n'allons qu'aux péchés ;  
Et sur ces péchés même usons de retenue ,  
Ne montrons que le buste , & cachons la statue ,  
Ou pour avoir un stile encore plus chrétien ,  
Ne faisons voir le mal qu'en faisant voir le bien.  
On peut par la bonté distinguer la malice ,  
Et la vertu suffit pour détourner le vice.  
Paroissez donc ici vertueux Directeurs ,  
Venez purifier mes rimes par vos mœurs :  
Je n'ai que trop long-tems infecté ma satire  
De l'air contagieux que le crime respire.

Pardon , Censeur Chrétien , pardon , pieux lecteur ,  
Si quelqu'un de mes vers t'a fait bondir le cœur ;  
J'ai cru ne rien cacher de tout ce qui t'effraye ,  
Pour guérir les blessés , il faut sonder la playe ;  
Mais vous , fiers libertins , goguenards impudens ,  
Vous aussi , faux zélés , Calvinistes mordans ,  
N'allez pas vous servir des traits de ma colère  
Contre les Directeurs que l'Eglise révère.

Nous blâmons comme vous les cœurs Pharisiens ,  
Comme nous donc aussi , louez les cœurs Chrétiens ;  
Le bien doit toujours plaire. Entre tous les Apôtres ,  
Vous en détestez un , détestez-vous les autres ?  
Hé quoi ? si dans la fange un impie est tombé ,  
Un Saint au même endroit doit-il être embourbé ?  
Non , louez donc tous ceux qui , comme Bourdaloue ,  
Débourbent les pécheurs , sans entrer dans la boue ;  
Et qui par l'onction d'un air mortifié ,  
Embaument les Chrétiens qu'ils ont purifié ;

Ils ne consentent point à ces folles tendresses  
Qui les rendroient pécheurs auprès des péchereuses.  
Ils ont le cœur d'un pere, & non pas d'un amant,  
Le Prêtre seul dans eux agit incessamment;  
On les voit sans scandale aimer des Madeleines,  
Ne parler que d'eau vive à des Samaritaines,  
Sous l'habit du Pasteur ne point cacher de loups,  
Sans bassesse d'esprit se faire tout à tous,  
Instruire également la Soubrette & la Dame,  
S'intéresser pour l'homme autant que pour la femme,  
Courir tout l'Univers pour sauver les pécheurs,  
Et devenir enfin de seconds Redempteurs.  
Vous ne verrez jamais de saints Juges se plaire,  
A trop interroger une femme adultère;  
Quand elle aura promis de ne pécher jamais,  
Ils ne songeront plus qu'à l'envoyer en paix  
Vous ne les verrez point par politique humaine,  
Sécher dans l'embarras d'une affaire mondaine;  
Tout Médecin du Ciel ne doit s'inquiéter  
Que d'un Lazar mort qu'il faut ressusciter.  
S'ils exhortent Marie à devenir fervente,  
La bienséance veut que Marthe soit présente.  
Ils n'osent d'un hymen conduire le secret,  
Ni même se trouver au festin qu'on y fait;  
Car ce n'est plus le tems de faire des miracles:  
Enfin toutes leurs mœurs, comme de saints oracles,  
T'apprennent, Directeur, que pour devenir grand,  
Tu dois rendre comme eux l'Évangile vivant;  
Et que tu soutiens mal ta dignité suprême,  
Si le Seigneur dans toi, n'est bien plus que toi-même.



# SATIRE III.

CONTRE UNE MERE COQUETTE,  
qui donnoit mauvais exemple à sa  
fille, qui n'avoit encore que six ans.

*Elle fut faite en l'année 1687.*

MERE, crains pour ta fille. Elle examine en toi  
L'esprit, l'air, tout enfin jusqu'au je ne *sai* quoi.  
Le pis pour cette enfant, dont tu fais les délices,  
C'est qu'elle aime bien moins tes vertus que tes vices.  
Ne t'imagine plus que sa simplicité  
Puisse contre tes mœurs la mettre en sûreté.  
Quoiqu'ailleurs quelquefois son enfance sommeille;  
Elle est auprès de toi tout œil & tout oreille.

Quand donc elle t'a vu t'occuper si long-tems  
A planter sur ta tête un Jardin\* de rubans :  
Quand son œil curieux admire à ta toilette  
L'étalage galant d'un bufet de Coquette :  
Quand elle y voit sur-tout la drogue & le pinceau ;  
Qui servent les matins à te repeindre en beau :  
Quand un mouchoir mal mis , mais non pas pas  
mégarde ,  
Te découvre à l'endroit que tu veux qu'on regarde :  
Quand dans ton cabinet elle te voit les soirs  
Tenir avant le bal un conseil de miroirs ,  
Changer en faux Printems ta véritable Automne ;  
Et ne montrer en toi rien moins que ta personne :  
Enfin quand elle a vu qu'on ne te fait la cour  
Qu'après que tu t'es fait ton visage de jour ;  
Crois-tu qu'elle ait jamais cette sainte sagesse  
Que l'on puise à Saint Cyr dès la tendre jeunesse ;

\* Les femmes mettoient sur leur tête une grande quantité de rubans, qu'elles appelloient le choix, la palissade, &c.

Non : car tu dois un jour la voir avec effroi,  
 Courir dans ta carrière encor plus loin que toi,  
 Et ne se plus borner à la seule manie  
 De mettre comme toi des foux à l'agonie.

*Mais l'Epoux qu'elle aura se mettroit en courroux.*  
 Est ce qu'une Coquette a peur de son Epoux ?

Dès qu'une femme adore un fou qui la rend folle,  
 Dès qu'elle est d'un galant l'idolâtre & l'idole,  
 Aussi-tôt son époux n'est vu qu'avec dédain.  
 Aussi qu'est-il chez lui ? Rien. Un *George Dandin*.  
 S'il devenoit pourtant commode & pacifique,  
 Madame le feroit son premier domestique.

*Ta fille aura, dis-tu, quelqu'un de ces Maris  
 Qui prônent qu'une femme en faisant un souris  
 Pêche formellement contre le Décalogue.*

Mere, qu'on le plaindra ton gendre pédagogue !  
 Qui, dès qu'il aura vu ses plus grandes leçons  
 Près du premier blondin devenir des chansons,  
 Ira dans le Palais, suivi de sa famille,  
 Se confesser tout haut des péchés de ta fille,  
 Y joindre aussi les tiens, & ceux du suborneur,  
 Et souffrir mille affronts pour sauver son honneur.  
 Ainsi ta fille alors condamnée en Justice,  
 Ira dans un Couvent perpétuer son vice,  
 Quand même elle devroit se blotir dans un tour  
 Pour passer du côté que sera son amour.

Blame-lui cette Iris qui, pour cacher son âge,  
 De faux jour en faux jour fait passer son visage,  
 Et qui poudre si fort ses cheveux blanchissans,  
 Qu'on croit qu'ils sont tout noirs quand on les voit  
 tout blancs.

Une vieille Coquette a beau se contrefaire :  
 Dans son œil qui s'enfonce on lit son Baptistère.  
 Par-là, tout son visage est si déconcerté,  
 Qu'en dépit de lui-même il dit la vérité.

Qu'il coûte à cinquante ans de soins pour être belle !  
 Plus que d'efforts à vingt pour faire la cruelle.

Sur tout, malheur au teint qui n'est beau que par art,  
 En effet parois-tu sans un masque de fard ?



Je n'ai plus que pitié de ta couleur usée ;  
 As-tu remis ton fard ? Tu me fers de risée.  
 Oui , tandis qu'un vieux fou , qui ne t'a jamais plu ,  
 Chez toi , faute de mieux , vient se prendre à ta glu ,  
 Nous nous abandonnons au plaisir de médire ,  
 Lorsque nous avons vu ton plâtre nous sourire.  
 Que ta fille jamais n'aille , dans un saint lieu ,  
 Quêter des cœurs pour elle & des deniers pour Dieu.  
 Dis-lui que le Théâtre est le plus sûr azile  
 Où Satan vienne en paix prêcher son Evangile.  
 Là , pour vanter le crime il lui donne un beau nom.  
 L'adultère est Vénus , & l'inceste est Junon.  
 Que ta fille au plutôt sachant ces artifices ,  
 N'aille donc voir jamais déifier les vices.  
 Toutefois quand Esther instruit ses spectateurs  
 A fixer leurs plaisirs dans les plus saintes mœurs  
 Quand elle étale aux yeux ses innocens spectacles,  
 Accours avec ta fille entendre ses oracles.

## S A T I R E I V.

A MONSIEUR BONTEMS,  
 Gouverneur de Versailles.

*Elle fut faite en l'année 1689. l'Auteur étant  
 Curé de Garnay.*

P R O D I G E de la Cour , ami tendre & sincère ,  
 B O N T E M S , fais-moi l'honneur de plaindre ma  
 misère.  
 La maison que j'habite est un taudis plein d'eau ,  
 Où l'air est empesté comme dans un tombeau.  
 Tout est dans mon desert ou marais, ou montagne  
 Un seul chemin de fange est toute ma campagne.  
 Là , le tems est si long , & le brouillard si noir ,  
 Que je prens tous les jours le midi pour le soir.

Bon Dieu quel Tivoli pour un enfant d'Horace!  
 Ne t'étonne donc pas si, sur un tel Parnasse,  
 Chaque mot que j'écris n'est plus assaisonné  
 Du sel qui manque aux vers de Baudinet l'aîné.\*  
 J'imiterois ailleurs Despreaux & Molière,  
 Mais je ne puis ici ressembler qu'à Banniére.\*  
 Je ne suis pourtant pas tout-à-fait comme lui,  
 Dans lui, c'est la nature; & dans moi, c'est l'ennui.

Hé! qui ne s'ennuieroit d'une Salle aquatique,  
 Où vingt crapauds privés me donnent la musique  
 Là, le jour les hiboux volent comme la nuit!  
 Près-de-là, cinq moulins me font un si grand bruit.  
 Que je ne m'endors plus qu'en lisant Charlemagne.  
 Ou quelque vieux Sermon pillé par du Cotagne.\*

D'autre part, mon village est plein de gros manans  
 Picards en apparence, & dans le fond Normans.  
 L'un me vole un chapon, qui m'est si nécessaire,  
 Quand je veux que mon Juge entende mon affaire  
 L'autre, en montrant mon seing contrefait par  
 l'Huissier,

Quoique mon débiteur, paroît mon créancier.

Excepté le Seigneur, que je trouve honnête homme  
 Tout est fourbe à Garnay, mais fourbe autant qu'à  
 Rome.

*Pour être gay, dis-tu, voy souvent ce Seigneur.*

Qui? moi? Le voir souvent? Oh non: j'ai trop  
 d'honneur.

On publieroit bientôt que j'en veux à sa femme,  
 Quoique mil six cent vingt ait vû naître la Dame  
 La médifance ici nous rend si réguliers,  
 Qu'on y voit circonspects jusqu'à des Cordeliers.

Je n'ai vu qu'un Baron, sans épouse, sans fille  
 Et donc cinq grands garçons font toute la famille  
 Mais comme il s'emportoit, & presque à tout mo-  
 ment,

Nous nous sommes brouillés, & tu vas voir com-  
 ment.

Il me disoit un jour : *Ma foi, je suis fort aise  
De vous voir si connu du Pere de la Chaise.  
C'est un homme d'honneur, & qui sert bien les gens.  
Si vous lui présentiez mes deux derniers enfans,  
Il leur feroit pleuvoir les Mitres sur la tête.*  
Monsieur, lui répondis-je, il est affable, honnête,  
Bienfaisant ; mais jamais il n'offre sa faveur  
Qu'à ceux dont il approuve & l'esprit & le cœur.  
Point de fausse vertu, point d'esprit de cabale,  
Un saint zèle, & sur-tout une sage morale,  
Comme c'est ce qu'il a, c'est ce qu'il veut qu'on ait.  
Ainsi vos deux Abbés, prêchant comme Feuillet,  
N'auront pas grand accès chez le Révérend Pere.  
Ils l'auront, me dit-il, & le Comte son frere,  
Sans vous, quand je voudrai, les lui présentera.  
Obliger, c'est pour vous un terrible Opéra,  
Pour lui, c'est ce qu'il aime ; aussi la renommée  
En fait un Courtisan dont la Cour est charmée.  
Non non, faire plaisir n'est pas votre talent.  
Peste soit des Curés qui portent l'habit blanc.

Après ces derniers mots, je fors, sans rien lui dire.  
Bien résolu d'abord d'en faire une Satire,  
Mais j'ai juré depuis que je n'en ferois rien.  
Ce seroit me venger, il faut être Chrétien.

J'irai pourtant bientôt voir quelqu'autre personne,  
Car j'aime à babiller presque autant qu'une Nonne.  
D'aller chez un Curé vuider plus d'un flacon,  
Moi qui ne fus jamais qu'ivrogne d'Hélicon,  
Je ne puis. C'est tout un de hanter un Chanoine.  
Que je m'expose enfin à l'entretien d'un Moine,  
Je n'y verrai qu'orgueil. S'il est de qualité,  
Il ne m'étourdira que de sa parenté.

S'il prêche, il ne faut pas que devant lui je loue  
Fléchier, Boileau, Gaillard, La Rue & Bou-  
daloue.

Comment, en parlant d'eux, ne les point élever?  
Ah ! j'aime mieux cent fois être seul, & crever.

O Cel ! que dans Paris une Cure est commode ?  
Le Curé ne va voir que des gens à sa mode.

Sur-tout jamais chez lui de femme à vieux haillons;  
 C'est toujours quelque Dame à carrosse, à Bouillons.  
 Il gagne au Mariage, au Service, au Baptême,  
 Sans qu'il y soit présent, & sans le savoir même.  
*Les Prônes sont gênants.* Point. D'un seul lieu commun  
 Il fait plusieurs discours qui n'en sont pourtant qu'un,  
 Bien plus. Que des deniers destinés pour l'aumône  
 Il achète une Charge, il est exempt du Prône.  
 J'oubliois deux plaisirs du Curé Bienheureux,  
 Il se traite en Evêque, & se chauffe en Chartreux.

Mais durant qu'il jouit de sa béatitude,  
 Pour moi, je n'envierois que quelque solitude,  
 Qui me fit fabriquer des vers d'un bon alloy,  
 Et chanter dignement les vertus de mon Roy.

Dis-lui donc quelquefois, mon illustre Mécène,  
 Qu'ici pour le louer, je suis trop à la gêne.  
 Ah! tandis qu'en Auguste il domte l'Univers,  
 Que ne puis-je en Horace, atteindre à de beaux vers.

## S A T I R E V.

*Présentée à S A MAJESTE' en l'Année 1694.*

C'EST ainsi que Damon, tantôt bien, tantôt mal,  
 Un jour, en plein Versailles, imitoit Juvénal.

Vertus que l'âge d'or fit regner sur la Terre,  
 LOUIS seul aujourd'hui ne vous fait point la guerre.  
 Non, probité, sagesse, équité, bonne-foy,  
 Vous ne regnez en paix que dans le cœur du R O Y.

Par ce début, j'attaque & la Cour & la Ville.  
 Mais n'importe : par-là, j'évapore ma bile.

J'étouffe, & m'ordonner d'arrêter mes vapeurs,  
 C'est dire à des Bigots, ne soyez plus trompeurs.

Ah! que sur-tout la Cour me rend atrabilaire!  
 Choquons-là. Mon plaisir est de lui bien déplaire.

Adieu Cour, où le cœur n'ose dire un seul mot;  
 Où le seul fourbe est sage, où l'honnête homme est sot.

Où Montausier n'est plus, où l'Evêque réside,  
Où, plutôt au Ciel qu'Amour n'eût pour maître qu'  
Ovide!

Où, malgré le Monarque, on voit dans un saint lieu,  
Dieu paroître une fable, & le Monarque un Dieu.  
Adieu Cour où le luxe est une bienfaisance,  
Où Tartuffe a trouvé la corne d'abondance,  
Où, ne jamais flatter, c'est être criminel,  
Où pour tout Evangile on a Machiavel.

C'est-là, qu'un créancier, le corps sec, le teint jaune,  
De tous ses débiteurs n'a pas même une aumône.  
Là, le moindre conseil que donne l'intérêt,  
Malgré les Beauvilliers, \* est toujours un Arrêt.

Qualité des grands cœurs, agréable franchise,  
Que l'on doit mépriser la Cour qui te méprise :  
Et qui croit qu'un Prélat s'est mis au rang des fous ;  
Pour m'avoir dit tout net : *J'ai parlé contre vous.*  
Qu'il ait l'esprit hautain même avec ses confières ;  
Que des Dames chez lui deviennent Grands-Vicaires ;  
Que son air de soldat l'accompagne à l'Autel ;  
Et qu'il soit sans raison mon ennemi mortel :  
En dépit de la Cour je l'aime & le révere,  
Et je lui passe tout, parce qu'il est sincère ;  
Et qu'il vaut mieux que toi, Marquis, dont l'amitié  
Plaint mon sort, il est vrai, mais le plaint sans pitié.  
Quand j'entens tes sermens, la colere m'enflamme :  
Ce sont de faux témoins apostés par ton ame.

Ne viens plus nous prôner la tendresse, l'ardeur ;  
C'est, comme si M \*\*\* nous prêchoit la pudeur.  
Possède la vertu que tu veux qu'on estime :  
Est-ce au Suisse à donner des leçons du sublime ?

Songez à bien imiter ce Courtisan parfait,  
Que tu n'as jusqu'ici que très-mal contrefait.  
Voudroit-il, comme toi, mettre au haut de sa table  
Un maraut toutpuissant, un faquin formidable ?  
Va-t-il à la faveur par le chemin battu ?  
Non, c'est par un sentier que lui fait la vertu.

Ces graces , ces bienfaits , que toi , tu voudrois vendre ,  
 Il se plaît à les faire à qui ne peut les rendre.  
 Si dans l'esprit des Grands la cabale nous perd ,  
 Alors , amis ou non , à coup sûr il nous sert.  
 Mais il prend plus de peine à cacher ses services ,  
 Que n'en prend l'hypocrite à déguiser ses vices.  
 Comme tous ses amis emportent tous ses soins ,  
 Il ne pense jamais à ses propres besoins ;  
 Il fait même empêcher qu'on ne les imagine.  
 Quand donc les connoît-on ? Quand le R o y les devine ?  
 Il n'a qu'un seul défaut dont-il est fort blâmé ,  
 C'est qu'il me haïroit si je l'avois nommé.

Hé ! quel moyen , dis-tu , qu'à la Cour on imite  
 L'homme sans intérêt , l'appui du seul mérite ?  
 Comment agir sans cesse , & n'agir point pour soi ?  
 Mais c'est par-là , Marquis , que l'on ressemble au  
 R o y.

Que fait ce grand Héros ? Est-ce pour sa personne ;  
 Qu'il court incessamment les hazards de Bellone ?  
 Et que sa prévoyance arme si sagement ,  
 Qu'elle semble n'agir que par enchantement ?  
 Non , c'est si peu pour lui , que c'est contre lui-même ;  
 Il jouissoit en paix de sa Grandeur suprême.  
 Ses rivaux effrayés de sièges , de combats ,  
 N'osoient plus murmurer , ou murmuroient tout bas ;  
 Il sembloit que l'éclat d'une si belle vie  
 Avoit enfin charmé jusqu'aux yeux de l'envie ;  
 Mais un peuple mutin déthronoit un grand Roy ;  
 Et déchiroit par tout le bandeau de la Foy.  
 L'Espagnol protegeoit l'erreur Luthérienne ,  
 Et le Démon de Londres étoit un Dieu dans Vienne.  
 Il falloit que LOUIS souffrît que sa valeur  
 Fût égale à son zèle & regnât dans son cœur.

Elle y regne. Et bien loin que la Ligue l'accable ,  
 Il vole à des exploits inconnus à la fable.  
 Il semble que le sort soit un de ses sujets ,  
 Que du sceau des destins il scelle ses projets.  
 Le moindre de ses coups est si sûr , que l'histoire ,  
 Dès qu'il marche au combat , peut marquer sa  
 victoire.

Il cesse quelquefois de faire tout frémir ,  
 Sur son char de triomphe il semble s'endormir :  
 Mais, Ligue, ton projet n'en est pas moins stérile.  
 LOUIS est Fabius , dès qu'il n'est pas Achille.  
 Oui , superbes vaincus , sachez que mon Héros  
 Triomphera de vous , même par son repos.  
 Ainsi , que ce vainqueur se hâte, ou temporise ,  
 Il fait tout , mais pour qui ? pour un Roy , pour  
 l'Eglise.

Conclu de-là , Marquis , que n'agir que pour toi,  
 C'est ne pas ressembler , c'est déplaire à ton Roy.  
 Pour charmer ce Héros , rends-toi l'ame héroïque.  
 Ce chemin de son cœur est sûr , mais c'est l'unique.  
 Chez d'autres Souverains ton sort seroit plus doux ;  
 Ils souffrent des défauts , parce qu'ils en ont tous.  
 L'un perd tous ses Etats & se croit un Achille.  
 L'autre quoique à trente ans , est encore pupille.  
 La fraude plaît à l'un, à l'autre c'est le vin.  
 Faire un Motet , chez l'autre est un don tout divin.  
 Pour entrer dans le cœur un Courtisan novice  
 Peut découvrir la brèche ou d'un foible ou d'un vice ;  
 Mais pour plaire à ton Roy qui n'a point de défaut ,  
 Le mérite parfait est le seul qu'il te faut.

---

E P I T R E  
 AU T R E ' S - R E V E R E N D  
 P E R E D E L A C H A I S E ,  
 C O N F E S S E U R D U R O Y .

*Présentée en l' Année 1690.*

**L**A CHAISE, lis mes vers , & les lis sans scrupule ;  
 J'y vais peindre un Bigot , un Abbé ridicule.  
 Qu'il apprenne aujourd'hui que tu connois son cœur ;  
 Et qu'il perdra son tems au métier d'imposteur :

Ce Tartufe est chez toi plus humble & plus honnête ;  
Qu'un jeune Mendiant ses premiers jours de quête.  
Lui qui ne dit que *Vous* à La-Rue , à Gaillard.

Dit , *Votre Révérence* , à ton frere Maillard. (a)

Comme il affecte en tout ce grand air de sagesse ;  
Que n'ont certains Abbés qu'à leur premiere Messe ,  
Il paroît si dévot , que , même d'assez près ,  
Quelquefois on l'a pris pour l'Abbé Desmarêts. (b)  
Il contrefait des yeux qu'on ne voit qu'à la Trappe.  
Il n'est point de Joly (c) que ce M\*\*\* n'attrappe.

Tu fais bien cependant qu'il est plein de fierté ;  
Jaloux , vindicatif , malin , traître , entêté.

*Point d'Evêché* , dit-il ; & lorsque sa Duchesse  
Presse une Maréchalle , & prie une Princesse  
D'en demander pour lui de beaux , près de Paris ;  
Il paroît pour la Crosse avoir un saint mépris.  
Mais il jure en secret à de jeunes suivantes ,  
Qu'elles disposeront des Dignités vacantes.  
Sais-tu pourquoi mes vers ne le ménagent pas ;  
C'est qu'il trouve à redire à d'excellens Prélats.

*Monsieur de Meaux* , dit-il , *devroit ne plus écrire*  
*Peut-il voir sans orgueil la gloire qu'il s'attire ;*  
*N'est-ce point vanité que d'employer du tems*  
*A se faire admirer , même des Protestans ?*

*Pour Monsieur de Châlons* , on ne peut qu'on n'estime  
*La force & la douceur du zèle qui l'anime :*  
*Mais peut-on devant Dieu l'exemter de péché*  
*Tandis qu'il logera sa mere à l'Evêché ?*

*Rien n'égale , il est vrai , les vertus de la Dame ;*  
*Mais il est scandaleux de loger une femme.*

Beaux sujets de médire , & d'être scrupuleux !

On raille en Allemagne un Evêque orgueilleux ;  
Qui prêchant l'an passé dans un Bourg près de Vienne ,  
Traita ses auditeurs de *Canailles Chrétiennes*.

(a) *Fameux Frere Jesuite, qui est auprès du très-Révérend Pere de la Chaise, & qui est tout le premier à rire de ceux qui le traitent de Votre Révérence.*

(b) *Abbé illustre & fort pieux, nommé à l'Evêché de Chartres.*

(c) *Monsieur Joly, Général de la mission, & vrai dévot, a été trompé par M. \* \* \* faux Dévot.*



Hé bien , mon faux dévot seroit encor plus vain ,  
 S'il pouvoit une fois se voir la Croffe en main.  
 Car cet esprit altier étant devenu maître ,  
 Croiroit s'encanailler s'il faluoit un Prêtre :  
 Il ne pourroit souffrir qu'avec un air grondeur  
 Un seul *Vous* échapé pour un *Votre Grandeur*.  
 Il est des Mandemens qui ne lui plairoient guères ;  
 Il faudroit y traiter ses Chanoines de *Freres*.  
 Son fier entêtement soutiendrait mille erreurs ,  
 Sous prétexte sur-tout de réformer les mœurs.  
 Bientôt , pour un chapeau , ce prétenda saint homme  
 Vendroit sa complaisance aux Puissances de Rome.  
 Il croiroit quelquefois mériter ton emploi.  
 Il espéreroit même être un jour plus que toi ,  
 Faire le Richelieu , voir tout sous sa puissance ;  
 Mais regner sous un Roi n'est plus la mode en France.  
 Enfin il deviendrait si fier & si hautain ,  
 Qu'un Gascon près de lui ne paroîtroit pas vain.  
 Tu vois là quelques traits de l'homme incomparable,  
 Que le sexe dévot juge canonisable.  
 Mais si cet homme est saint, il faut donc (a) que Bânier  
 Ait place auprès de lui dans le Kalendrier.  
 Il faut donc que Bigot, (a) malgré sa renommée,  
 Obtienne dans Aleth une fête chommée.

Guerre , guerre éternelle à ces hommes de bien  
 Qui , pour toute vertu , n'ont qu'un air de Chrétien.  
 Que ces grands imposteurs , prônés par tant de fottes,  
 Trouvent plus d'ennemis qu'ils ne font de Bigottes.  
 Que ces Pharisiens soient autant diffamés  
 Que Gèvres & Bignon se verront estimés.  
 Que mon Tartufe enfin se consume en faux zèle ,  
 Sans jamais rencontrer d'Orgon , (b) ni de Pernelle.  
 Bien plus : que ce *Pauvre-homme*, à la mort des Prélats,  
 Languisse pour leur Croffe , & ne l'obtienne pas.  
 En effet, l'imposteur mérite le supplice  
 D'agoniser toujours pour quelque Bénéfice.

(a) Noms en l'air. (b) Deux Personnages de la Comédie de Tartufe.

### 32 *EPIT. AUP. DE LACHAISE.*

Car de tous les chagrins c'est le plus accablant.  
On ne peut plus alors t'aborder qu'en tremblant.  
De quelle crainte, ô Ciel ! n'est-on point susceptible ?  
Georget \* même Georget paroît alors terrible.  
Hélas ! on craint si fort, qu'on perd le jugement  
Jusqu'à ne plus songer à ton abord charmant.  
Rien ne touche le cœur. On ne pense, on n'aspire  
Qu'à ce bienheureux oui, que tu ne dois pas dire.

Au sortir de ta salle, on raisonne à loisir  
Cent fois avec chagrin, pour une avec plaisir.  
Et ( qui pis est ) souvent, dans ce genre d'affaire,  
Plus le bon sens revient, & plus on désespère.

D'ailleurs, quel embarras ! que cent Compétiteurs,  
Qui peuvent quelquefois avoir pour Protecteurs  
Luxembourg, Catinat, Vauban, Lorges, Noailles,  
Qu'on ne craint pas moins là qu'aux sièges, qu'aux  
batailles.

Un seul mot de leur part, c'est un coup de canon.

Enfin, si par malheur l'illustre MAINTENON  
Présume qu'un saint homme édifiera la France,  
Et, sans le consulter, le met en concurrence;  
Bon Dieu ! que tout brigueur doit alors s'affliger !  
Un Chanoine en perdrait le boire & le manger.

Est-on sûr qu'on n'a rien ? ce n'est plus un martyr,  
On n'agonise plus : on étouffe, on expire ;  
Et pour mieux peindre encor un moment si fatal,

On est comme Bontems quand le ROY sent du mal :

Encor deux mots, La-Chaise, avant que je finisse.  
Tandis que l'impositeur, dont j'ai peint l'artifice,  
Pour les sièges vacans pousse mille soupirs,  
Laisse-le voltiger de desirs en desirs ;

Mais tandis que Boileau, qu'Anselme, que bien  
d'autres,

Suivent de plus en plus la trace des Apôtres,  
Se forment sur leur zèle & sur leur sainteté,  
Fais qu'ils n'imitent pas jusqu'à leur pauvreté.

\* Jeune domestique du Révérend Père. C'est lui qui ouvre & qui ferme la porte de l'Audience.

## E P I T R E

## A U N P R E' L A T.

**N**ON, Prélat, tu n'es plus enfant du premier homme.

Tu n'as plus dans ton cœur des pepins de la pomme.  
Quels seroient les défauts qu'on pourroit t'avoir vus ?

Tu fais donner un frein jusques à tes vertus.

Ni sage par froideur, ni dévot par caprice,

Tu n'as jamais été vertueux par un vice.

On ne remarque en toi ni brusque activité,

Ni zèle impatient, ni dure fermeté.

On n'y voit point sur-tout cette folle sagesse,

Qui veut qu'un jeune esprit soit exempt de jeunesse.

Et quand on a planté la vertu dans les cœurs,

Tu n'en veux pas avoir les fruits avant les fleurs.

Tes discours animés, mais sans fiel & sans bile,

Font avaler tout pur le lait de l'Evangile.

C'est par cette douceur que l'on te voit guérir

Des maux qu'un bilieux n'eût jamais fait qu'aigrir.

Car il n'est que trop sûr qu'enseigner en colère,

C'est s'opposer soi-même aux leçons qu'on veut faire.

Le Docteur n'instruit plus dès qu'il devient pédant.

On n'est point écouté quand on parle en grondant.

La pilule ne plaît que lorsqu'on l'enveloppe.

Ecoute à ce propos une fable d'Esopé.

Tu fais bien qu'Aquilon, le plus hardi des vents,

Brusque tous les mortels par ses emportemens.

On dit, qu'un jour ce Dieu, si bouffi de colère,

Voyant que le Soleil, Dieu doux & tutelaire,

Etoit de l'Univers la gloire & les amours,

En eut tant de dépit qu'il lui tint ce discours.

Sans doute il faut avoir bien de l'extravagance,

Pauvre Dieu, pour te croire un Dieu de conséquence.

Que fais-tu dans ton char , dont tu ne fors jamais ?  
Tu luis , & tes chevaux tu les conduis en paix.  
Voilà ce que tu fais aux Cieux & sur la terre.  
Mais moi , je suis semblable au maître du tonnerre :  
Je remplis quand je veux tout l'Univers d'effroi.  
Jusqu'aux Temples des Dieux tout tremble devant moi.  
Les souffles dont ma face est toute rebondie ,  
Souvent d'une étincelle on fait un incendie.  
Quoique tous mes discours ne soient rien que du  
vent ,

Je fais pourtant frémir tout homme qui m'entend.  
Enfin de tous côtés je fais faire naufrage ,  
Malgré toi , qui toujours veux dissiper l'orage.  
Tu vois donc bien par-là , que je ne te crains pas ;  
Toi qui n'es bon , tantôt qu'à fendre du verglas ,  
Tantôt qu'à dessécher Flore , Cérès , Pomone.

D'ailleurs tu ne fais rien que le Ciel ne l'ordonne.  
Mais moi , suis-je assez sot pour consulter les Dieux ?  
Non non , sans leur avis je deviens furieux.  
J'abbats les fleurs , les fruits , les roseaux & les chênes.  
De plus , s'aperçoit-on que jamais tu me gênes ,  
Et que tous tes rayons m'empêchent de souffler ?  
Non , petit Dieu ; mais moi je puis te désoler :  
Car , tu le fais , tes fleurs les plus favorisées ,  
A ma fureur souvent sont les plus exposées.  
Mais prouvons encor mieux que tu ne me vaux pas :

Tu vois ce Cavalier qui galope là-bas.  
Regarde son manteau , l'agrafe en est bien forte.  
Comme il n'est pourtant rien que mon souffle n'emporte ;  
Gageons que je l'arrache. En peux-tu faire autant ?  
Tu n'y vas pas si vite Aquilon à l'instant  
Fond sur le Cavalier , gronde , mugit , bourdonne ;  
Le Cavalier tient ferme , & l'agrafe est si bonne ,  
Qu'elle vaincroit encor un second Aquilon.  
Ce que fit donc ce Dieu , plus enflé qu'un ballon ,  
Fut , de perdre en une heure & son vent & sa peine  
Dès que le Dieu du jour l'aperçoit hors d'haleine :  
Aquilon , lui dit-il , jette les yeux sur moi ,  
Tu verras si je suis un Dieu moindre que toi.

Il borne à ces seuls mots sa douce raillerie.

Alors tous ses rayons donnent sur la prairie ;  
L'air s'échauffe si fort , que l'homme tout en eau ,  
Est doucement contraint de quitter son manteau.  
Voici le suc moral que couvre cette écorce ;  
On a tout par douceur, mais on n'a rien par force.

---

# E P I T R E

A MONSIEUR

LE DUC DE NEVERS ;

*Pour obtenir de lui qu'il publiât une Satire qu'il  
lui avoit entendu réciter.*

NEVERS , docte Nevers , quelle aimable Satire !  
Ceux mêmes dont tu ris, sont les premiers à rire :  
De plus, tout vicieux , dont tu nous fais horreur ,  
T'admire , & ne se plaint que de son propre cœur.  
Par tout on voit des vers hardis , avec justesse.

Tu joins l'enthousiasme à la délicatesse ;  
Là tout est simple & grand , là point de tour nouveau  
Qui n'ait les agrémens du véritable beau :  
C'est-là , que les Portraits n'ont rien de gigantesque ;  
Le grave n'est point froid , le plaisant point burlesque :

On n'y voit point sur-tout de ces vers languissans ,  
Dont l'un est pour la rime , & l'autre pour le sens.  
Dans les transitions , ta Muse , toujours sage ,  
Sait cacher au lecteur le moment du passage ;  
Là tout est vif , le trait perce aussitôt qu'il part ,  
La nature en un mot s'y conforme avec l'art.  
Pourquoi donc le public ne devoit-il pas lire  
Ce qu'il faut qu'il imite , ou du moins qu'il admire ?

Mais un Duc déroger jusques à se faire Auteur !  
 Un Duc ! un Duc , au plus doit n'être que Lecteur.  
 Quoi donc , Rome autrefois crut-elle que Lucrèce  
 Fût par ses nobles vers dégradé de noblesse ?  
 Quand Perse avoit le front couronné de lauriers ,  
 Par Edit des Censeurs devint-il roturier ?  
 Hé ! qui peut comme toi faire aimer la Satire ,  
 Boileau ? non non , Boileau ne sait plus que médire :  
 Quoi qu'il soit assez vieux , sa Muse d'aujourd'hui ,  
 De vingt ans pour le moins , est moins vieille que lui :  
 Il veut polir son vers qu'il croit encor sublime ;  
 Mais c'est en vain , son vers est plus dur que sa lime :  
 Qui pourroit plaire encor ? ce Malheureux Gacon ,  
 Dont le vers sent si fort la bourbe d'Hélicon.  
 Lui qui . . . Mais laissons-le barboter dans la fange ,  
 Son nom profaneroit ma Muse & ta louange.  
 Fais donc que le Public dise en lisant tes vers :  
 Horace n'est point mort , il est Duc de Nevers.

# P O E M E

SUR LES MAUVAIS GESTES  
 de ceux qui parlent en Public ,

ET SUR-TOUT

DES P R E' D I C A T E U R S.

C'EST en vain qu'un Docteur qui prêche  
 l'Evangile ,  
 Mêlé chrétiennement l'agréable & l'utile.  
 S'il ne joint un beau geste à l'art de bien parler ,  
 Si dans tout son dehors il ne sait se régler ,  
 Sa voix ne charme plus , sa phrase n'est plus belle ;  
 Dès l'exorde j'aspire à la gloire éternelle ;

Et dormant quelquefois sans interruption ,  
Je reçois en sursaut sa bénédiction.

Vous donc qui , pour prêcher , courez toute la terre ;  
Voulez-vous qu'un grand peuple assiège votre chaire ?  
Voulez-vous encherir les chaises & les bancs ,  
Et jusques au portail mettre en presse les gens ?  
Que votre œil avec vous me convainque & me touche ;  
On doit parler de l'œil autant que de la bouche.  
Que la crainte & l'espoir , que la haine & l'amour ;  
Comme sur un théâtre , y parlent tour à tour.  
Il est des Damoiseaux dont l'œillade amoureuse  
Accompagne toujours la phrase précieuse ;  
Qu'un air pareil jamais n'estémine vos yeux.  
J'aimerois mieux encor ces Prêcheurs furieux ,  
Qui portant vers le Ciel leurs regards effroyables ;  
Apostrophent les Saints comme on chasse les diables ;  
Et qui voulant prouver que le Seigneur est doux ,  
Gâtent leurs argumens par des yeux en courroux.

Sur-tout, gardez-vous bien, mémoires chancelantes,  
De montrer dans vos yeux deux prunelles roulantes.  
Quelle pitié , de voir l'Orateur entrepris ,  
Relire dans la voûte un Sermon mal appris !

Vos yeux vous rendent fots de plus d'une manière.  
Pourquoi , quand vous criez , fermez-vous la paupière ?  
Tel jadis l'Andabate , armé de son poignard ,  
Combattoit à l'aveugle , & vainquoit par hazard.

Mais vous , qui blâmez tant la paupière cousue ,  
Ne m'ouvrez pas des yeux où rien ne se remue.

Quel acteur êtes-vous , lorsque vous me parlez ,  
Votre gosier s'enflamme , & vos yeux sont gelés.

C'est ainsi qu'autrefois on voyoit des Idoles ,  
Sans animer leurs yeux , animer leurs paroles.

Mais si votre œil enfin s'obstine à se glacer ,  
Au cercle de Benoît \* il faudra vous placer.

Jadis un charlatan , docteur en Médecine ,  
Devina ( car chez eux vous savez qu'on devine )  
Que l'œil pouvoit avoir lui seul plus de cent maux.  
Mais moi qui de cet œil dois compter les défauts ,

\* Ouvrier en Figures de cire.

Sans faire le devin, j'en trouve plus de mille.  
 Tantôt je ris de voir une paupière agile  
 Se mouvoir par article, & joindre à chaque instant  
 Le jour avec la nuit dans un œil clignotant.  
 Tantôt d'un cours réglé la prunelle agitée,  
 D'un coin de l'œil à l'autre est sans cesse emportée.  
 Ainsi du Marché-neuf le Maure \* ingénieux  
 Fait jouer par minute un ressort dans ses yeux.  
 L'un poussant dans les airs ses regards pleins de zèle ;  
 Jusqu'au haut de son œil fait enfuir sa prunelle.  
 L'autre, sans y penser, nous met dans l'embarras ;  
 En voyant du côté qu'il ne regarde pas.  
 Ici, cet œil qui craint la trop grande lumière,  
 N'ose voir qu'au travers des poils de sa paupière.  
 Là, ce jeune étourdi regarde à tout hazard.  
 Mais voyons comment l'œil doit jeter son regard.  
 Veut-il de la tristesse exprimer les allarmes ?  
 Qu'une foible prunelle y nage dans les larmes.  
 Veut-il paroître gay ? Que les yeux & les ris  
 Fassent autour de lui mille agréables plis.  
 Doit-il être en fureur ? Que ses vives prunelles  
 D'une Comète en feu dardent mille étincelles.  
 Doit-il être percé des traits de la pitié ?  
 Que la langueur l'abbatte, & le ferme à moitié.  
 Dans l'amour, il est doux ; dans la haine, sévère.  
 Il est trouble, s'il craint ; il est clair, s'il espère.  
 Dans un étonnement il ne se peut mouvoir.  
 Dans une rêverie il regarde sans voir.  
 L'œil fait toujours du cœur les premières nouvelles.  
 C'est lui qui le premier épouse ses querelles,  
 Qui sert ses passions, qui suit ses intérêts,  
 Qui n'est point en repos si le cœur n'est en paix.  
 L'œil enfin pleure ou rit, quand le cœur le désire.  
 Mais que jamais le front n'ose leur contredire.  
 Il faut qu'à sa manière il fasse ce qu'ils font.  
 Ce qu'on voit peint dans l'œil, doit être écrit au front.  
 Il ne faut donc jamais que le front se sillonne,  
 S'il ne reçoit du cœur une loi qui l'ordonne,

\* Tête de Maure, qui remue les yeux, dans l'horloge du Marché-neuf.



Et si l'œil ne subit la loi tout le premier.

Un Docteur sans cela déclame en écolier.

Ainsi n'ayez point l'air de ce Missionnaire,  
Qui n'ayant ni le cœur ni l'œil plein de colère ;  
Contraint toujours son front à se rider pour rien ;

Que votre bouche aussi s'ouvre & se ferme bien ;  
Souvent d'un seul côté la bouche se renverse ,  
Et fait prendre à ses mots un chemin de traverse.  
Souvent , la bouche ouverte , on a beau s'efforcer ,  
Chaque lourde syllabe est une heure à passer.

Ici , cet Orateur qui pousse une invective ,  
A chaque mot qu'il dit , fait pleuvoir sa salive.  
Là , je ris de ce fat qu'on voit à tout propos  
Caresser sa pensée , & rire à tous ses mots.  
L'un , quand son front se ride , ayant un œil farouche ;  
Pour la moindre syllabe ouvre toute la bouche ,  
Et craignant que sa voix n'avorte entre ses dents ,  
Lance de ces poumons des mots toujours tonnans.  
L'autre , pour éviter ces manières outrées ,  
Ne parle qu'au travers de ses lèvres serrées ,  
Et , comme un instrument qui ne rend que des sons ;  
De ses mots retenus ne nous dit que les tons.  
Enfin on peut compter plus de mines burlesques ,  
Que n'en grava jamais Calot dans ses grotesques ;  
Et souvent , tel qui croit les autres grimaciers ,  
Est au haut de ma liste écrit tout des premiers.

Vous donc , de qui la bouche est digne de censure ;  
Croyez qu'il est honteux d'en outrer la figure.  
Ne remuez jamais vos lèvres qu'en parlant ,  
Et ne les ouvrez point pour attrapper du vent.

N'allez pas publier la loi de l'Evangile  
De l'air impétueux dont parloit la Sibylle.  
On soutient un mensonge avec emportement ,  
Mais une vérité doit se dire aisément.

Toutefois il est vrai qu'un ton plein d'énergie  
Doit des cœurs assoupis guérir la léthargie ;  
Mais quoique de la voix il faille s'efforcer ,  
La bouche n'a jamais le droit de grimacer.

Il ne suffit donc pas à l'Acteur qui se forme ,

Que son œil & son front reçoivent la réforme.  
 Sa bouche doit encor , en se réglant sur eux ,  
 Joindre son action à ce qu'ils font tous deux ;  
 Afin qu'après cela , tous trois d'intelligence  
 Forment sur le visage une triple alliance.  
 Ne croyons pourtant pas un visage parfait ,  
 Sitôt que dans l'Acteur ce bel accord s'est fait.  
 Le moindre mouvement d'une tête volage  
 Pourroit d'un Ange même enlaidir le visage.  
 En effet quand vos yeux , remplis de majesté ,  
 Des célestes esprits répandroient la clarté :  
 Quand Dieu sur votre front graveroit la figure  
 De ce T A U glorieux dont parle l'Écriture :  
 Quand votre bouche enfin , faisant sortir sa voix ;  
 D'un ton de Précurseur feroit trembler les Rois :  
 ( Ne prenez point ceci sur le pied d'hyperbole )  
 Si l'on voyoit toujours , de parole en parole ,  
 Sur le pivot du cou votre tête tourner ,  
 Ces trois talens qu'en vous je viens d'imaginer ;  
 Cette voix si terrible au plus fier auditoire ,  
 Ces yeux où Dieu feroit un essai de sa gloire ,  
 Ce front scellé du sceau de sa Divinité ,  
 Tout cela n'auroit plus qu'une vaine beauté.

Il ne faut pas aussi , gravités Espagnoles ,  
 Qu'une tête immobile énerve vos paroles.  
 On a de l'air d'un fat quand on est trop Caton.  
 Que ceux qui dans leur sein enfoncent leur menton ,  
 Ne mettent plus ainsi leur col à la torture ,  
 L'art ne permet jamais de forcer la nature.  
 Pour ceux de qui la tête affecte un air penché ,  
 Tartuffe eût fait comme eux , s'il eût jamais prêché.  
 Mais vous , de qui les mains & la tête branlante  
 Forcent chaque syllabe à devenir tremblante ;  
 Vous deviez autrefois avoir été choisis ,  
 Pour faire les trembleurs à l'Opéra d'Isis.

Nous voyons des Prêcheurs coëfés à la moutonne  
 Se faire les yeux grands , & la bouche mignone ,  
 Se radoucir la voix ; & pour tout geste enfin  
 Aux Dames d'alentour faire la belle main.

Est-ce-là nous tracer le chemin de la Gloire !  
Non. C'est faire l'amour à tout un Auditoire.  
Mais ce n'est pas ici qu'il faut moraliser ,  
Un maître n'a le droit que de dogmatiser.

Songez à ce Docteur , dont la voix pédantesque  
Donne un nouveau relief à son air soldatesque.  
Vous le voyez toujours campé comme un lutteur ,  
Avec ses poings fermés morguer son Auditeur.  
Il semble quand il veut pousser un syllogisme ,  
Qu'il appelle en duel tout le Christianisme ?  
Ou que , de sa fureur nous prenant pour témoins ;  
Il veuille défier le Diable à coups de poings.  
Mais l'âme des Chrétiens devient un champ stérile ;  
Quand de tels insensés y sèment l'Evangile.  
Car il n'est point de fou qui prêche utilement ,  
Et la sagesse en nous doit parler sagement.

On raconte qu'un jour certain Missionnaire ,  
Après mille raisons ne sachant plus que faire ,  
Pour convertir un Suisse instruit par Mélancthon ;  
Le convainquit enfin à grands coups de bâton.  
Or , si pour une fois le zèle Apostolique  
A rendu par miracle un bâton pathétique ,  
Conclura-t-on d'abord , qu'un Docteur furibond  
Ait droit de s'escrimer de son bras vagabond ?  
Non non. Un Orateur n'est point une furie.

Prêchez-donc sans fureur , & sans effronterie.  
Ne soyez ni trop lent , ni trop précipité ;  
Distinguez-bien l'air vif d'avec l'air emporté.  
Soyez grave sans faste , aisé sans nonchalance ,  
Modeste sans froideur , hardi sans insolence.  
Joignez vos agrémens aux règles de notre art ;  
Quiconque plaît sans lui , ne plaît que par hazard.  
Sans lui craignez toujours quelque trait de Satire.  
Et si cet Orateur que tout Paris admire ,  
Néglige avec succès l'art qu'il fait mieux que moi ;  
C'est qu'il est comme un Prince au-dessus de la Loi ;  
Je connois parmi nous certains sots immodestes ,  
Qui pour un mot tout seul vont nous faire cent  
gestes.

# 41 POÈME SUR LE GESTE.

J'en fai d'autres aussi, pour le moins aussi fots,  
 Qui, pour un geste seul, vont nous dire cent mots.  
 Mais du geste & du sens la mesure pareille  
 Doit autant charmer l'œil, qu'elle charme l'oreille.  
 Si le geste & le sens sont toujours de complot,  
 Un seul geste jamais ne dément un seul mot.  
 Sur-tout n'imitiez pas cet homme ridicule,  
 Dont le bras nonchalant fait toujours la pendule.  
 Au travers de vos doigts ne vous faites point voir,  
 Et ne nous prêchez point comme on cause au parloir.  
 Chez les nouveaux Acteurs, c'est un geste à la mode  
 Que de nager au bout de chaque période.  
 Chez d'autres apprentifs l'on passe pour galant,  
 Lorsqu'on écrit en l'air, & qu'on peint en parlant.  
 L'un semble d'une main encenser l'assemblée.  
 L'autre à ses doigts crochus paroît avoir l'onglée.  
 Celui-ci prend plaisir à montrer ses bras nuds.  
 Celui-là fait semblant de compter ses écus.  
 Ici, ce bras manchot jamais ne se déploie.  
 Là, ces doigts écartés font une patte d'oye.  
 Souvent charmé du sens dont mes discours sont  
 pleins,  
 Je m'applaudis moi-même, & fais claquer mes  
 mains.  
 Souvent je ne veux point que ma phrase finisse,  
 A moins que pour signal je ne frappe ma cuisse.  
 Tantôt, quand mon esprit n'imagine plus rien,  
 J'enfonce mon bonnet, qui tenoit déjà bien.  
 Quelquefois en poussant une voix de tonnerre,  
 Je fais le Timballier sur les bords de ma Chaire.



## A MESSIEURS DES MISSIONS ETRANGERES.

**P**ARTISANS trop zélés de la bonne Doctrine,  
 Ma foi vous avez bien la mine  
 De vous voir bientôt confondus.  
 Envain contre l'erreur votre esprit se mutine :  
 Le Pape est contre vous , Casanate n'est plus.  
 On monte les ressorts de la vieille machine  
 Pour prouver qu'on ne voit que dans Jansénius  
 Qu'il ne faut pas permettre aux Chrétiens de la  
 Chine  
 De fléchir le genoux devant Confucius.  
 C'est fort mal à propos que votre zèle crie ;  
 Quoi pour un peu d'idolâtrie ,  
 Qu'on peut rectifier avec l'intention ,  
 Il faut laisser périr toute une Nation.  
 Sachez que sans cette industrie  
 On auroit l'éternel chagrin  
 De n'honorer jamais la Céleste Patrie  
 De la face d'un Mandarin.  
 Ignorans dans le beau mystère ,  
 Vous auriez mieux fait de vous taire ;  
 Et de laisser parler vos commodes Docteurs ,  
 Qui toujours opposés à la morale austère  
 Dont vous alarmez les pécheurs ,  
 Nous conduisent au Ciel par un chemin de fleurs ;  
 Mais Jesus-Christ...encor...taisez-vous, je vous prie ;  
 Tous vos discours sont superflus.  
 Voulez-vous mieux savoir les secrets de Jesus  
 Que les Gens de sa Compagnie.

# EPIGRAMME.

*Contre un mauvais Auteur qui avoit fait  
un Poëme intitulé,*

## TOMBEAU DE TURENNE.

QUAND je vois Baudinet\* avoir l'ame si vaine,  
Que de nommer ses Vers le Tombeau de  
Turenne,

J'en raille, & je le dis tout net.

Quoi ! c'est-là le Tombeau d'un si grand Capitaine ?  
Non non, mettons au bas d'un Tombeau si mal fait,  
Cy gist le pauvre esprit qu'a perdu Baudinet.

\* Nom en l'air.

# P L A C E T

## A U R O Y,

*Pour lui demander une ABBAYE.*

NOUS avons GRAND HEROS deux desseins  
différens,

Vous, de vaincre vingt Rois; & moi vingt Concurrens,  
Mais l'un de ces desseins est mieux conduit que  
l'autre :

Que cependant tout iroit bien  
Si vous me répondiez du mien,  
Comme je vous répons du vôtre !

## M A D R I G A L

## A U R O Y.

*C'est une Muse en colère qui lui parle.*

**L** O U I S, je me vengerai bien.  
 Je ne te prédrai plus rien.  
 Te fasse qui voudra la charmante peinture  
 De ta gloire future.  
 Pourquoi suis-je poussée à bout ?  
 Je prédirois des coups plus beaux que ceux d'Achille ;  
 Mais hélas ! Vengeance inutile !  
 Ta Sagesse te prédit tout,

## M A D R I G A L

## A U R O Y,

*Sur la grande Victoire remportée par le Prince  
 LOUIS de B A D E sur les Turcs.*

**O** U Y, ce qu'on dit est vrai, que Bade & ses  
 Guerriers  
 Sont gorgés de butin, & couverts de laurier ;  
 Mais, s'ils savoient leur sort, ils gémiroient sans  
 cesse.  
 Comme ils seront bientôt tes victimes, GRAND ROY ;  
 La victoire à présent les pare & les engraisse  
 Pour les rendre dignes de toi.

---

B I L L E T  
A M E S S I E U R S  
D E L' A C A D É M I E  
F R A N Ç O I S E ,  
*SUR LA PRISE DE MONS.*

**I** L est donc vrai que M O N S est pris.  
Taisons-nous vous & moi , Messieurs les beaux esprits.  
L O U I S est au-dessus de vos Panegyriques ,  
Et G U I L L A U M E au-dessous de mes Vers satiriques.

---

M A D R I G A L  
A U T R E ' S - R E V E R E N D  
P E R E D E L A C H A I S E ,

*Sur ce que le Roy s'étoit trop exposé au Siège de Namur.*

**S** I le meilleur des Rois s'expose encor aux coups,  
Point de milieu , L A - C H A I S E . Ou nous devien-  
drons fous ,  
Ou nous mourrons d'inquiétude :  
Dis-lui donc , mais du ton qu'il faut,  
Qu'il corrige en lui ce défaut ,  
C'est son seul péché d'habitude.



## C H A N S O N

A M A D A M E

DE PONTCHARTRAIN,

*Qui dans le Château de Pontchartrain pressoit de-  
puis plusieurs jours l'Auteur de faire contr'elle  
une Satire.*

A H , quel écueil pour ma Satire  
Que Madame de Pontchartrain !  
Plus j'y veux trouver à redire ,  
Plus je vois que je rêve en vain.  
Est-il un plus cruel martyre  
Pour un railleur du genre humain ?  
Ah , quel écueil pour ma Satire  
Que Madame de Ponchartrain !

C'est bien malgré moi que j'admire  
Ce port noble , cet air serain ,  
Et ce majestueux sourire  
Dont le pouvoir est souverain.  
Ah , quel écueil pour ma Satire  
Que Madame de Ponchartrain !

Adieu , T O U R E I L , je me retire ;  
Ma Muse ailleurs ira son train.  
Elle ne vit que de médire ,  
Elle mourroit ici de faim.  
Ah , quel écueil pour ma Satire  
Que Madame de Ponchartrain !

## S O N N E T

A M O N S I E U R

L' A B B E' D E S M A R E T S,

*Nommé par le R O Y à l'Evêché de Chartres.*

P R E L A T, fois tout à tous : ne vis qu'en JESUS-  
C H R I S T.

Fais dire que sa Grace est l'ame de ton ame.  
Prends dans tous tes desseins les mesures qu'il prit.  
Ne puise qu'en son cœur un zèle qui t'enflamme.



Songe à bien distinguer la lettre de l'esprit.  
Croi que l'orgueil est bas, & l'avarice infâme.  
Et pour connoître mieux tout ce qui t'est prescrit,  
Voi ce qu'en un Prélat l'Apôtre loue & blâme.



Que la pompe jamais n'accompagne tes pas.  
Affaisonne toujours ce que tu nous diras,  
D'un beau *Je-ne-sai-quoi* qui corrige & qui plaise.



Repêche l'Hérétique échappé de nos Rets,  
Et que l'Evêque enfin de notre Diocèse  
Ne dégénère point de l'Abbé Desmaretz.

MADRIGAL

# M A D R I G A L A U R O Y ,

A P R E ' S L A V I C T O I R E  
D E S T E I N K E R Q U E ,

*Qui arriva deux mois après la Prise de NAMUR.*

**T** Andis que tes nouveaux exploits.  
Réjouissent tous les François,  
G R A N D R O I , le chagrin me dévore  
Pourquoi ce chagrin me dis-tu ?  
Hélas ! C'est que je tremble encore  
Des périls où Namur t'a vu.

# M A D R I G A L

A U T R E ' S - R E V E R E N D  
P E R E D E L A C H A I S E ,

*Qui devoit au plutôt parler au ROY d'une affaire  
de grande importance , où l'Auteur s'intéressoit  
beaucoup.*

**T** U vas bientôt décider de mon sort.  
Tout m'inquiète en cent manières.  
Non , les approches de la mort  
N'allarment pas plus fort.  
Ah , que sur-tout mes nuits ont d'heures meurtrières !  
La Chaise , dis pour moi certains mots bienfaisans.  
Parler en ma faveur , c'est dire les prières  
Pour les Agonisans.

---

# L E T T R E.

*LE TRE'S-REVEREND PERE DE LA-CHAISE ayant répondu à l'Auteur qu'il ressusciteroit infailliblement ; l'Auteur deux mois après lui écrivit cette Lettre en Vers.*

**L**A CHAISE, je suis mort. On n'en sçauroit douter.  
 Mais souvien-toi qu'un soir, en bonne compagnie,  
 Lorsque j'étois à l'agonie,  
 Tu me promis de me ressusciter.  
 Depuis deux mois cette promesse est faite :  
 D'ailleurs tu n'es pas faux Prophète,  
 Ainsi je dois bientôt sortir de mon tombeau.  
 Que ce miracle sera beau !  
 Qu'il étonnera la nature !  
 Car j'ai deux mois de pourriture.

---

# M A D R I G A L

A U T R E ' S - R E V E R E N D  
 P E R E D E L A C H A I S E

**I**L ne faut point qu'on s'imagine  
 Que le visage, que la mine  
 Disent vrai dans ce siècle-ci.  
 Quand donc mon visage, LA CHAISE,  
 Te dit que je suis à mon aise,  
 Songe bien qu'il en a menti.

# AUTRE LETTRE

AUTRE'S-REVEREND

PERE DE LA CHAISE,

TU me fais perdre patience,  
 LA CHAISE, c'en est fait, je cours à la vengeance.  
 Tu vas être à jamais en proie à mes bons mots.  
 Je vais de tous côtés publier tes défauts.  
 Mais peut-on contre toi prendre un ton de satire;  
 Hélas non ! tu n'as rien dont on puisse médire.  
 Je ne puis te blâmer, je n'y pense donc plus.  
 Mais je vais me venger de reste :  
 Je te connois humble & modeste,  
 Je vais de tous côtés publier tes vertus.

# MADRIGAL

AUTRE'S-REVEREND

PERE DE LA CHAISE.

*Sur ce que l'on promettoit à l'Auteur une Pension  
 de cinq cens écus.*

O U font-ils mes cinq cens écus ?  
 Je les cherche par tout ? ne les a-t-on point vus ?  
 Ah, qu'ils me mettroient à mon aise !  
 Mais j'apprehende fort qu'ils ne soient nulle part ;  
 Car je n'ai pu les voir ni dans tes yeux, LA CHAISE,  
 Ni dans ceux de Verjus, ni dans ceux de Maillard.

# PLACET

## AU ROY.

*Pour obtenir une chose qu'aucune personne de la Cour n'osoit demander à S A M A J E S T E' ,  
Et que l'Auteur obtint sur le champ.*

**N** O U S distinguons deux personnes en toi :  
L'une est L O U I S , l'autre le R O Y .  
Le R o y n'est que le R o y de France.  
Mais qu'est-ce que L O U I S ? ( J'avertis par avance  
Qu'ici tout l'Univers va répondre avec moi ; )  
C'est un Grand Homme dès l'enfance ,  
Plus équitable que la Loy ,  
Plus auguste que sa Naissance ,  
Plus grand même que sa Puissance ,  
L'unique soutien de la Foy ,  
Vrai pere de son peuple , indulgent , bon , sincère.  
Mais à propos de bon , d'indulgent , de vrai pere ,  
L O U I S voudroit-il bien me présenter au R o y  
Tous mes amis n'osent le faire.



## M A D R I G A L

## A U R O Y.

*POUR REMERCIER SA MAJESTÉ  
de ce qu'elle avoit témoigné, qu'elle ne cherchoit  
que l'occasion de faire du bien à l'Auteur.*

**G**RAND ROY, si ton bienfait n'est que digne  
de moi,

Ma pauvreté sera toujours extrême.

Il ne faut pas aussi qu'il soit digne de toi,

Il te rendroit pauvre toi-même.

## M A D R I G A L

## A U R O Y.

**J**E parle en pur Historien

Quand je dis que par tout tu fais autant de bien

Que si ta bonté seule étoit toute ta gloire.

Oui, je cite en cela ton Histoire, GRAND ROY,

Cependant ce beau trait d'Histoire

Sera-ce une Fable pour moi ?



# STANCES LIBRES

## AU ROY.

*Après quel' Auteur eut remercié SA MAJESTE'  
d'une grace qu'elle lui avoit accordée.*

**P**A R toi tout le passé cède au siècle où nous  
sommes :  
Et si tout l'Univers s'assembloit une fois ,  
On te verroit alors passer les plus grands Rois ,  
Comme les plus grands Rois passent les autres  
hommes.

Ton sort est au-dessus des desirs & des vœux.  
Mais après toi, qui sont les plus heureux ?  
On ne peut jamais s'y méprendre.  
Ce sont ceux qui , par leur devoir  
N'occupent leurs yeux qu'à te voir ,  
Et leurs oreilles qu'à entendre.

---

## PRIERE A DIEU.

**G**RAND DIEU, qui ne veux point qu'aucun  
homme ici bas  
Voie à découvert ton visage ,  
Du moins , que je ne cesse pas  
De t'admirer dans ta plus noble image.



# S O N N E T

A MONSEIGNEUR

DE PONTCHARTRAIN,

*Contrôleur Général des Finances, & grand ennemi  
des louanges : Au sujet de la Survivance de sa  
Charge de Secrétaire d'Etat, qui venoit d'être  
donnée à Monseigneur son Fils.*

**L**A glorieuse Survivance  
Que ton Fils vient d'avoir du R o y !  
Qu'il est digne, même sans toi,  
D'une si belle récompense !  
Il a ton esprit, ta prudence.  
Il est ton fils en tout emploi.  
Enfin tout ce que je lui voi  
Est né pour la Sur-Intendance.  
Je m'aperçois que tu pâlis,  
A son Eloge que tu lis,  
La délicatesse est extrême.  
Sur-tout point de mauvaise humeur.  
Je suis audacieux Rimeur,  
Je te ..... Je te louerois toi-même.

## B I L L E T A U M E M E,

*Pour avoir prompte Audience.*

**C**ERTAIN Rimeur jadis pédant,  
( Qui pourtant n'est pas impudent )  
Pourroit-il avoir audience ?  
B O N D I E U ! Qu'il seroit rejoui,  
Si vous aviez la patience  
D'ajouter à ces mots un ....

# PETITE EPITRE

EN VERS

AU TRE'S-REVEREND

PERE DE LA CHAISE.

*Elle fut envoyée l'Année 1690.*

PERMETTEZ, mon Révérend Pere,  
Qu'un malheureux Prieur-Curé  
Vous dépeigne ici sa misère,  
C'est-à-dire, son Prieuré.

Dans mon Eglise l'on patrouille,  
Si l'on ne prend bien garde à soi;  
Et le Crapaud & la Grenouille  
Chantent tout l'Office avec moi.

Près de-là, sont dans des Masures  
Cinq cens gueux couverts de haillons.  
Point de dévotion à confitures,  
Point de Pénitence à bouillons.

Comme ils n'ont ni terre ni rente,  
Et qu'ils sont tous de pauvres gens,  
( Dans un Curé chose étonnante : )  
Je suis triste aux enterremens.

# IN OBITUM LALEMANNI, CARMEN.

**V**IVIS io melius, redivivo funere vivis;  
Tandem animæ compos, LALEMANNE, & corporis  
expers.

Ah! quos Ambrosiæ, quos Nectaris ebibis haustus<sup>d</sup>  
Jam tibi jam nullis Christus se se occulit umbris,  
Sed totus radiat speculi atque ænigmatis exors,  
Et pleni tandem æternus fit pectoris hospes.

Quare agite, ô quicumque pium & latabile funus  
Lugetis; ne sydereæ tot gaudia mentis,  
Ne sanctos obitus gemitu turbate prophano.

Tu quoque suaviloquam imprimis spectande per artem,  
O Philiberte, \* suos cui designabat honores  
Vivus adhuc, moriensque Acadêmica jura reliquit;  
Jam lacrymas cohibe, singultus namque perennes  
Si pietas humana petit, Divina recusat.

Jam sperata dies aderat, quâ redderet astris  
Exultantem animam LALEMANNUS. Totus in uno  
Ille Deo, & thalamo recubans, palmasque trementes  
Attollens, oculisque adeunda in sydera fixis,  
Mortem iterum atque iterum, Mortem unam in vota  
vocabat.

Cùm subito, tantæ seu capta cupidine prædæ,  
Sive accersitam se crederet, astitit olli  
Mors ultrix scelerum, pallens, ex ossibus omnis.  
Stipant tergeminae minitantem falce Sorores;  
Illa colum gerit, hæc fusos, secatur ultima filum.  
At stygiâ Mors voce tonans, en adsumus, inquit:  
En ego tot votis, tot Mors accita querelis.

\* Philibertus Tetelete Ecclesiæ S. Genovesæ & Universitatis Pa-  
risiensis post Lalemannum Cancellarius.

En falx ista , tibi jam dudum optabile vulnus  
 Inflictura , tuo æternùm te corpore solvet.  
 I spoliū i nostrum , stygialibus utere fatis.

Horrescit LALEMANNUS , & illætabile monstrum  
 Increpitans , ne ne ignivomis ardere cavernis ?  
 Mene, ait, & famulam Eumenidum, & Plutonis alumnam  
 Sponte sequi ? me militiæ dare nomen avernæ ?  
 Tu procul hinc mundi fœtens Regina nocentis ;  
 Tu sceleratorum infernas in Tartara mentes  
 Præcipita ; tuus ille labor. MORS altera , MORS est  
 JUSTORUM , una potens nostri, quondamque sonantis  
 Una potens , cineres comitabitur una sepultos.  
 Sed magis illa furens. Ubi stamina vestia , sorores ?  
 Deproperare , inquit. Pereat Vir precocē fato :

Vix ea , cū subitis ardet fulgoribus aër ,  
 Ambrosiosque domus rutilans exhalat odores.  
 Tantis fulguribus , tantis & odoribus impar  
 Mors tenebrosa fugit , Mors fætida. Fila relinquunt  
 Interrupta nigræ comites , dominamque sequuntur.

JUSTORUM interea læto MORS aurea vultu  
 Sponte patens penetrat limen , thalamoque propinquat.  
 Huic niveæ vestes , huic frons velatur olivâ.  
 JUSTARUM æternas animarum præmia palmas  
 Sublatâ ostentat dextrâ , librumque sinistrâ ,  
 Fastidicos jussus , adverso in pectore gestat.  
 Tergeminæ Divam Divæ comitantur euntem.  
 Illa Fidem certam JUSTORUM in pectore gignit ;  
 Spem serit hæc firmam , divinos afflat amores  
 Tertia. Solius soboles hæc trina Tonantis.

Ut stupuit lucem, ut sensit LALEMANNUS odorem,  
 Ut , quot monstra prius fuerant , tot numina vidit ,  
 Lætitiâque fremit , Divamque affatur orantem !

Salve , ô lucida MORS , MORS vita salusque Piorum  
 Per te æterna bonis Cælum fit patria , per te  
 Cælesti satur est & inexaturabilis escâ  
 Mortalis , per te est animâ Deus omnis in omni.  
 Nec plura effari sinit æger anhelitus. Illum  
 Ergo interpellat MORS dicere plura volentem.

Vir mature polo, tetrisque indebite regnis,  
 Quas ego pro meritis grates, quæ digna rependam  
 Dona tibi? laudum nuper tu prædo mearum;  
 Tu nostros blandâ celebrabas voce triumphos;  
 JUSTORUM tu fata canens, tu fata canebas.

Hâc odiosa tenus, stygiæque simillima Morti  
 Visa ego, vix olim Justorum limen adibam.  
 Nondum oris rosei, pulchræ nondum agnita formæ  
 Gratia; Dirarum soror indiscreta putabar.  
 Unus at ille meæ LALEMANNUS frontis honores  
 Agnovit, docuitque. Unus me numen amicum  
 Esse dedit, Regumque ipsos intrare Penates.

Hæc tibi pro tantis ergo sint præmia factis.  
 Cum veniat per te mihi laus, tibi gloria per me  
 Mox veniet, non illa tamen quam vanus Apollo,  
 Non quam Pierides, non quam tibi Suada parabat;  
 Cum tua mellifluos redolerent verba liquores,  
 Gloria sed Superum, sed summo æqueva Parenti.  
 Gloria, sed nudâ Deus ipse in luce tuendus.

At vos, ô fidæ comites, certissima Cœli  
 Pignora, si gremio vivens vos ille fovebat  
 In proprio, morientem illum vos ferte Tonantis  
 In gremium; suprema viro vos fata canentes  
 Luce orbate Virum, lucem namque ille perosus  
 Terrenam, patriæ lucem cœlestis anhelat.

*Sic fatur, librumque aperit, dextrâ indice monstrans*

*Quo sint scripta loco LALEMANNI fata. Legentes*

*Mox cecinere Deæ, sacris concentibus astra*

*Personuere, Chori responsavere Piorum.*

*Postquam instare sibi LALEMANNUS dulcia sensis*

*Funera, virgineumque melos pronâ ebibit aure,*

*Olli æterna quies, olli cœleste papaver*

*Fusum oculis sensim totos irrefsit in artus.*

*Protinus ora rigent, sublatae ad sydera palmæ*

*Labuntur fiuntque pium pia membra cadaver.*

*Egredientem animam, palmas dextrâ que tenentem*

*Jam dudum meritas, sis Mors ad sydera ducit.*

*I decus, î nostrum, cœlestibus utere fati:*

## 60 L'APOTHEOSE DE BOILEAU.

Interea Genovesæi, sacra turba, Sodales,  
Dum redeam ad tumulum, cineri pia funera solven.  
*Nec plura his. Tum Divæ, animâ comitante, volantes.*  
*Hoc tota implerunt repetitio imina cantu.*  
Discite, Mortales, JUSTORUM discite MORTEM.

---

## L'APOTHEOSE DE BOILEAU,

O U

## BOILEAU ET MOMUS.

**A** Bondonné des enfans d'Esculape,  
Boileau gisoit malade dans son lit;  
La mort s'approche, il frissonne, il pâlit,  
Croyant déjà qu'à son huis elle frappe.  
Les zélateurs du Juvenal François,  
Offrent au Ciel pour lui mainte requête,  
Le bon Jupin entend assez leurs voix,  
Mais là-dessus il a martel en tête.  
Comment sauver un homme que du sort,  
L'Arrêt fatal livre au bras de la mort?  
Bien voudroit-il que la Parque apaisée,  
Long-temps encore pût grossir la fusée,  
De ce Mortel utile à tant de gens,  
Ami du vrai, du bon goût, du bon sens,  
Chaud à venger la Raison méprisée.  
Ainsi perplex, le Roi de l'Univers,  
Pour t'étourdir s'avisa de relire,  
De notre Auteur la neuvieme Satire,  
Pleine de sel & d'agréments divers,  
Il la relut y trouvant nouveaux charmes;  
O le trait vif, ô le tour délicat!  
S'écria t'il, Momus tu n'es qu'un fat,  
Au grand Boileau tu dois rendre les Armes:

Où désormais je veux qu'auprès de moi.  
 Il ait l'honneur d'exercer son emploi :  
 Pas ne sentit toute la conséquence ,  
 De ce *je veux* , le Souverain des Dieux ;  
 Bien étonné quand alors de ses yeux ,  
 Il vit Boileau comparoître en présence ;  
 Nouveau Momus , en la place du vieux ,  
 Trop bien prit-il tôt après patience ,  
 Lorsqu'il ouït ce railleur gracieux ,  
 Lui réciter la fameuse Equivoque ;  
 Qui de la terre ici l'oreille choque ,  
 Mais qui toujours rejoûira ces lieux.  
 Elle plût fort ; les Dieux qui l'entendirent ,  
 De leur Monarque approuverent le choix ;  
 Tous de concert à la piece applaudirent ,  
 Tous hors Momus , qui seul en tapinois ,  
 S'alla cacher , laissant la Confrerie  
 Des Immortels , proclamer d'une voix ,  
*L'heureux Boileau Dieu de la raillerie.*

---

P O R T R A I T  
 D' U N  
 J E S U I T E.

Q Uatre murs , un grabat , une chaise , une table ;  
 Des livres , un Bréviaire , Ignace , un Crucifix ,  
 Un Religieux pauvre , & pauvre en ses habits ;  
 Sobre , doux , patient , aux enfans charitable ,  
 Pour l'Eglise , à l'étude ardent , infatigable ;  
 Et pour ses Compagnons , respectueux , soumis ,  
 Victime du prochain , regle des vrais amis ,  
 Pour la gloire de Dieu , tout ; pour la sienne , rien.  
 Qu'un mérite aussi grand , fait l'objet de l'envie !

## 62 PORTRAIT D'UN JANSENISTE.

Prodige de savoir , prodige de vertu.  
Qui nous peignent ces traits , Timandre , le fais-tu ?  
Voilà ce qui s'appelle un Jesuite & sa vie.

---

# P O R T R A I T D' U N J A N S E N I S T E.

**S**obre dans ses discours , délicat à sa Table ,  
Portant un fin orgueil aux pieds du Crucifix ,  
L'esprit impérieux , modeste en ses habits.  
Fort sévère au prochain , pour soi fort charitable ,  
Des livres séduisans au cœur infatigable ;  
Aux Decrets de l'Eglise , Ecrivain peu soumis ,  
Qui n'est de son parti , n'est point de ses amis ;  
Du grand saint Augustin , singe peu véritable ,  
Hors son petit troupeau , tout le monde n'est rien ;  
Il n'est point hors de là de Saints , de gens de bien.  
Son mérite à le croire est l'objet de l'envie ,  
Cependant l'amour propre est toute sa vertu.  
A ces fidèles traits , cher ami , connois-tu ?  
D'un parfait Janseniste & l'esprit & la vie.



*Les sept Pseaumes de la Pénitence.*

Pseaume V I.

Domine , ne in furore tuo , &amp;c.

**Q**ue ta juste fureur , ô mon Dieu , se modere ;  
Et ne me punis point dans toute ta colere.  
J'ai l'esprit abattu , mon corps est sans vigueur ;  
Soulage mes ennuis & guéris ma langueur.

Jusques à quand , Seigneur , mon ame désolée  
Se plaindra-t-elle à toi sans être consolée ?  
Tourne vers moi les yeux , & que par ta bonté  
Mon esprit & mon corps recouvrent la santé.

Car a-t-on chez les morts conservé la mémoire ,  
Et qui dans le sepulchre annoncera ta gloire ?  
Je gémis tous les jours accablé de douleur ,  
Mon lit toutes les nuits est baigné de mes pleurs.

Je vois d'un œil trouble l'ennemi qui m'outrage ,  
Et desséché d'ennuis je vieillis avant l'âge ,  
Mais la voix de mes pleurs montera jusqu'aux Cieux ,  
Et je verrai périr mes lâches envieux.

Seigneur , daigne jetter les yeux sur ma misere ,  
Ecoute mes soupirs , exauce ma priere.  
Alors mes ennemis dans le trouble & l'effroi ,  
La honte sur le front s'enfuiront devant moi.

Pseaume X X X I.

Beati quorum , &amp;c.

**B**ienheureux à qui Dieu par sa pure clémence ;  
Remet de ses péchés & la peine & l'offense ;  
Bienheureux à qui Dieu n'impute aucun péché ,  
Et qui n'a point un cœur qui soit double & caché :

Mon mal en le taisant devenoit toujours pire ;  
Et mes cris découvroient ce que je n'osois dire ;  
Mais enfin par les coups de ta pesante main ,  
Par les piquans remors qui me piquoient le sein ;  
Je me sentis pressé d'avouer mon offence ,  
Je ne la cachois plus sous un mortel silence.

Et mes crimes étoient à peine confessés ,  
Que ta grace , Seigneur , les avoit effacés ;  
Le Juste , à mon exemple , avouera sa misère ;  
Et s'il prend le tems propre à fléchir ta colere ,  
Le Ciel pour tout noyer seroit encore ouvert ,  
Qu'au milieu d'un Déluge il seroit à couvert.

Tu seras mon soutien , mon azile , & ma joye ;  
Ta main me sauvera des maux qu'elle m'envoye ,  
Et j'espere bientôt par ton divin secours ,  
Ecarter l'ennemi qui m'afflige toujours.

Désormais , me dis-tu , j'aurai soin de t'apprendre  
Quel est le vrai chemin que le Juste doit prendre.  
Et pour te mener droit au bonheur souverain  
Je veux bien te conduire & te prêter la main.  
Mais résiste au torrent de la concupiscence ,  
Ne vis pas en cheval qui vit sans connoissance.

Et que mes saintes loix soient des freins assez forts  
Pour retenir l'esprit emporté par le corps :  
Je punis le pécheur , & quoiqu'il puisse faire ,  
Il ressent tôt ou tard le poids de ma colere.

Mais je comble de biens , de plaisirs & d'honneur ;  
Celui qui les attend de ma seule faveur ,  
Qu'ainsi l'homme de bien qui marche dans ma voye ,  
Vive toujours heureux & toujours dans la joye.



Pſeume XXXVII.

Domine , ne , &amp;c. Quoniam , &amp;c.

Quand tu me reprendras ne ſois pas ſi ſévère ;  
Et modere l'ardeur de ta juſte colere ,  
Je me ſens accablé ſous ta peſante main ,  
Et j'en porte les dards enfoncés dans mon fein.

Chaque endroit de mon corps endure quelque peine ,  
Je tremble en regardant mes péchés & ta haine ;  
Je ſens la peſanteur des crimes que j'ai faits ,  
Je n'en puis plus porter l'épouvantable faix.

Le mal que mon orgueil cachoit au fonds de l'ame ,  
Se r'ouvre de nouveau , ſe pourrit & s'enflame :  
Sous le poids de mon crime enfin j'ai ſuccombé ,  
Je marche tout chagrin , tout déſait , tout courbé.

Le feu qui me conſume & coule dans mes veines ,  
Me fait ſentir par tout de ſi cuifantes peines ,  
Que m'entendant crier dans les maux que je ſens ,  
On prendroit mes clameurs pour des mugiffemens.

Seigneur , comme à tes yeux mon ame eſt toute nue ,  
Tu vois bien mes deſirs , ma douleur t'eſt connue ,  
De troubles & d'ennuis mon cœur eſt agité ,  
Mon corps eſt ſans vigueur , mes yeux ſont ſans clarté.

Au plus fort de mon mal , mes amis & mes proches ,  
Loin de me ſecourir m'accabloient de reproches ;  
D'ailleurs mes ennemis qui machinoient ma mort ,  
Faiſoient tout contre moi jouer quelque reſſort.

Et leur main ne pouvant contenter leur envie ,  
Leur langue décrioit ma conduite & ma vie ;  
Je n'écoutois non plus qu'un ſourd écouterait ,  
Je ne parlois non plus qu'un muet parleroit.

Et je leur paroifſois une Idole , une Souche ,  
Etant toujours pour eux ſans oreille & ſans bouche .  
Car j'eſpérois , Seigneur , & j'attendois de toi ,  
Que tu prendrois ma cauſe & répondrois pour moi .

Tu sçavois en effet que mes grandes miseres ;  
 Combleroient de plaisirs mes lâches adversaires ;  
 Puisque même un faux pas que je fais par malheur ;  
 Leur fait lever la tête & leur enfle le cœur.

Tu sçavois bien encore que mon ame s'expose  
 A souffrir tous les maux que ta rigueur m'impose ;  
 Et tu sçavois enfin qu'avouant mon péché ,  
 Je n'y pense jamais sans en être touché.

Cependant en amis , en crédit , en estime ,  
 On voit croître celui qui sans cesse m'opprime ;  
 Et si je fais du bien , si je suis l'équité ,  
 Pour le bien que je fais , je me vois maltraité.

Ne me refuse pas ta divine assistance ;  
 Soutiens-moi dans mes maux par ta sainte présence.  
 Et puisque c'est en toi que j'espérerai toujours ,  
 Ne tarde plus , Seigneur , à me donner secours.

Pseaume L.

## Miserere mei , Deus , &c.

**U**Se envers moi , Seigneur , de ta grande clémence ,  
 Fais , en me pardonnant , éclater ta puissance ,  
 Et regle le pardon de mon iniquité.  
 Sur l'immense grandeur de ta seule bonté.

Lave toujours mon cœur , & que l'eau de ta grace  
 Ote de mon péché , jusqu'à la moindre trace :  
 Comme un spectre importun , il me suit en tous lieux  
 Et je pense toujours l'avoir devant les yeux.  
 Depuis qu'insolamment en ta sainte présence ,  
 J'osai contre toi seul commettre cette offense ;  
 Mais en me remettant le mal que j'ai commis ,  
 Tu te justifieras envers tes ennemis ,  
 Qui te reconnoîtront & juste & véritable ,  
 Pardonnant au pécheur qui se traite en coupable.

Car enfin , le péché m'est comme naturel ,  
 Je fus conçu pécheur , je suis né criminel ,

Ainsi j'espererai que suivant ta promesse ,  
Tu m'instruiras encore en route ta sagesse.

Quand ta grace & ton sang auront lavé mon cœur ,  
La neige la plus blanche aura moins de blancheur ;  
La douceur de ta voix charmera ma tristesse ,  
Et je tressaillirai d'une sainte allégresse.

Détourne donc tes yeux de mon iniquité ,  
Ne laisse dans mon cœur aucune impureté ,  
Ou plutôt crée un cœur qui soit pur & fidelle ,  
Anime-le toujours d'une grace nouvelle.

Ne retire de moi ni ta main ni tes yeux ,  
Que ton Esprit divin me conduise en tous lieux ;  
Rends-moi les saints plaisirs que me ravit mon crime ,  
Et si cet Esprit saint me soutient & m'anime ,  
Je servirai d'exemple & de guide aux pécheurs ,  
Et des plus endurcis tu toucheras les cœurs.

Il me souvient toujours du pr. et sanguinaire ,  
Que je fis pour cacher mon infâme adultere ;  
Mon Seigneur & mon Dieu , mon unique Sauveur ,  
De ce sang épanché fais cesser la clameur.

Et touché de plaisir & de reconnoissance ,  
Ma langue incessamment benira ta clémence ;  
Tu m'ouvriras la bouche , & mes levres alors ,  
Feront pour te louer cent différens accords.  
Ce n'est pas en effet un sanglant sacrifice ,  
Qu'il faut pour arrêter le bras de ta justice ;  
Tu veux en holocauste un cœur qui soit percé ,  
D'un sincere regret de t'avoir offensé.

Un cœur humble & contrit obtient ce qu'il demande ,  
Et tu reçois toujours une si sainte offrande ;  
Donne ce nouveau cœur au peuple de Sion ,  
Répans sur lui tes dons avec profusion.

Fais qu'en Jerusalem par tes soins rebâtie ,  
On t'offre quelques jours une immortelle hostie ;  
Et cependant fais voir fumer tous les Autels ,  
Du sang que répandra le zèle des mortels.

## Pseaume CI.

Domine , exaudi orationem , &c.

**S** Eigneur , daigne exaucer ma fervente priere ,  
Et que mes justes cris apaisent ta colere ,  
Ne me refuse pas ni tes yeux ni tes soins ,  
Exauce-moi toujours dans mes pressans besoins.

Et si dans mes malheurs mon ame te reclame ,  
Prévien même , ô Seigneur , les desirs de mon ame ;  
Mon corps est consumé d'ennuis & de douleurs ,  
J'ai l'esprit accablé du poids de mes malheurs.

Ma vie à la vapeur justement comparée ,  
S'est insensiblement comme elle évaporée ,  
Je me trouve réduit dans un état pareil  
A l'herbe que flétrit le rayon du soleil.

Et si je suis plus sec que les herbes fanées ,  
C'est que souvent sans pain je passe les journées ;  
J'ai tant versé de pleurs , tant poussé de sanglots ,  
Qu'il ne me reste plus que la peau & les os.

Dans les lieux écartés je pleurois ma misere ,  
Jamais le Pélican ne fut plus solitaire ,  
Jamais oiseau qui hait & qui fuit la clarté ,  
N'a plus aimé que moi l'ombre & l'obscurité.

Et comme un passereau qui sur un toit s'ennuye ;  
Je trainois sans dormir une mourante vie.  
On trouvoit son plaisir à médire de moi ,  
Chacun me déchiroit comme un homme sans foi.

Ceux qui m'avoient donné mille & mille louanges ,  
Vomissoient contre moi des injures étranges ;  
Et pour exécuter leur funeste dessein ,  
Ils conspiroient entr'eux & se prêtoient la main.

Dans ce fâcheux état qu'on a peine à comprendre ,  
Le pain n'avoit pour moi que le goût de la cendre ,  
Et comme je pensois sans cesse à mes malheurs ,  
Je ne buvois jamais sans y mêler mes pleurs.

Mais comme aurois-je pû ne point verser de larmes ,  
Ne te voyant jamais sans colere & sans armes ;  
Et ma chûte , Seigneur , ne fait-elle pas voir ,  
Que tu ne m'élevois que pour me laisser choir ?

Les jours les plus sereins , m'ont depuis paru som-  
bres ,

Les plus beaux ont passé comme passent les ombres ;  
L'herbe que le Soleil flétrit par sa chaleur ,  
N'exprime pas encore assez bien ma langueur.

Toi seul es Eternel , toi seul es immuable ,  
Toi seul es en tout tems à toi-même semblable ;  
Et jamais , ô Seigneur les siècles avenir ,  
Ne pourront de ton nom perdre le souvenir.

Mais enfin , il est tems d'apaiser ta colere ,  
Reprens pour Israël les sentimens d'un Pere ,  
Et touché de tendresse & de compassion ,  
Répans à pleines mains tes faveurs sur Sion.

Puisque tes Confesseurs ont conservé pour elle ,  
Un si tendre respect , un Amour si fidelle ,  
Que ses pierres pour eux sont des pierres de prix ,  
Qu'ils honorent sa cendre & pleurent ses débris.

Tous les peuples craindront ton nom & ta puissance ,  
Les Rois se soumettront à ton obéissance ;  
Lors qu'on verra Sion dans toute sa splendeur ,  
Recevoir dans ses murs ta suprême grandeur.

Lorsque prenant pitié de l'humble misérable ,  
Tu lui rendras , Seigneur , une main favorable ;  
Et que sans mépriser le pauvre en son malheur ,  
Tu prêteras l'oreille à sa juste clameur.

Afin d'en conserver à jamais la memoire ,  
Ce rétablissement sera mis dans l'Histoire ,  
Nos neveux le diront à leur postérité ,  
Et ton nom durera jusqu'à l'Eternité.

Pour avoir du plus haut de ton grand sanctuaire ;  
Daigné jeter sur nous un regard salutaire ,  
Ecouter les captifs se plaignant de leur sort ,  
Et faire grace à ceux qui méritoient la mort.

Afin que de concert un jour avec les Anges ,  
Ils pussent dans Sion célébrer tes louanges ;

Quand les peuples épars viendront avec les Rois ,  
Adorer le Messie & recevoir ses loix :

Mais pourrai-je , Seigneur , contenter mon envie ,  
Pour te voir triompher aurai-je assez de vie ?

Ne la retranche pas au milieu de son cours.

Toi qui vis , qui vécus , & qui vivras toujours.

La terre que tu fis si solide & si ferme .

Ne subsistera point au delà de son terme ;

Les Cieux , même les Cieux , comme elles passeront

Comme nos vêtemens ces Globes vieilliront.

Et seront en tes mains comme une couverture ,  
A qui l'on fait changer à son gré de figure ;

Toi seul ne change point & ton être Divin ,  
Qui n'a point commencé , n'aura jamais de fin ;  
Ainsi tes Serviteurs & leur future race ,  
Epruveront toujours le secours de ta grace.

---

Pseaume CXXIX.

De profundis clamavi , &c.

**J**E t'invoque , ô Seigneur , du profond de l'abîme ,  
Où je suis enfoncé par le poids de mon crime ,  
Que je ne pousse point tant de clameurs en vain ,  
Exauce ma priere & me donne la main.

Car si tu veux de près regarder chaque offense ,  
Qui pourra soutenir ta Divine présence ?  
Mais comme de ton fonds tu n'es que charité ,  
Ta justice à regret punit l'iniquité.

Pour moi j'espérerai dans le mal qui me presse ,  
Que tu viendras enfin dégager ta promesse ;  
Et j'attendrai ce tems , tems de grace & d'amour ,  
Comme la Sentinelle attend le point du jour.

Tu feras voir alors que tu n'es que clemence ,  
En répandant , Seigneur , ta grace en abondance ,  
Et quelques grands pechez qu'Israël ait commis ,  
S'il espere en ton nom , ils lui seront remis.



## Pſeume CXLI.

Domine , exaudi orationem , &c.

Puisque tu l'as promis il est de ta justice ,  
D'exaucer ma priere , & de m'être propice ;  
Car si tu prétendois n'examiner un cœur ,  
Qu'afin de le juger dans toute la rigueur ,  
Quel est l'homme vivant , quelle est la créature ,  
Qui fut juste à tes yeux & qui te semblât pure ?

Sans toi je ne puis plus résister à l'effort ,  
Du cruel ennemi qui recherche ma mort :  
Il me pousse si loin par son injuste guerre ,  
Que ne pouvant tenir contre lui sur la terre ,  
Il me force à chercher mon azile en des lieux ,  
Pareils à ces Tombeaux creusés par nos ayeux.

Où mon corps abattu d'ennui & de souffrance ,  
Aussi bien que l'esprit tombent en défaillance ,  
Alors pour soutenir mon esprit languissant  
Je l'ai fait souvenir de ton bras toutpuissant ;  
Des merveilles qu'il fit en faveur de nos peres ,  
Accablez commè moi , d'ennuis & de miseres.

En n'espérant plus du côté des humains ,  
J'éleve vers toi seul mon esprit & mes mains ?  
Avec que plus d'ardeur qu'une terre embrasée ,  
N'a jamais souhaité la pluye & la rosée ;  
Ne tarde plus , Seigneur , à répondre à ma voix ;  
La douleur que je sens me réduit aux abois.

Si tu me refusois un regard salutaire ,  
Sa mort viendrait bientôt terminer ma misere ;  
Puisque c'est en toi seul que j'espere toujours ,  
Fais que dès le matin j'éprouve ton secours :  
Pour aller droit au Ciel sans pouvoir me méprendre ;  
Enseigne-moi , Seigneur , le chemin qu'il faut prendre.

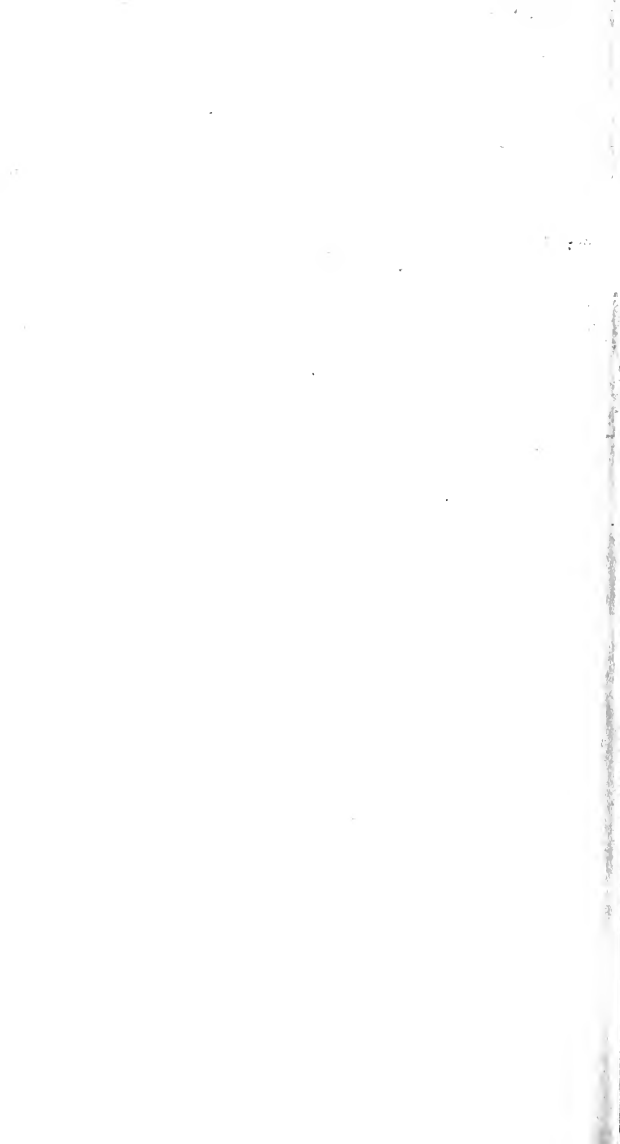
Et puisqu'entre tes bras je me suis toujours mis ,  
Renverse les efforts de mes fiers ennemis ,

72 *LES 7. PSEAUM. DE LA PENIT.*

En m'enseignant le bien que tu veux que je fasse,  
Fais-le moi pratiquer par ta divine grace;  
Et que ton Esprit saint me mène en sûreté  
Dans cette terre heureuse où regne l'équité.  
Fais voir en me sauvant ta justice & ta gloire,  
Fais que de tous mes maux je perde la mémoire,  
Fais que mes ennemis par ton bras écartés,  
Soyent autant de témoins de tes rares bontés,  
Et puisque j'ai toujours vécu dans ton Service.  
Que quiconque me hait, se repente ou périsse.

F I N.





**BIND!**

JUN 25 1963

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

PQ  
1720  
M6  
1742

Boileau-Despréaux  
Bolaeana.

